

m é m o i r e *plurielle*



Mémoire des pierres
souvenir des hommes

Dessin de Charles Brouty

N° 43-44 - mai - juin - 2005. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Table des Matières

Préface

Pierres vivantes	Jeanine de la Hogue	1
------------------	---------------------	---

Espace historique

Des villes et des hommes, Alger, un cas d'école	Jeanine de la Hogue	3
Tunisie, Algérie, Maroc, diversité et originalité		12
Au Maroc, d'un siècle à l'autre	Marie-Claire Micouleau	14
Une transposition réussie. Bizerte, l'hôtel de ville	Annie Krieger - Krynicki avec Georges Krieger	20

Hommes Singuliers

Itinéraires, quelques exemples		29
Un rêve	Le Corbusier	38

Repère pour une mémoire

La ville aux Ponts	René Mayer	39
Casablanca, urbanistes et architectes français	Anne-Marie Briat	48
Un certain théâtre des années quarante à l'indépendance	Mario Bastide	54

Jardin des arts

Le Paradis sur terre, l'histoire des riyads	Marie-Claire Micouleau	55
Quelques pas dans le jardin	Patrice Sanguy	60
Architecture du lyrique, lyrisme de l'architecture à Tunis	Annie Krieger – Krynicki	71
Alger en croquis	Charles Brouty	74
Projets d'architectes		76

Promenades littéraires

Jardins d'Alger	Louis Bertrand	77
Jardin d'Essai	Salah Stétié	79
Choses vues	Gabriel Esquer	80
Les jardins de Fès	Jean Orioux	82
Tunisie 1885	Docteur Cagnat	83
Triangle de Vue	Patrice Sanguy	84
Un Musée témoin à la Porte Dorée		86

Bibliographie

Orientation pour une bibliographie		88
------------------------------------	--	----

Mémoire d'Afrique du Nord. Hors série - N° 43 - 44

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax : 01 45 42 78 75.

Édite une revue trimestrielle *Mémoire Plurielle* et des *Cahiers d'Afrique du Nord*

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Rémi de Vulpillières.

Trésorier : Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

cotisation + abonnement à *Mémoire plurielle*, actif à partir de 19 €,

bienfaiteur : à partir de 28 €, donateur : à partir de 50 €

Le numéro : 5 €, le numéro spécial 7€

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Commission paritaire : n° 0106G.78 541 ISSN : 1 284-43 221

© Mémoire d'Afrique du Nord

Pierres vivantes

Jeanine de la Hogue

Ce numéro double est consacré à l'œuvre des architectes français en Afrique du Nord, sorte d'hommage à ces artistes qui, tout en respectant le mieux possible l'architecture existante, ont juxtaposé une architecture que certains ont pu juger conventionnelle mais qui reflète bien les données de l'époque.

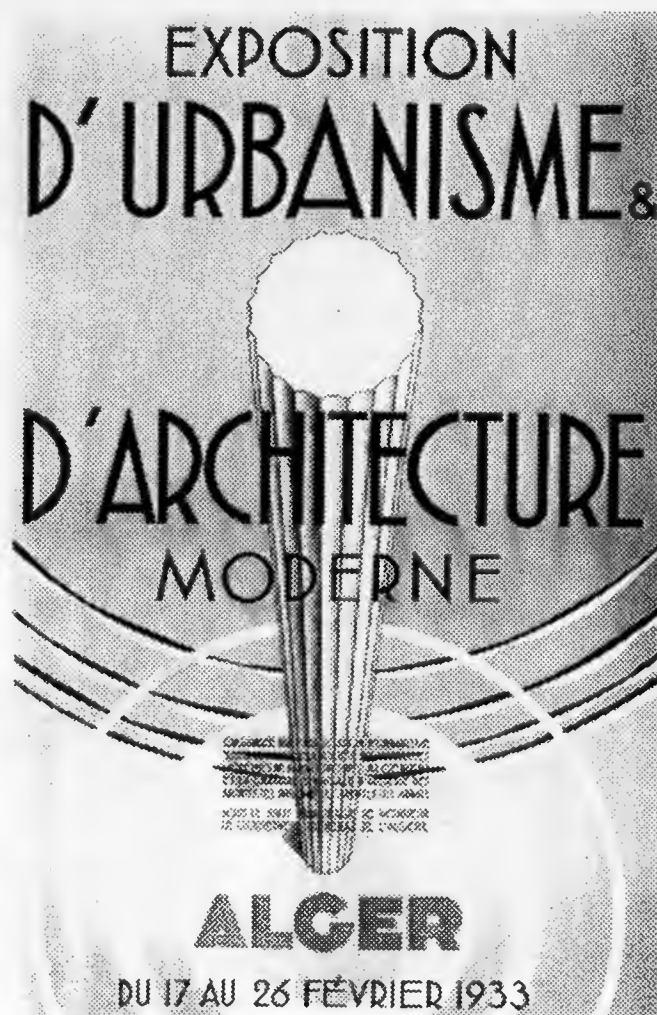
Bien sûr, d'aucuns pourront nous reprocher de ne pas avoir abordé certains thèmes intéressants.

Le sujet principal est à lui seul fort important et les dimensions de notre revue ne permettent pas d'autres développements. On le sait, tout choix implique toujours des regrets.

Mais nous nous proposons d'aborder les sujets non traités ici, dans des numéros ultérieurs.

Aujourd'hui, nous avons pu rassembler une iconographie variée qui nous permet de montrer l'évolution de l'architecture dans chacun des trois pays, le goût de chaque époque et qui reste le témoin de l'amour avec lequel cette œuvre a été accomplie. ■

L'Algérie en affiches, Béatrix
Baconnier - Luynes 2005.





Vue du ciel, au premier plan le Gouvernement Général, au fond la Grande Poste, Alger.

Des villes et des hommes Alger, un cas d'école

Jeanine de la Hogue

C'est à un voyage architectural en Afrique du Nord que nous avons désiré vous convier aujourd'hui. Nous n'avons pas l'intention de faire une étude scientifique ou historique et encore moins exhaustive. Nous souhaitons partager avec vous quelques découvertes et nous souvenir ensemble de ces hommes, ces architectes que l'on ne connaît pas toujours et qui ont été si importants.

CETTE ŒUVRE HUMAINE qui consiste à construire, à bâtir, s'est toujours entourée d'activités diverses, sorte de fil conducteur qui accompagnait toujours le sujet principal.

Les dictionnaires sont assez brefs dans leur définition : « art de bâtir et d'œuvrer les édifices ». Un architecte, quant à lui, doit être « capable de concevoir la réalisation et la décoration d'édifices de tous ordres et d'en diriger l'exécution ».

Une première remarque s'impose : la spécificité, l'originalité des trois pays d'Afrique du Nord, chacun abordant la modernité d'une manière toute personnelle. Nous avons donc choisi de vous offrir un aspect particulier de cette architecture, de certaines tendances qui peuvent expliquer le visage des villes et des campagnes.

Le voyage auquel nous vous convions pourrait débiter, en particulier en Algérie, avec les toutes premières maisons des pionniers qui, dès 1830, se sont élevées. On a pu parler, à cette occasion,

d'architecture du courage. Pour ces maisons, il n'était certes pas question d'architectes qui s'étaient pourtant déjà révélés dans les villes.

Là, dès le début et par nécessité, les militaires avaient pris les choses en main avec, parfois, un peu de précipitation et l'on a pu leur reprocher d'avoir fait disparaître certains témoins d'une civilisation. « Cette priorité, donnée aux objectifs militaires dans l'aménagement des villes algériennes... constitue une des caractéristiques dominantes de la première phase de l'implantation urbaine française en Afrique du Nord ».¹

Puis vint le temps des architectes. Il fallait construire, non seulement des bâtiments militaires mais des édifices administratifs et des immeubles d'habitation. Partout on construit selon les différentes formes architecturales qu'une certaine mode imposait.

Tour à tour, on a le style haussmannien

1. François Béguin in *Arabisations* - Dunod.

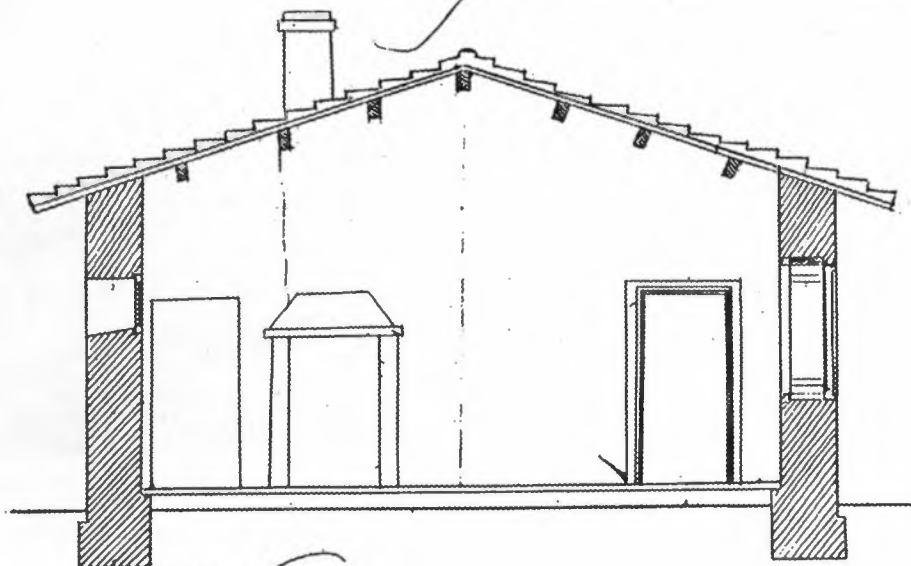


Un exemple des premières « architectures », en haut une maison à Marengo, en bas la colonne Voirol à Alger.

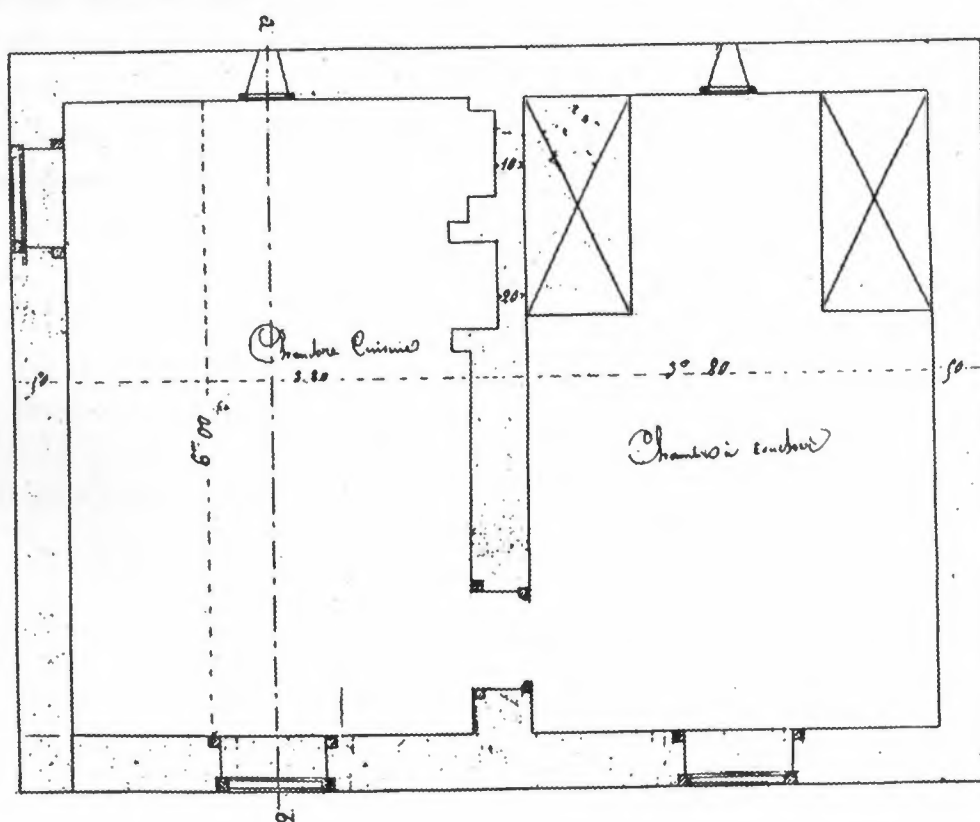


Maison d'un Colon Cultivateur

Coupe d'une Maison d'un colon 26



Plan d'une Maison Simple





Le boulevard Front de Mer et les rampes vers le port.

et les fameuses arcades inspirées par la rue de Rivoli à Paris, le néo-classique, l'art nouveau, le néo-mauresque ou arabisance selon les pays. Puis vint alors l'époque d'un modernisme qui transformait les paysages, avec l'introduction du béton armé, avec des immeubles plus hauts, plus importants, certaines audaces.

Ainsi, différentes formes architecturales jalonnent l'histoire de l'architecture en Afrique du Nord, chacun des trois pays gardant son originalité.

Alger constitue un véritable cas d'école qui permet de passer en revue, en la survolant, l'évolution des conceptions architecturales. Dès le début de la présence française, on peut y puiser des exemples.

Le premier projet important, après des débuts parfois un peu anarchiques, a été proposé par Frédéric Chassériau. Il s'agissait de créer un boulevard le long

de la mer. Mais un problème se posait, dû à la différence des niveaux. Le boulevard fut, habilement, relié au niveau inférieur, par des escaliers et des rampes, réalisation remarquable tant sur le plan fonctionnel et technique, qu'esthétique. Des voûtes supportèrent le boulevard, ménageant des espaces d'entrepôts, de magasins. D'imposants immeubles de style haussmannien furent bordés d'arcades inspirées sans doute de celles de la rue de Rivoli. Napoléon III inaugura officiellement l'ouvrage en 1865.

Le néo-classicisme est illustré par le Palais Consulaire en 1813 (par Henri Petit). Des immeubles baroques s'élevèrent, de belles réussites privées comme l'hôtel Saint-Georges (Guiauchain et Vidal, 1927-1957), ou religieuses comme le Grand Séminaire de Kouba, dû à Honoré Féraud et Jean-Eugène Fromageau (1860-1872), le théâtre-opéra de Chassériau et Ponsard en 1853,

le lycée Bugeaud de Claudel et Guiauchain, construit en 1862, le Palais de Justice (Gion 1875-1885), les premiers bâtiments de ce qui deviendra l'Université (Dauphin et Petit 1888). La Grande Synagogue (Viala, de Sorbier, Lefèvre 1859-1865), le Nouvel Hôtel de Ville (E. et J. Niermans), néo-classique, commencé en 1935 n'est terminé qu'en 1951.

La conception de l'immeuble du Gouvernement Général est confiée à Jacques Guiauchain qui fait appel aux frères Perret 1933. Un imposant monument aux Morts s'élève alors au début du jardin Laferrière avec une monumentale horloge florale. Notre-Dame d'Afrique (Fromageau 1858-1872) domine Alger et sa baie.

La Bibliothèque Nationale, cons-



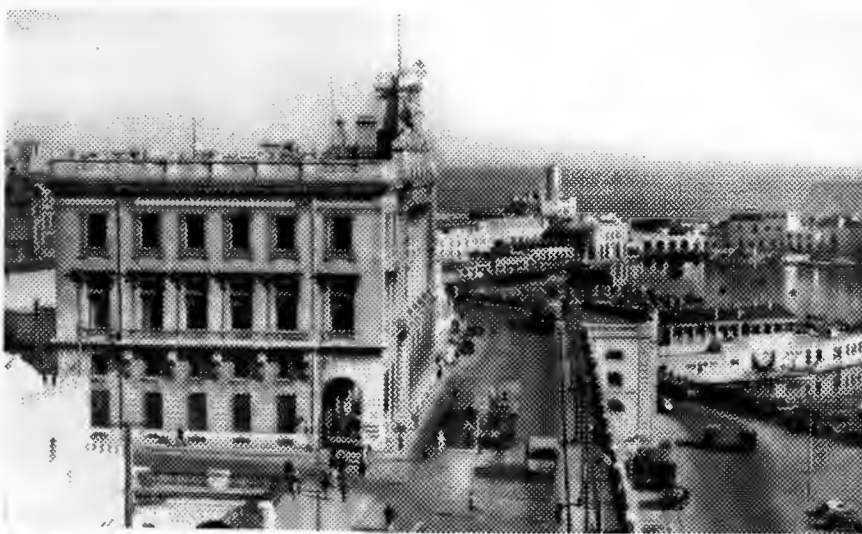
Alger, le Gouvernement Général (Guiauchain et Perret) et le monument aux morts dû à Landowski.

truite boulevard Galliéni (1954-1958) est due à Tombarel qui construit aussi l'immeuble-pont du Telemly. Parmi les belles réalisations, il faut aussi citer le Musée des Beaux-Arts dû à Paul Guion de 1928-1930.

Des projets très audacieux furent proposés, en particulier le plan Obus de Le Corbusier mais ne furent pas retenus.

Avec le Gouverneur Général Jonnart

et les directives officielles de 1905, une vague d'arabisation donnera dans toute l'Algérie une nouvelle mode architecturale. Les architectes se sont inspirés d'une certaine forme d'architecture locale, interprétée très différemment dans les trois pays. Ainsi, la Grande Poste d'Alger



Alger, le Palais Consulaire (architecte Henri Petit, 1893).

Quelques villes en Algérie



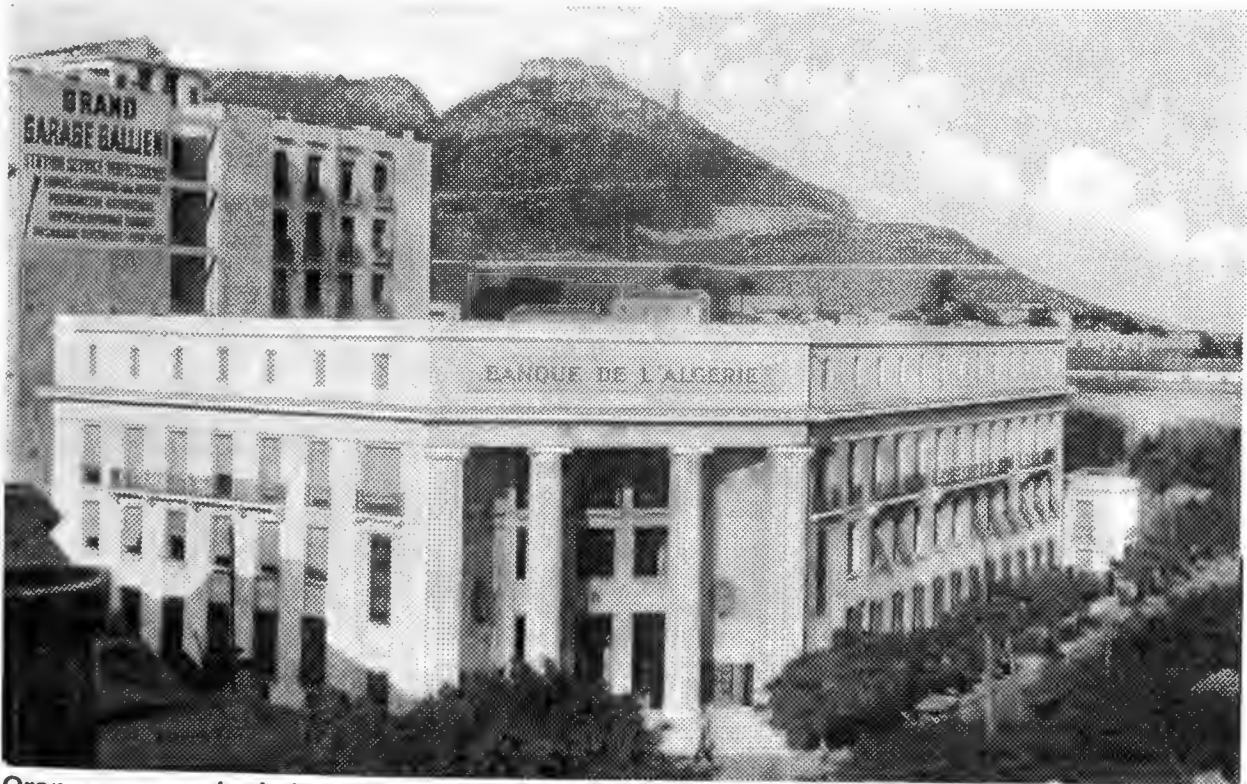
Mostaganem



Bône, le marché couvert et le Café du Théâtre.



Biskra, l'oasis, le casino et le palace hôtel



Oran, un exemple de l'Art Nouveau.



Alger la Poste Principale (Voinot et Toudaine, 1907-1910)

(Voinot 1910 et Toudaine 1907), la Dépêche Algérienne (1906), la Préfecture (1913), la Medersa (Henri Petit 1905), des magasins comme les Galeries de France (Henri Petit), la Maison du Centenaire (Claro 1930).

Des réalisations originales comme Diar-el-Maçoul, Diar es Saada, Climat de France s'élèvent, dues à Fernand Pouillon, ami et disciple de Le Corbusier (1953-1959).

Les bords de mer, les lieux touristiques inspirent les architectes qui construisent des hôtels, des restaurants, des villas modestes ou plus luxueuses, des lieux de culte, églises, temples, synagogues, mosquées, etc...

Puis vient la période très moderne où se retrouve l'influence des styles européens, avec l'introduction du béton armé, des immeubles plus hauts, don-

nant un aspect de plus en plus international. Ainsi, à Alger, l'immeuble La Fayette, le Foyer Civique (Claro et Cès 1935), l'Aéro-Habitat (Miquel, Bourlier, Laloe 1951-1955) et bien d'autres.

Dans le cadre, forcément restreint, d'une revue nous avons dû nous priver d'aborder tout un pan du paysage architectural, plus technique, plus spécialisé, comme les usines, les réalisations routières, les barrages et bien d'autres qui ont fait largement appel aux architectes. Nous y viendrons certainement dans des numéros ultérieurs de notre revue.

Les illustrations que nous avons rassemblées, pour illustrer ce survol de l'architecture en Afrique du Nord donneront, nous l'espérons, une bonne idée à la fois de la richesse et de la diversité de cette architecture. ■



Un très bel immeuble construit par Jacques Vidal.

Tunisie, Algérie, Maroc, diversité et originalité

CHACUN DES TROIS PAYS a gardé son originalité. Et cela est particulièrement sensible dans les réalisations de style néo-mauresque.

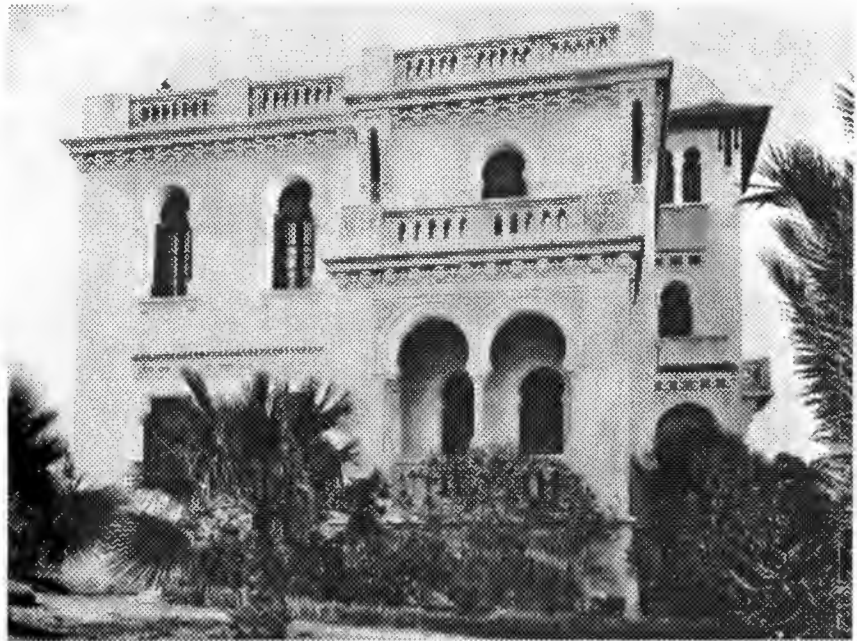
On a pu dire que la Tunisie était le pays des coupes et des arcades, le Maroc inventant des formes parfaites, des lignes architecturales d'une grande pureté, une arabesque abstraite.

En Tunisie, un architecte qui a beaucoup écrit expliquait : « Comme nous avons une bonne formation d'architecte et que l'Ecole des Beaux-Arts, à l'époque où nous y étions, nous avait quand même laissé pas mal de choses, eh bien on raisonnait en architecte. Si l'on étudie une chose en architecte, il est évident qu'on tient compte de ce qu'il y a autour du bâtiment et puis du caractère de l'architecture locale et du paysage ».

Henri Prost, lui, s'interroge sur le Maroc, dans le début de xx^e siècle.

« Que sera l'architecture au Maroc ?

Notre situation est analogue à celle des Normands quand ils occupèrent la Sicile. Nous sommes les architectes, et le Maroc nous fournit des artisans. Le Français établira la structure de l'édifice nécessaire à des besoins, et l'art décora-



Tunis, villa Arnoux, architecte Queyrel.

tif indigène sera vraisemblablement son collaborateur ».

Tandis que des journaux étrangers rendent hommage à la réussite de l'architecture tunisienne :

« La Tunisie - passée, présente et future - est la terre de l'arcade, de la voûte et de la coupole. C'est aussi le



Oran, la Cathédrale de style pseudo-byzantin.



Casablanca, le Palais de Justice, 1915, architecte J. Marrast.

laboratoire des formes les plus évoluées d'architecture moderne et d'urbanisme en Afrique du Nord et la partie de la plus extraordinaire construction indigène de ce côté de la lune ».²

La Tunisie et le Maroc se sont parti-

culièrement distingués dans le style arabisance dans des réalisations pleines de charme. Laprade, qui fut, au Maroc, l'un des proches collaborateurs de Prost a parlé de l'atmosphère dans laquelle tous ces architectes ont travaillé: « Nous avons eu pendant des années si remplies, l'étrange sentiment de vivre dans quelque grand siècle ». Et ce sentiment était fort inspiré par la personnalité

de Lyautey qui écrivait dans Paroles d'action: « On ne voit jamais trop grand quand il s'agit de fonder pour des siècles ».

² cf. G.E. Kidder Smith « Report from Tunisia », Architectural Forum, New York, juillet 1950.

Au Maroc, d'un siècle à l'autre

Marie-Claire Micouleau

Lyautey, dès sa nomination comme Résident Général de France au Maroc, affirma immédiatement, pour ce pays, un projet urbanistique dont la conception fut confiée à l'urbaniste Henri Prost. Celui-ci dessina dans chaque métropole marocaine un quartier moderne, assorti aux besoins de la communauté européenne, qui gagnait chaque mois en importance. C'est ainsi qu'à Marrakech fut dessiné le quartier de Guéliz. Lyautey prit soin de sauvegarder soigneusement les médinas dans leur architecture, permettant aux Marocains de conserver leurs coutumes au sein du cadre séculaire qui avait vu naître, vivre et mourir leurs arrière-grands-parents. Le Service des Beaux-Arts, créé pour l'occasion, avait pour double mission de restaurer les monuments historiques du pays, mais également de préserver intactes les médinas marocaines.

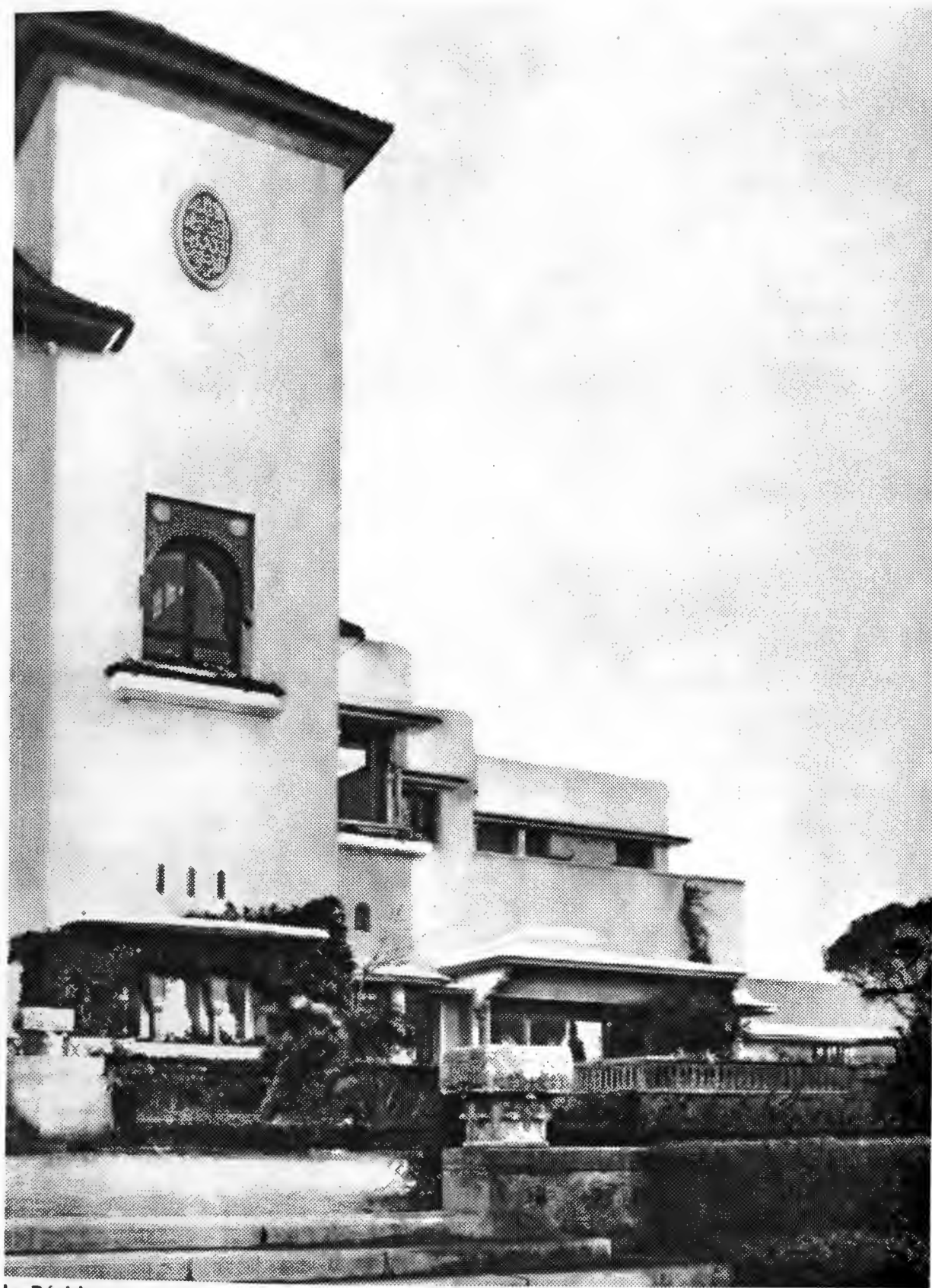
ON DIT COURAMMENT que les Berbères, peuple nomade, ne portaient pas en eux de tradition artistique ou architecturale. Et pourtant est-il plus belle architecture que l'architecture en terre, du sud marocain ? Les kasbahs de la vallée du Drâa, les ksours du Dadès, avec leurs crénelures cernées de blanc, leurs murailles aux multiples arabesques, ciselées dans le cru du pisé, ocre foncé ou Sienne, sont bien un témoignage du sens artistique de ces peuples anciens.

Si belles sont-elles que les jeunes architectes occidentaux qui travaillent actuellement au Maroc, ont retrouvé ces techniques artisanales pour les adapter à leur invention d'un nouveau style qui embellit villas et riyaads des riches étrangers. Arcades en briques faites à la main, niches en adobe et terre rouge, les maté-

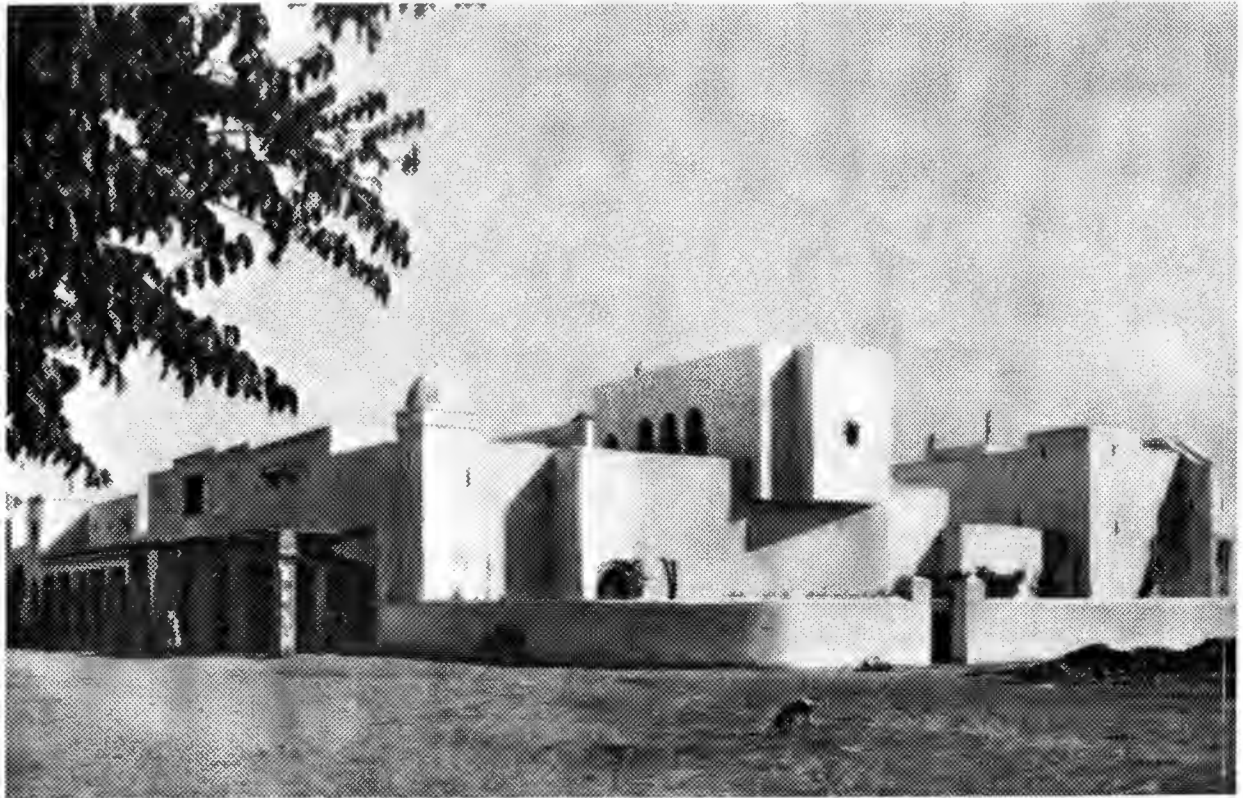
riaux crus sont réinventés pour une esthétique très pure.

D'ailleurs, dès 1923, l'architecte Poisson avait compris l'intérêt artistique de ces techniques immémoriales en édifiant à Marrakech pour une riche Américaine, Mrs Taylor, ce qu'on pourrait bien appeler un palais d'argile : deux riyaads encerclant des façades ocres et surmontés de l'imposant timghrent (tour), des ksars du sud.

Il ne faut pas oublier que les Arabes de la conquête des XII^e et XIII^e siècles, faute d'apporter avec eux une tradition architecturale, surent user d'un compromis réussi, entre l'art byzantin qui inspira la construction de la mosquée de Médine, et celui de la mosquée de Cordoue, elle-même inspirée des apports architecturaux des Wisigoths



La Résidence Générale à Rabat, architectes Laprade et Laforgue, 1918.



**Nouvelle médina, Casablanca, 1916,
architectes Laprade, Cadet et Brion.
Vue générale et un patio**

d'Espagne. Le fondateur de Marrakech, Youssef Ben Tachfine, avait ramené d'Andalousie les plus habiles architectes, sculpteurs et artisans.

« Irradiant d'intelligence » comme le décrit l'architecte Laprade qui travailla si bien au Maroc, Lyautey cumulait les dons : organisateur et gestionnaire, il savait aussi mettre au service de la culture et du raffinement artistique ses qualités de lucidité. Il avait choisi de préserver la ville traditionnelle et de développer en parallèle une ville nouvelle et d'avant-garde. Dès 1912, il créa le Service des Beaux-Arts et des Monuments Historiques, afin de



restaurer les médinas et d'élaborer, à part, des quartiers nouveaux où les urbanistes et architectes du début du siècle vinrent, en pionniers, expérimenter leurs conceptions. C'est ainsi qu'à Marrakech fut dessiné le quartier du



Hôtel des postes, Casablanca vers 1920

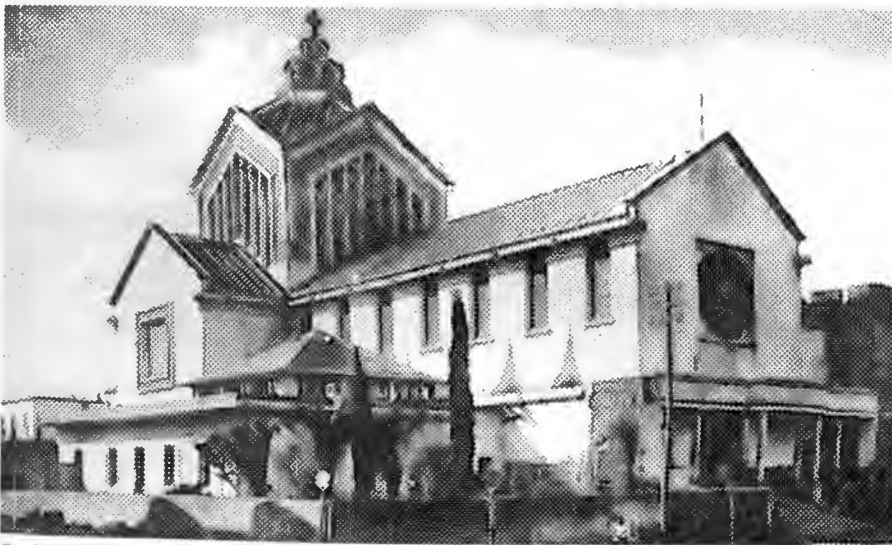
Guéliz, et qu'à Rabat, autour de la Résidence Générale, vaste bâtiment aux multiples arcades, un espace aéré aux places fraîches et aux bâtisses harmonieuses, tamisées de chaux blanche, prit place au nord de la médina, sans la dénaturer.

Adrien Laforgue, émule d'Henri Prost, dessina les plans de la cathédrale Saint-Pierre ainsi que ceux de la poste de Rabat.

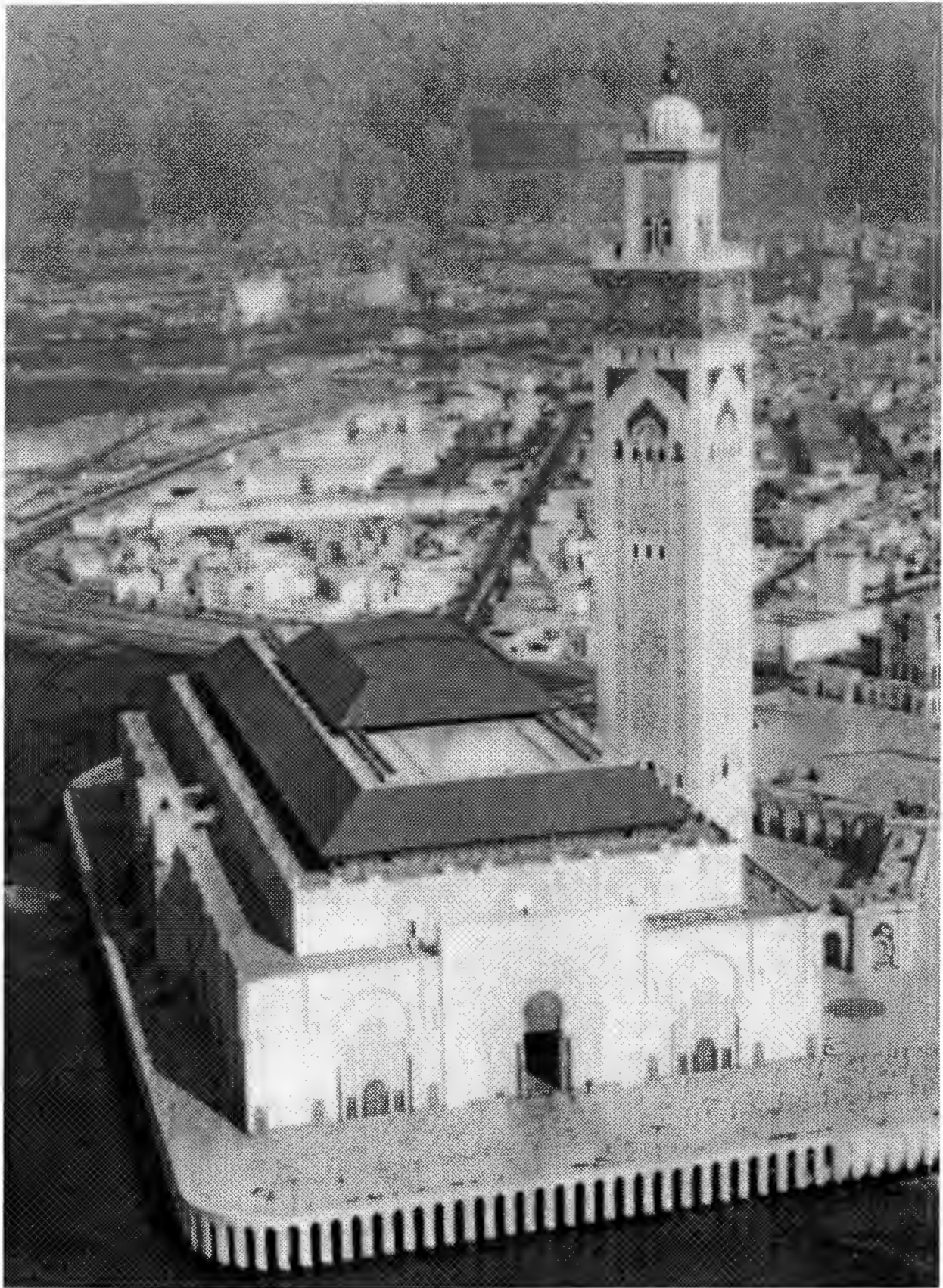
A Casa, c'est toute une restructuration qui fut entreprise par Henri Prost,

à partir de 1915 : les deux grandes avenues, boulevard du 4^e Zouaves (maintenant Houphouet-Boigny) et le boulevard de la Gare (Mohammed V) articulaient des zones semi-concentriques, telles que le quartier résidentiel d'Anfa, et les régions plus industrielles des Roches Noires ou du Belvédère. Henri Prost, Grand Prix de Rome, avait attiré à lui une foule de bâtisseurs plus doués les uns que les autres. Ecochard, Laprade, Laforgue, Marius Boyer, Greslin, Paul Tournon, et d'autres,

viennent éprouver leurs talents quelque peu bridés en métropole. Le néo-mauresque où angelots et têtes de lion se mêlent aux frises en zelliges et balcons en cèdre, est vite détrôné au profit de l'art déco, mais parfois ils coexistent harmonieusement :



Rabat, la Cathédrale Saint-Pierre, architecte Laforgue.



Casablanca, la Grande Mosquée Hassan II, architecte Pinsot, 1986, inaugurée en 1993.

l'hôtel Excelsior (Delaporte 1912) élève ses cinq étages de béton armé, encore mâtiné d'un décor mauresque.

Les postes de Rabat et de Casablanca (Laforgue 1920 et 1930) avec leurs tuiles vernissées et leurs entrelacs, font penser aux medersas mérinides et, cependant, silhouettes et inscriptions en latin préfigurent bien l'art-déco. La tour de l'Horloge de Casablanca, est un vrai minaret du modernisme. Les décors et le plan, empruntés à l'art arabo-andalou, mais les ferronneries art-déco et les peintures de Majorelle démontrent que Marius Boyer a su concilier passé et présent et conjuguer à l'homogène des formes complexes.

La villa Suissa à Casablanca, vaut la peine de connaître son histoire, d'abord parce qu'elle représente un des rares exemples actuels au Maroc de préservation du patrimoine, ensuite parce que sa modernité n'enlève rien à son esthétique ce qui n'est pas si courant. A l'angle du boulevard d'Anfa et du boulevard Moulay Rachid, la « villa papillon » comme on la surnommait, fut construite en 1949 par Jean-François Zevaco, un brillantissime élève des Beaux-Arts de Paris, reçu premier au concours. Son imposante proue, d'un blanc éclatant, défraya la chronique. Zevaco déclara en 1998: « Après la construction de la villa Suissa, on m'avait traité de fou. C'était une des premières que je construisais et on faisait encore à cette époque du néo-mauresque. On disait, comme pour Le

Corbusier, que c'était la villa du Fada ! »

La Grande Mosquée Hassan II, commencée en 1986, fut inaugurée en 1993. Sept années pour la plus grande mosquée du monde ! L'équipe d'architectes et d'ingénieurs, dirigée par Michel Pinsot, bénéficie de l'appui enthousiaste du roi Hassan II qui se rend fréquemment sur le chantier.

Elle couvre, au bord de la mer, une surface de neuf hectares. Le groupe Bouygues a utilisé 26 000 m³ de béton et 59 000 m³ d'enrochement, pour lutter contre la houle. Il semble que ce n'était pas suffisant puisqu'à l'heure actuelle il y aurait quelques soucis dans les fondations. Qu'à cela ne tienne, quelque 40 000 € pallieront ce défaut !

Le minaret s'élève à 200 mètres, une grue d'une hauteur record de 210 mètres a dû être mise en place. La salle de prières, d'une surface de 20 000 m² est composée de trois nefs et peut accueillir 25 000 fidèles. Lustres et appliques en verre de Murano atteignent 6 mètres de diamètre, et pèsent 1 200 kg. Des artisans de tout le royaume (plus de 15 000) ont couvert les murs de 53 000 m² de bois sculpté et de 10 000 m² de zelliges. Le plâtre sculpté et peint a été travaillé sur place par des centaines d'artistes.

Les coupoles en bois sont suspendues à la structure en béton armé, fixées sur des charpentes d'acier inoxydable. 124 fontaines et vasques en marbre ouvragé ornent l'édifice. Un parking souterrain reçoit 1 000 voitures. ■

Une transposition réussie

Bizerte, l'hôtel de ville

Annie Krieger - Krynicki, en collaboration avec Georges Krieger, sous-préfet honoraire et ancien vice-président de la Municipalité de Bizerte, raconte le sauvetage de l'hôtel de ville de Bizerte de style turco-byzantin construit au temps des Hafsides (1233-1434)

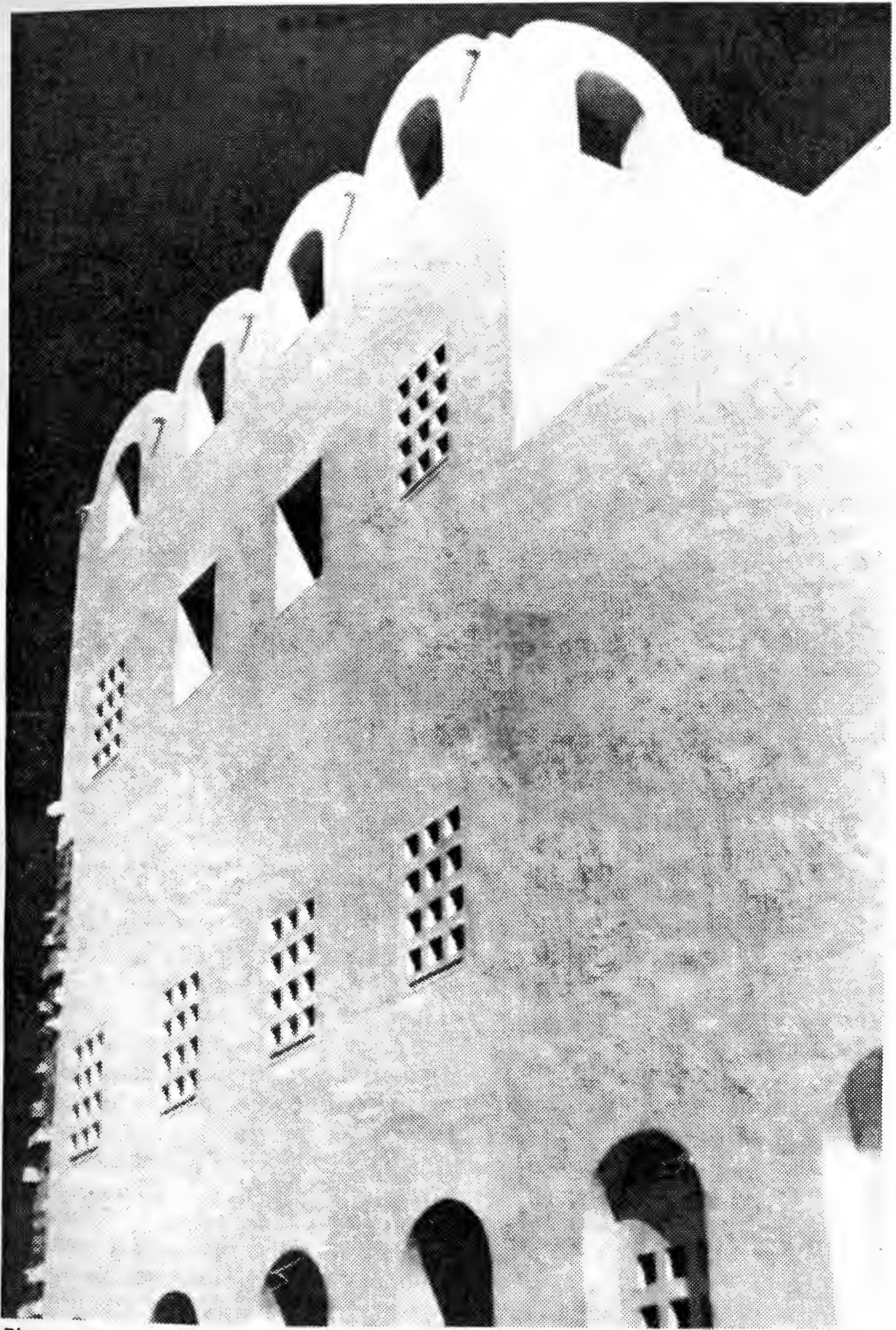
CE PRINTEMPS 1947, les habitants de Bizerte erraient entre les décombres, les ruines, les canalisations crevées, les égouts à ciel ouvert, sous une nuée de moustiques. Guettés par les chiens et les chats errants devenus enragés, ils contemplaient leurs immeubles encore debout, recherchant sur les trottoirs leur mobilier éparpillé : chaises dorées à trois pieds, canapés éventrés, bahuts Henri II effondrés et armoires à la glace fêlée. Réfugiés dans des abris de fortune, ils avaient pu suivre le feu d'artifice déchaîné par les Stukas : trois cents bombardements en six mois pour la seule année 1942.

Depuis la fin de la guerre, leur ville leur avait été interdite car, prétextant des destructions, bien qu'elles ne fussent que partielles, la Marine basée à Ferryville, s'était fait attribuer par le gouvernement français, tout l'espace afin d'y étendre ses bassins d'essai, ses entrepôts et son arsenal ainsi qu'une base nautique. Une nouvelle ville

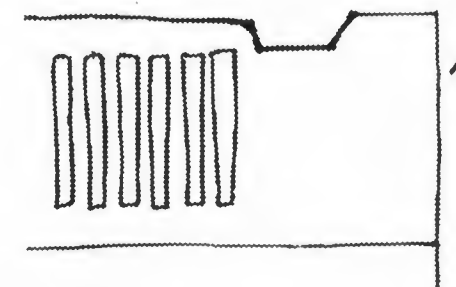
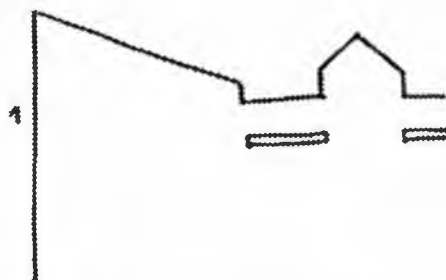
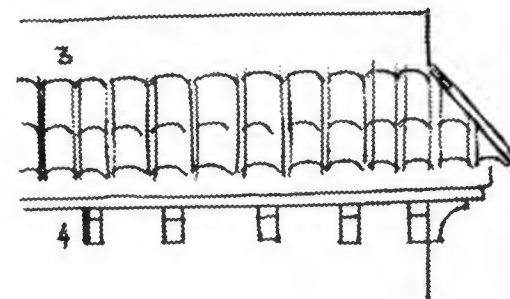
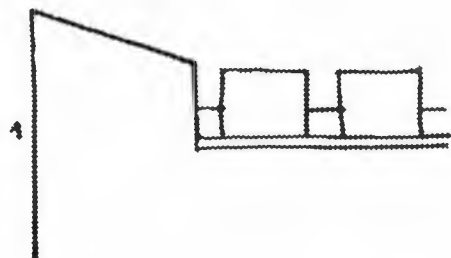
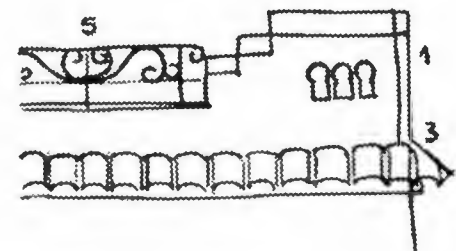
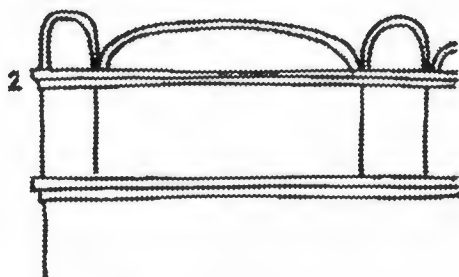
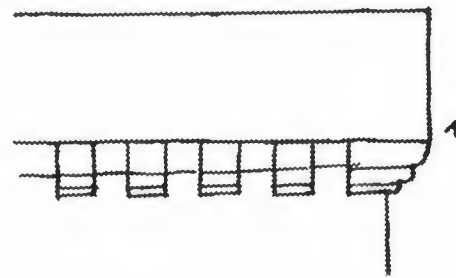
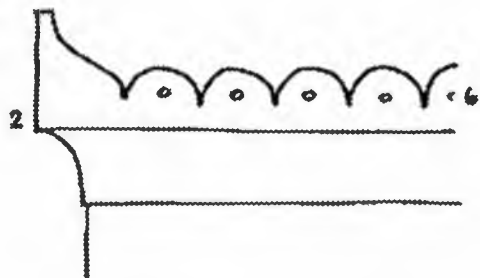
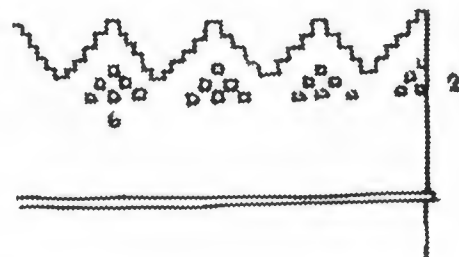
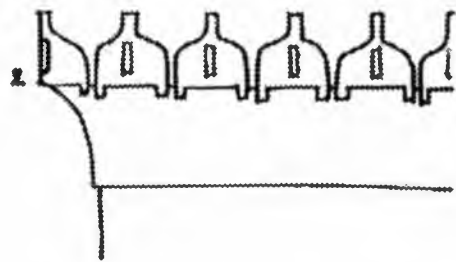
devrait s'installer, de l'autre côté du canal desservi par un bac, sur les marécages de Zarzouna.

Une équipe d'architectes, nourris à l'école de Le Corbusier, déployait déjà ses plans futuristes. La course contre la montre était désormais ouverte entre eux et les vieux Bizertins qui souhaitaient sauver ce véritable conservatoire d'architecture orientaliste qu'était la ville européenne, tandis qu'éloignés des structures portuaires stratégiques, la casbah, la médina et son vieux port étaient restés intacts.

Sous le Protectorat, Bizerte avait été aménagée dans la perspective d'en faire une escale pour les navires qui avaient besoin de se ravitailler en charbon pour atteindre Suez. Aménagement planifié : travaux de déblaiement pharaoniques après le comblement des lagunes qui avaient fait de l'antique Hippozaritus, une Venise orientale ; casernes aux longues colonnades et aux portiques crénelés pour accueillir les zouaves, les



Bizerte-Zarzouna, le Contrôle Civil, architecte Marmey.



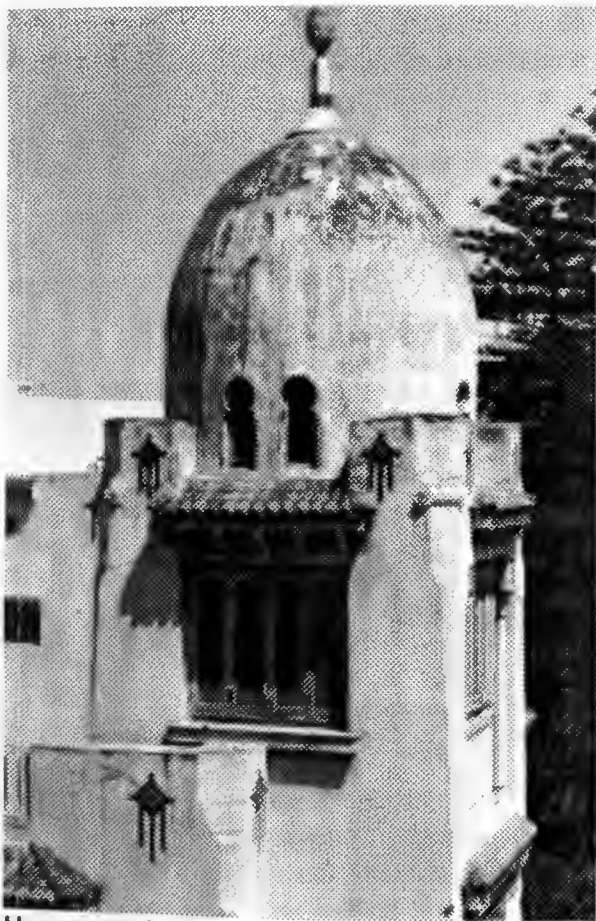
Faîtages ornementés très utilisés par les architectes européens et nommés acrotères. Ici, quelques détails tirés de l'ouvrage *Arabesances*, Dunod 1983

1. Pierre et enduit chaux

2. Pierre et stuc
3. Tuiles vertes vernissées
4. Corbeaux bois peint
5. Fer forgé
6. Cabochons céramique de couleur

tirailleurs et le génie, minaret carré de la gare, arcs en fer à cheval pour le Cercle Militaire et le Contrôle Civil, lambrequins sur les fenêtres de l'Ecole laïque des filles: toute la grammaire orientaliste, s'épelait sur les façades des bâtiments civils ou militaires.

La Bizerte européenne présentait donc une belle homogénéité dans ce style pourtant composite, recueillant des éléments de l'art musulman. Une fois constitué, il transmet ses formules aux divers peuples du vaste Empire. Ceux-ci les adoptèrent et les remanièrent, chacun selon son génie propre et les influences étrangères qu'ils subirent :



Une coupole dans une villa de Tunis (vers 1915-1920).



Exemple d'un moucharabieh cité par R. Guy in *l'Architecture moderne de style arabe*.

ce concept du philosophe et poète Haïdar Bammate, énoncé en 1946, est vérifié par cette constatation que « quels que soient les apports de l'art mésopotamien, byzantin, copte, perse, sassanide, indien, mongol ou chinois, il existe un style musulman aisément reconnaissable ». Ainsi Tunis l'avait accommodé à sa manière au cours des âges et Bizerte était devenue la vitrine de son pastiche.

Du XII^e au XVI^e siècle, sous la dynastie des souverains Hafside, s'installèrent dans les villes par vagues successives, les Maures de Grenade ou de Séville qui apportèrent leurs arts plastiques ainsi que leurs secrets de culture des agrumes. Jusqu'au XVII^e siècle s'imposa l'architecture inspirée des minarets

carrés de la Koutoubia, de la Giralda et de la mosquée Hassan de Rabat. A la même époque, sous la Régence, s'introduisait peu à peu l'influence artistique des Ottomans dont les beys husseinites étaient, à l'origine, les gouverneurs. Il était de bonne politique de suivre la mode de la Cour d'Istanbul, en matière de décorations extérieures et intérieures.

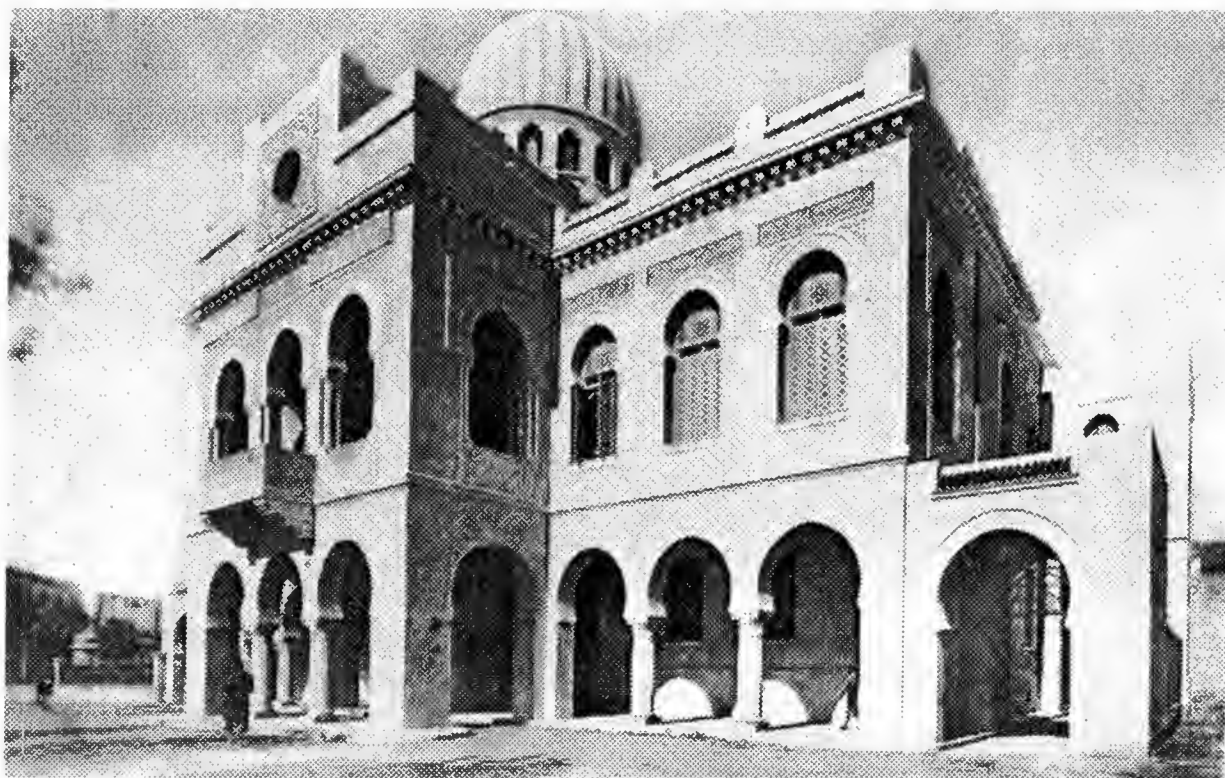
Les spécialistes d'architecture ont attribué à l'Italie une influence considérable à partir du XVIII^e siècle. Sans vouloir négliger la part des importations italiennes des panneaux de céramiques, le rôle dominant des esclaves italiens dans le travail ornemental ni le goût nouveau pour les palais génois à colonnades, portiques et surtout balcons, inconnus dans l'art musulman, il faut se souvenir qu'à la période des tulipes, au même siècle, les Turcs avaient intégré ce baroque italien mêlé d'ailleurs au rococo français. Ce que la Cour de Tunis s'empressa de copier. Mimétisme extrême, au XIX^e siècle, sous le Premier Ministre Khérédine qui fit travailler des Italiens dans ses palais et pour les bâtiments officiels. Les minarets des Tunisois, de doctrine hanéfite, comme les Turcs et non plus malékite ainsi que dans le reste du Maghreb adoptèrent aussi la forme turque hexagonale et ornementée.

Or Bizerte fut bâtie en pleine effervescence de ce style hybride dont le Consulat à Tunis, offert à la France par le bey Sadok dans les années 1801, est la plus parfaite illustration.

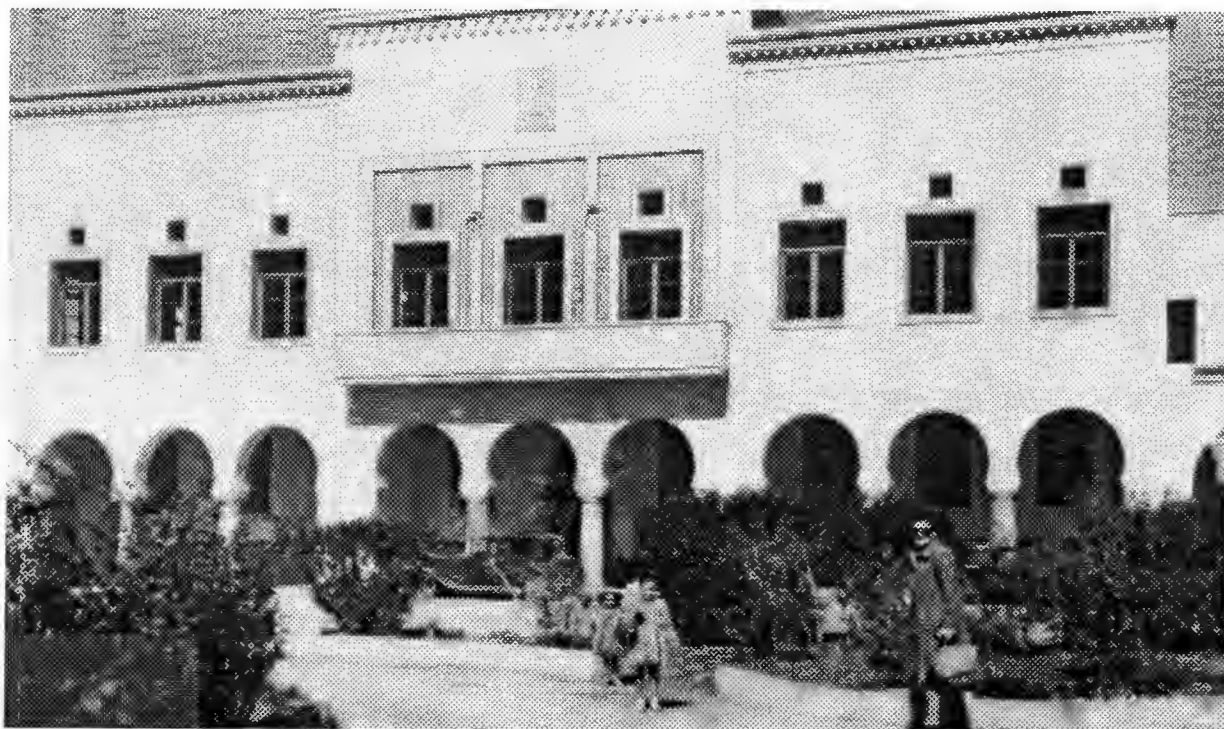
L'orientalisme se déchaînait. Baudelaire

lui avait donné ses titres de noblesse en déclarant que « le dessin arabesque est le plus idéal de tous ». A cette même époque, l'architecte Abadie entreprit la restauration de la cathédrale Saint-Front de Périgueux du XI^e siècle : dans les eaux de la Dordogne se reflètent des coupes, soeurs de celles de Sainte-Sophie. Mais pour faire encore plus « oriental », Abadie y ajouta dix-sept lanternons ajourés ! Certes l'art musulman comme le Byzantin, avait déjà inspiré les églises de Ligurie et de Toscane aux soubassements bicolores alternés comme à la mosquée Kaït Bey du Caire, les églises du Puy et du Velay ou de Charente sur la route de Saint-Jacques de Compostelle. Proust avait trouvé son église mythique de Balbec « si singulière qu'elle faisait penser à l'art persan ». Mais cet art était bien discret face à la nouvelle vision européenne de l'Orient et aux villas et palais « mauresques » de la Côte d'Opale à la Côte d'Azur.

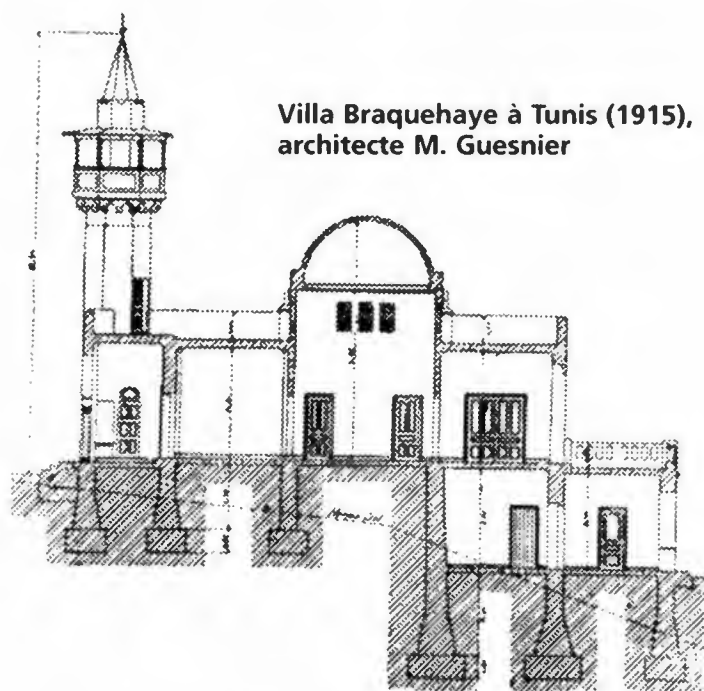
L'hôtel de Ville de Bizerte, avec son bâtiment carré aux trois fenêtres en arc en fer à cheval, flanqué de deux ailes et supportant un majestueux dôme blanc et ovoïde, était un parfait spécimen de cet art turco-byzantin. Sainte-Sophie, de Constantinople avait inspiré la grandiose Sulamanyé d'Istanbul et cette dernière, la mosquée Sidi Mahrez de Tunis (XVIII^e) qui, avec ses multiples coupes blanches étagées, ne pouvait cacher sa filiation. L'Hôtel de Ville était dans cette continuité, avec une légère exubérance due à l'époque, l'orientalisme



Bizerte, l'hôtel de ville de style turco-byzantin avec son dôme trop abîmé et que l'on dut faire disparaître.



Le même hôtel de ville de Bizerte après une restauration réussie.



Villa Braquehay à Tunis (1915),
architecte M. Guesnier

étant une idéalisation et le rêve aussi d'une osmose: les temples hindous de Gustave Moreau n'ont rien à voir avec ceux de Bénarès et l'architecture du Raj britannique, cet amalgame anglo-hindou-moghol de grès rouge, ne témoigne que d'une tentative touchante de rapprochement entre deux cultures; de même que l'Ecole Coloniale de Paris de style arabo-andalou, édifié dans cette même deuxième partie du XIX^e siècle. Si Maurice Genevoix avait pu déplorer la laideur de la cathédrale de Carthage « cette pièce montée bâtarde », édifiée dans la même perspective de proximité artistique, en revanche, à Bizerte, la réussite était indiscutable: le dôme immaculé ressemblait à l'oeuf de l'oiseau géant et fabuleux, le Simurgh, qui cache dans son nid le miroir de la connaissance de soi et des autres. Hélas! Il s'était fendu en deux, sous l'impact d'une bombe et les Bizertins attachés à ce symbole de la vie communale, res-

taient inconsolables.

Le vice-président de la Municipalité (le président honoraire étant le caïd de la région), était un sous-préfet qui avait effectué d'autres missions au Maroc. Il y avait été à l'écoute des doctrines de Lyautey et de Prosper Ricard. Suivant leurs deux principes: toute action de modernisation doit

tenir compte des réalités et surtout de la tradition locale et l'on n'améliore que ce que l'on connaît parfaitement, il se plongea dans la lecture des historiens. Abou Saïd en Nas, réfugié à Tunis après la reconquête de Séville en 1292, et devenu professeur de droit, constata que « la splendeur du Maroc semble s'être transportée à Tunis où le Sultan actuel construit des bâtiments, bâtit des palais, plante des jardins et des vignes à la manière des Andalous. Tous ses architectes sont nés en Andalousie de même que ses maçons, ses charpentiers et ses briquetiers. La plupart de ses édifices ont été inventés par des Andalous ou copiés sur les monuments même ». Et Ibn Hauqal (X^e siècle) trouve « qu'à Tunis on fabrique de la belle vaisselle polychrome et de la poterie aussi jolie que celle importée d'Iraq » (c'est à dire des briques vernissées et des tuiles vertes).

Le vice-président demanda aussi aux



Bizerte, l'Amirauté

restaurateurs d'étudier le mausolée du pieux céramiste et mécène de Tunis, Sidi Qacem Zilliji, aux toits superposés de tuiles vertes, la mosquée de l'Olive (ou Zitounya), semblable à celle de Tlemcen, à part son petit chapeau pointu ou des dessins de la mosquée El Bacher, détruite au XIX^e. Il ne lui était en effet pas possible, étant donné l'état médiocre des finances locales, le manque de temps et d'ouvriers assez qualifiés, de reconstruire le dôme. Des tuiles vertes sur un toit plat le remplacèrent à la grande satisfaction du Directeur des Beaux-Arts de Paris qui assistait à la présentation de la maquette au Résident général en Tunisie, le général Mast.

Les murs intérieurs furent couverts de plaques de marbre blond, couleur de

miel, tiré de la montagne voisine de l'Ichkeul, retrouvant ainsi la tradition qui le réservait aux bâtiments officiels du Beylicat et aux monuments religieux, comme la mosquée de la Casbah de Tunis ou le palais du bey Othman ; tandis que des artisans locaux retrouvaient leur ancienne maîtrise en élaborant les frises de stuc. Cette restauration spectaculaire réunit les habitants et témoigna du désir de pérenniser leur cité qui échappa ainsi aux bulldozers.

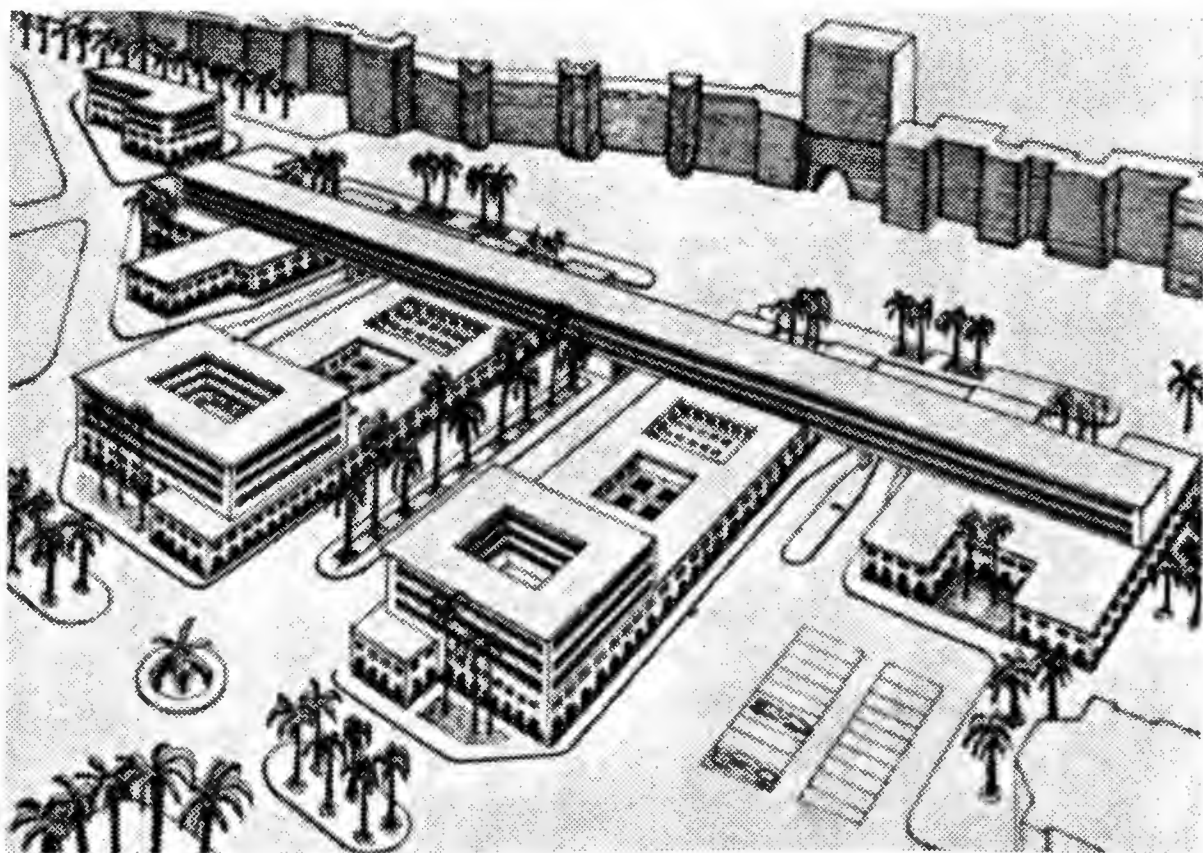
Zarzouna cependant s'éleva dans un style importé du Sud, avec ses koubas percées de meurtrières. Il est vrai que l'un des architectes, Jean Marmey, convint « qu'il ne connaissait de la Tunisie que les voûtes, les claustras de Tozeur » Aménagement d'ailleurs plus rural que citadin et qui convenait assez

peu au climat septentrional de la région. Le lycée de Bizerte par Jean Le Couteur, présentait les mêmes murs chaulés, quasiment dépourvus d'ouvertures. L'expérience ne se perpétua pas, sauf dans les villages de vacances pour des touristes, avides d'arabisation », une autre formule pour l'orientalisme démodé.

Mais les architectes locaux, après l'indépendance de la Tunisie, choisirent désormais pour les bâtiments officiels, les villas et pour toute une cité (Mutuelleville, 1970) le style néo-hafside aux formes carrées et aux tuiles vertes dont l'Hôtel de Ville de Bizerte donna la première interprétation. ■

Mission pour des architectes

Une quinzaine d'architectes fut chargée en 1945 de la reconstruction de la Tunisie par le ministre René Mayer: Herbé, Drieu, Marmey, Auproux, Jerrold, Ventre, Dianoux, Deloge, Kyriacopoulo, Nieu, etc... sous la direction de Zehruss, Prix de Rome en 1939. Il avait fait partie du groupe d'Opède qui avait imaginé la construction d'un village utopique en Provence. Leur mission était le déblaiement, la reconstruction des immeubles publics détruits, le relogement dans des habitations type, l'application d'un plan d'urbanisme avec expropriation par zone. Une vingtaine de chantiers fut ouverte à Sfax, Sousse et Zarzouna où devait être « transportée » la partie moderne de Bizerte de l'autre côté du Goulet. Une des premières réalisations fut l'aéroport d'El Aouina - Tunis.



Sfax, projet d'aménagement du quartier commercial, 1948

Itinéraires, quelques exemples

Tout le numéro est consacré à l'architecture et il y est, bien entendu, question d'architectes. Nous avons souhaité vous parler plus précisément de certains d'entre eux. Le choix est, cela est sûr, subjectif comme tous les choix et ne veut pas être un critère de qualité. Voici donc quelques portraits, parmi beaucoup d'autres, et certains qui mériteraient d'être mieux connus.

Pierre Bourlier né à Alger en 1912, fréquente l'atelier Perret en 1932 et travaille entre autres avec Emery et Miquel sur l'immeuble de l'Aéro-Habitat à Alger.

Charles-Frédéric Chassériau né à Port aux Princes à Saint-Domingue en

1802, mort en 1896 à Var-en-Isère, est nommé architecte en chef de la ville d'Alger et édifie, entre autres, les églises de Mustapha avec Fourageau en 1847-1850, d'El Biar en 1854 avec Bournichon, le Théâtre municipal avec Ponsard en 1853. Il dessine, pour la visite de Napoléon III en 1858, un plan d'extension de la ville d'Alger mais sa principale réalisation sera le boulevard du Front de Mer, commencé en 1860.

Léon Claro, Oran 1899 - Gien 1991. Architecte en chef des monuments historiques et des palais nationaux d'Algérie, il construit de nombreuses résidences et villas. Il remporte, en 1956, le concours pour la résidence du Petit Hydra (immeuble Shell), inspirée à la fois par Le Corbusier et par Perret. Il avait été reçu « logiste » au concours de Rome mais il accepta le poste de professeur d'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger en 1927. Outre la maison du Centenaire en 1930, il



Alger, le théâtre municipal 1853, Chassériau et Ponsard



**Ecole Nationale des Beaux-Arts
(Claro et Darbeda 1952)**

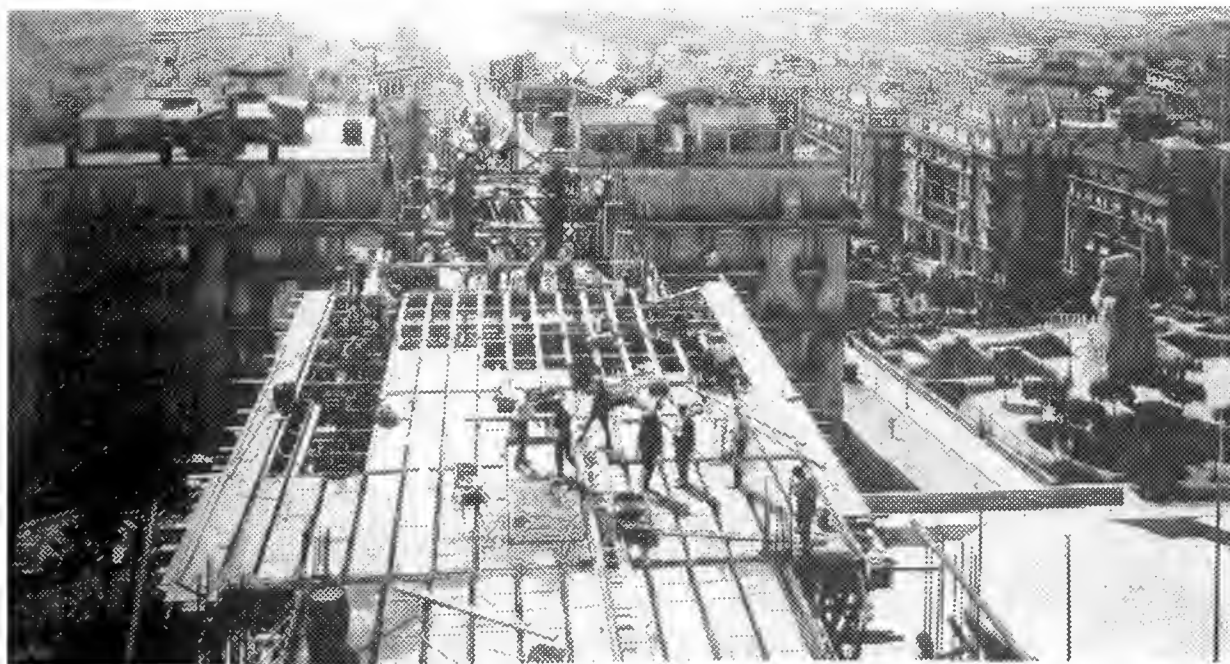
construit le Foyer Civique, à ossature en béton armé, orné de grands reliefs sculptés (dont un de Belmondo), l'Ecole des Beaux-Arts. Ses travaux ont été très marqués par l'influence de Perret, mais

il admirait beaucoup ses confrères architectes d'Alger.

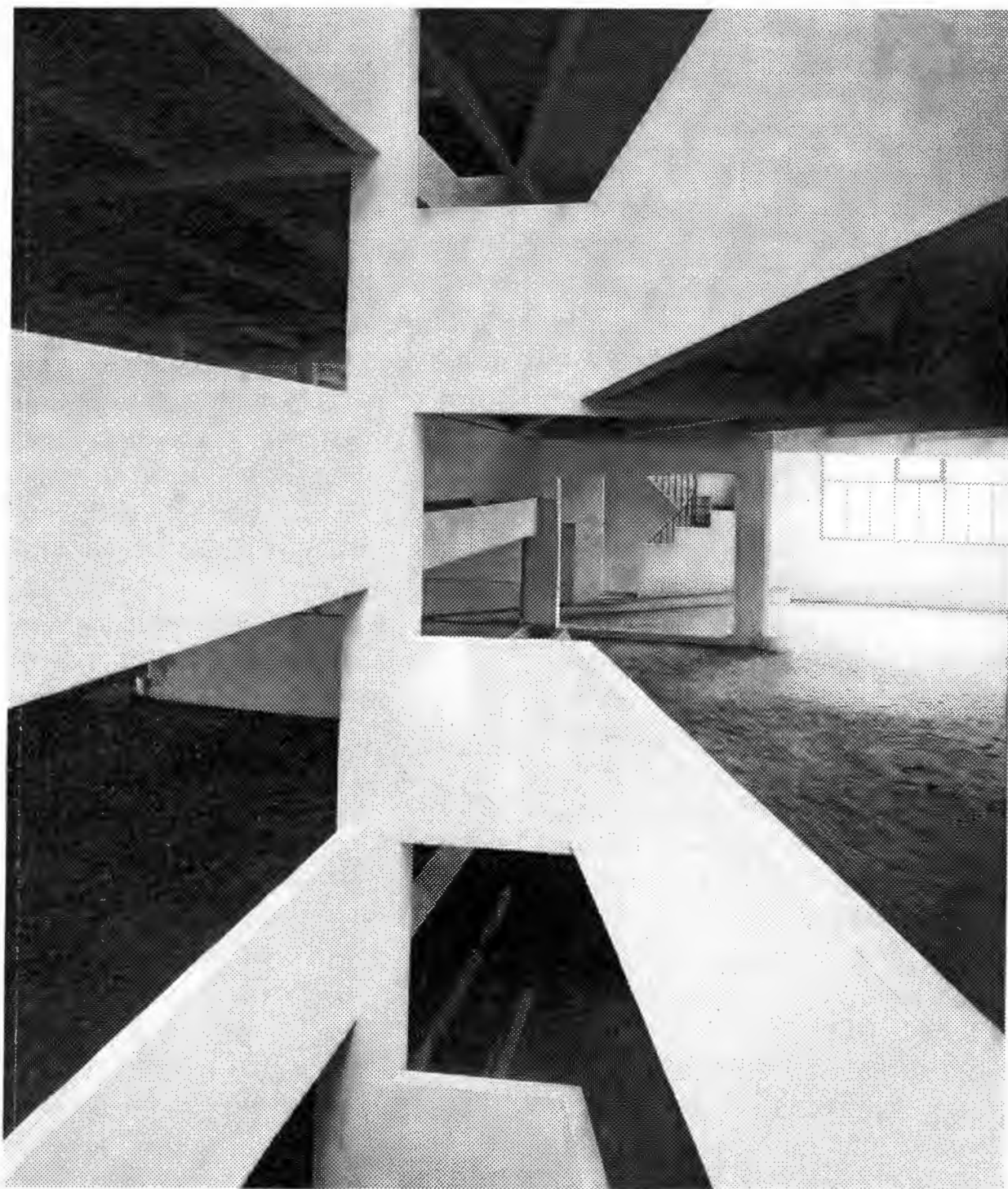
Deux générations d'architectes, les Guiauchain

Pierre Guiauchain né dans la Nièvre, rejoint Alger en 1832, sur l'invitation du roi Charles X qui cherchait de jeunes élèves pour prendre part à l'équipement d'Alger. Nommé en 1834 architecte du gouvernement pour Alger, Oran et Constantine, son fils **Georges** (l'hôtel Saint-Georges), son petit-fils **Jacques** (le gouvernement général avec les frères Perret) ont beaucoup construit en Algérie (églises, synagogues, temples protestants, prison, lycée, aménagement de mosquées, etc...).

G. Guiauchain disait en 1905 :
« *Nous sentons bien qu'il faut, en Algérie, des formes architecturales d'un style spécial* »
- Alger.



Jacques Guiauchain et Perret frères, chantier du palais du gouvernement général, vers 1932

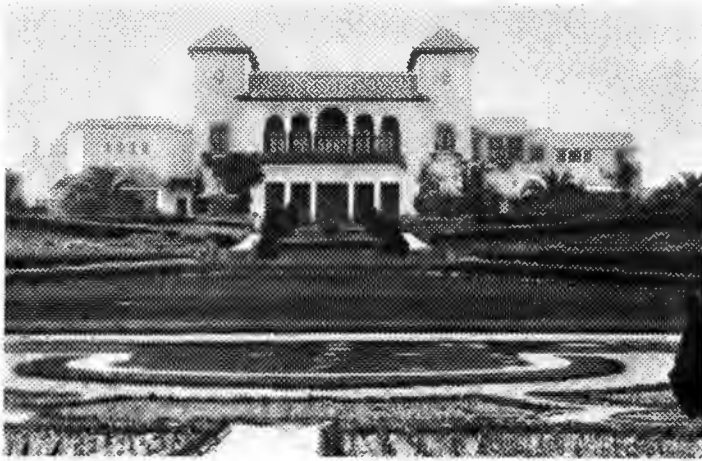


Paul Guion, garage Vinson, rue Sadi-Carnot, 1929.

Paul Guion (Guelma 1881 - Val d'Oise 1972), technicien et dessinateur, il s'associe avec son beau-père Paul Régnier jusqu'en 1925 puis réalise lui-même le musée des Beaux-Arts, un

grand garage, différents immeubles tant classiques que très modernes.

Albert Laprade est originaire de Buzançais, dans l'Indre. En 1916, il est



La Résidence Générale à Rabat, architectes Laprade et Laforgue 1918

au Maroc où s'exercera son talent. Il est l'adjoint d'Henri Prost, l'urbaniste de Lyautey et participe à la construction de la ville indigène de Casablanca. Il est l'architecte de la Résidence Générale de Rabat. Lyautey lui demande de réaliser pour l'exposition de 1931 à Paris, Porte Dorée, les pavillons du Maroc et de la Tunisie, ce qui fut longtemps le musée de la France d'Outre Mer et devient aujourd'hui l'Institut Français d'Architecture. On lui doit de splendides dessins de jardins marocains.

Voici ce qu'il disait de Lyautey avec qui il a beaucoup travaillé au Maroc :

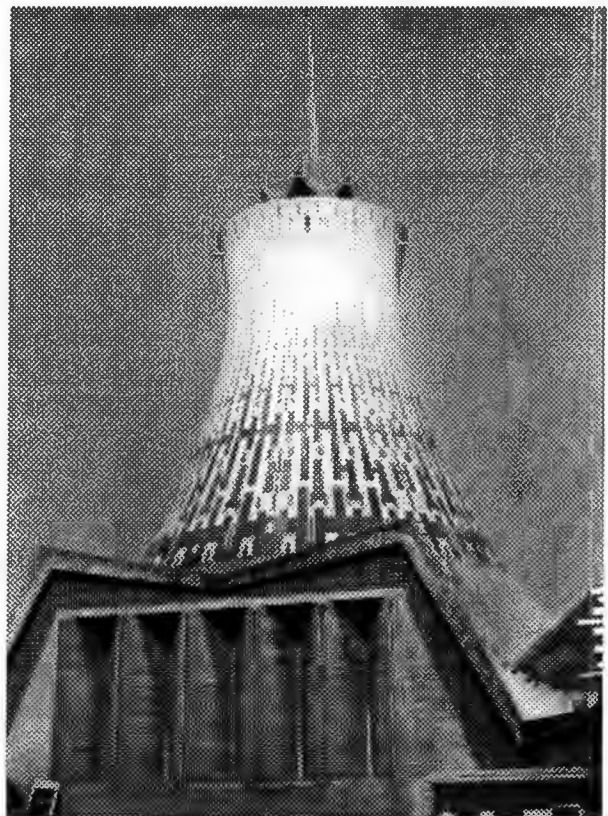
« Toujours même lucidité, même rapidité. En matière de villes, si on eût tergiversé, si on eût laissé à d'autres le soin de résoudre les difficultés, si on eût pratiqué une politique de soi-disant parcimonie, il eût fallu pour réaliser ce qui a été fait vite et à « bon marché », des dizaines d'années de palabres, des centaines de millions. Voilà les résultats d'une méthode.

L'homme que d'aucuns représentaient comme un « dépensier » a fait faire au

contraire d'immenses économies à la collectivité. Le Maroc, grâce à lui, a connu une prospérité foudroyante. Tous les organismes qui ont pu être mis sur pied d'après ses idées vraiment « impériales », au sens anglais du mot, sont juste à « l'échelle » des besoins d'aujourd'hui. Et encore songe-t-on dès maintenant à doubler par exemple le port de Casablanca ! Grâce à son énergie, les villes marocaines sont

de vraies villes modernes, et les étrangers, les Américains surtout, bons connaisseurs, sont dans l'admiration de cette œuvre française ».

Il se faisait une idée précise de son œuvre d'architecte.



La cathédrale d'Alger, architectes Herbé et Le Couteur, 1955, ingénieur Sarger

« Pour l'instant, Dieu merci, le standard général n'est pas imposé. Quelle chance ! Dans une même grande ville, nous prenons plaisir à visiter dix nouvelles écoles primaires. Quelle variété ! Et quelles réussites avec les moyens les plus simples ! Pour les 8/10, le charme réside dans la parfaite adaptation aux orientations et aux terrains. Un très bel arbre, plusieurs arbres, ou une dénivellation : de ce fait, l'école de tel quartier ne ressemble pas à celle de tel autre. De là cet incomparable climat de joie dû à la nature mise intelligemment en valeur. D'où cet imprévu qui fait de nos nouvelles écoles des cadres aujourd'hui si appréciés par les mères. Ce sont là progrès immenses dans lesquels les architectes ont joué un rôle qui n'est pas de mince importance. On ne voit pas très bien comment ils pourraient être remplacés là par des ingénieurs. Malgré toute la bonne volonté de ceux-ci, la régression serait immédiate. Que des ingénieurs de telle ou telle spécialité, sols, bétons, chauffage, électricité, travaillent en équipe avec les architectes, soit. Mais le principe contraire, adjoindre des architectes à un ingénieur, serait voué d'avance à l'insuccès ».

Le Corbusier, de son vrai nom Charles-Edouard Jeanneret est né à la Chaux-de-Fonds en 1887 et mort à Cap Martin en 1965. Après divers voyages, il entre à l'atelier d'Auguste et Gustave Perret comme dessinateur et construit plusieurs villas. Il écrit, expose des des-

sins, des peintures, voyage en Espagne, au Maroc, en Algérie où il se rend fréquemment, en mission officielle en 1942. Publie *Poésie sur Alger* en 1950 après avoir déposé divers projets auprès des autorités d'Alger, tous projets refusés comme trop hardis, trop modernes, malgré l'appui d'un certain nombre de ses amis architectes et ses nombreuses réalisations dont l'église de Ronchamp.

Voici aussi des extraits d'études à propos d'architecture qui montrent bien l'originalité de sa pensée.

« Je suis un constructeur de maisons et de palais, je vis au milieu des hommes en plein dans leur écheveau embrouillé.

Faire une architecture, c'est faire une créature. Etre rempli, se remplir, s'être rempli, éclater, exulter froid de glace au sein des complexités, devenir un jeune chien content. Devenir l'ordre. Les cathédrales modernes se construisent sur cet alignement des poissons, des chevaux, des amazones, la constance, la droiture, la patience, l'attente, le désir et la vigilance.

Apparaîtront, je le sens, la splendeur du béton brut et la grandeur qu'il y aura eu à penser le mariage des lignes, à peser les formes.

Lors du tracé de nouvelles places, si les immeubles doivent être bâtis au jour le jour, par des architectes s'ignorant l'un l'autre ; si les destinations de ces immeubles sont indéterminables à l'avance, devant satisfaire au commerce, à l'habitation et en partie peut-être au

domaine public, l'esthétique exige une forme de place irrégulière permettant au fur et à mesure l'adaptation harmonieuse de chaque nouvel immeuble à ses voisins préexistants, adaptation qui sera d'autant plus facile que la rigueur du plan de situation sera moindre, et que pourront être introduits les éléments moindres, et que pourront être introduits les éléments pittoresques - arcades, portiques, retraits et saillies partiels ou totaux. Il est évident que ces éléments pittoresques ne sont autorisés que par un plan irrégulier et par conséquence élastique.

D'autre part, si la place est bâtie d'une fois, ou que la destination de ses immeubles ou que des circonstances particulières en permettent la conception d'un jet, les solutions monumentales seront possibles, dues à l'Unité. De telles occasions se présentent rarement dans l'histoire d'une ville. Aussi les saisira-t-on avec joie; elles seront prétexte à la création de places géométriques où seront appliqués puissamment dans l'harmonie, les caractères plastiques inhérents à cette place, que nous avons tenté de définir.

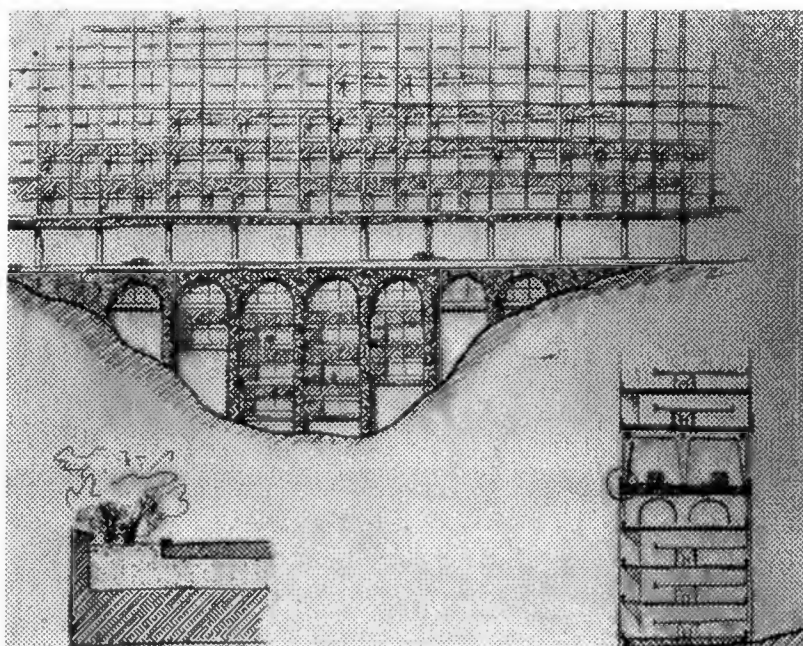
Nous publions ci-après un texte qui était peut-être de nature à effrayer certains édiles. C'était « un rêve ».

Jean de Maisonneul,
Alger 1912 - Cuers 1999.

Son arrière-grand-père

débarque comme jeune officier de marine à Sidi-Ferrueh en 1830. Il rencontre Le Corbusier et travaille avec lui à la Casbah et suit les cours de Léon Claro en architecture aux Beaux-Arts d'Alger, devient secrétaire général de l'Institut d'Urbanisme d'Alger, puis plus tard conservateur du musée des Beaux-Arts jusqu'en 1975. Ses deux passions ont été l'architecture et la peinture. Il a écrit « Alger a toujours été une ville d'avant-garde et je dis que c'était alors le lointain le plus proche de ceux qui voulaient tenir l'Europe aux anciens parapets ».

Louis Miquel né à Aïn-Temouchent en 1913, meurt à Sète en 1986. Elève de Léon Claro, il fait des décors de théâtre pour Camus, entre au service de l'urbanisme où il étudie des schémas d'urbanisation à flanc de coteau et des viaducs habitables inspirés par le projet Obus de Le Corbusier. Il travaille pour le

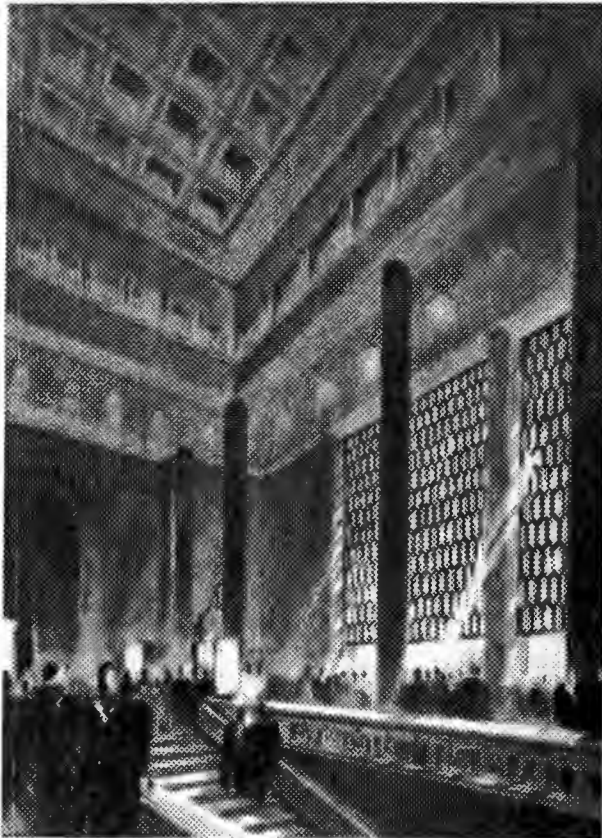


Louis Miquel, étude de transformation d'un viaduc

Paysannat marocain à Rabat en 1946-1948. Fin 1948, il construit des écoles, des hôtels, des bureaux, des immeubles, participe à la reconstruction d'Orléansville.

Jean Niermans 1897-1989 - **Edouard** 1904-1984.

Ils construisent ensemble l'Hôtel de Ville d'Alger avec Jean-Louis Ferlié



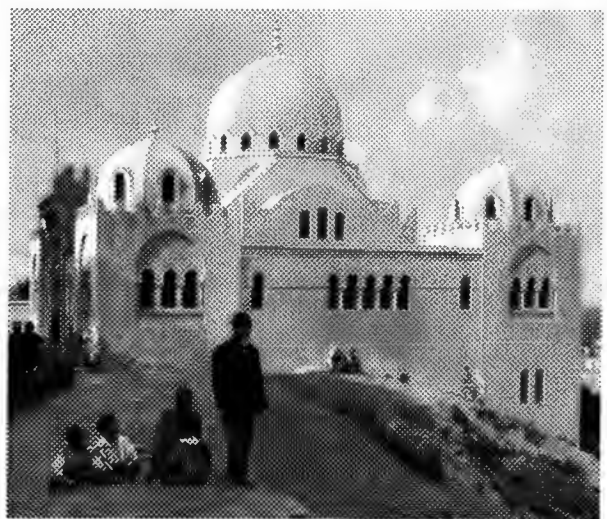
Jean et Édouard Niermans, Jean-Louis Ferlié projet pour l'hôtel de ville d'Alger (1936-1941) et sont également lauréats pour la gare de Constantine en 1936.

Auguste Perret 1874-1954, **Gustave** 1876-1952, **Claude** 1880-1962. Ils s'installent à Alger dans les années 1930 pour plusieurs réalisations avec Jacques Guiauchain. Ils conçoivent

différents immeubles, l'hôpital Barbier-Hugo, le Lycée de Constantine, de Sétif. Leurs conceptions ont beaucoup influencé les architectes de leur époque.

Henri-Louis-Paul Petit (Paris 1856 - Alger 1926)

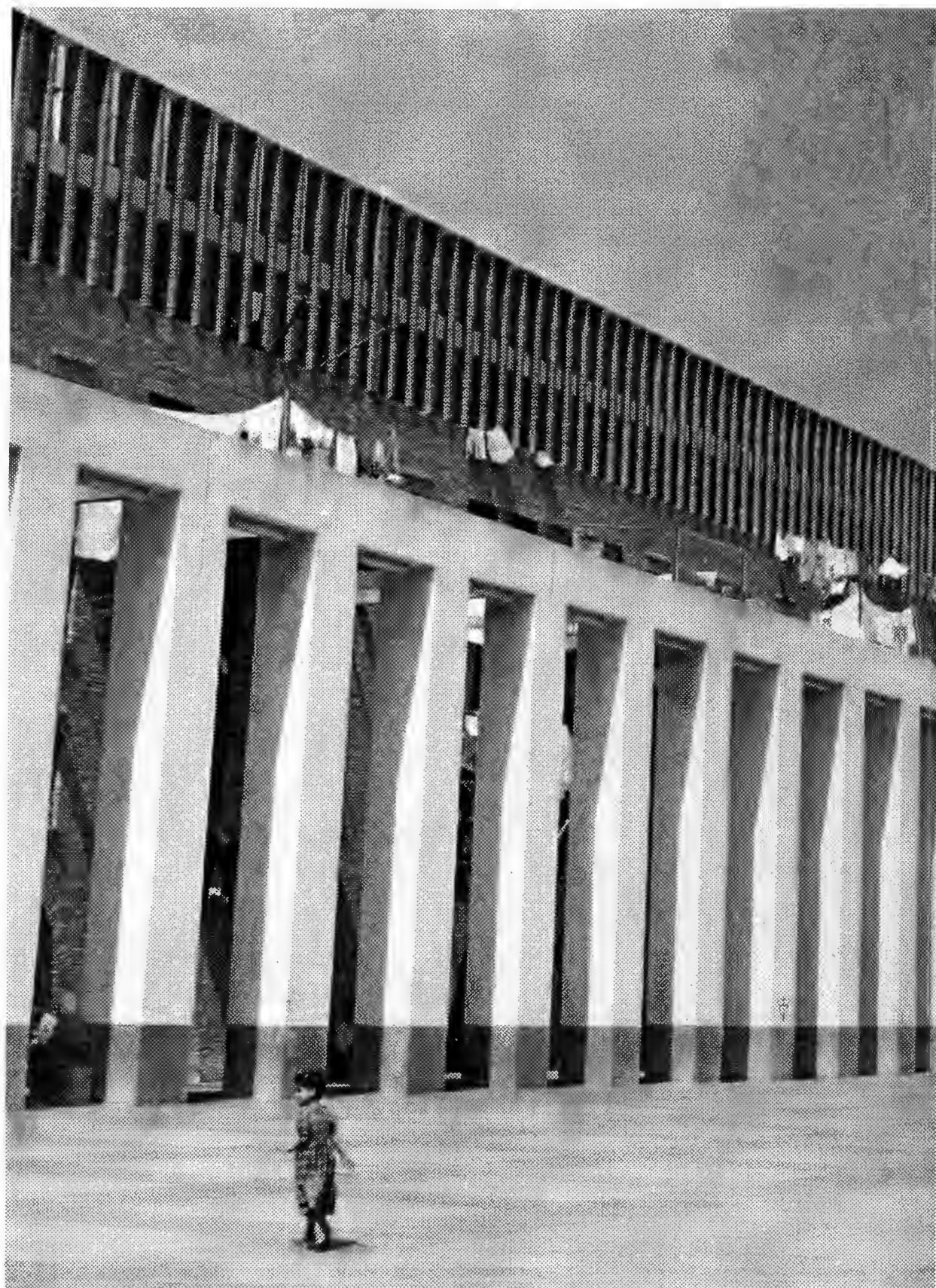
C'est à lui qu'on doit le Palais Consulaire (1903), la Médersa Thaalibyia (1905), celle de Tlemcen, l'église anglicane, l'immeuble de la Dépêche Algérienne (1906) et les Galeries de France, avec Garnier et Hennebique il réalise le Bon Marché (1921). Il construit aussi nombre d'immeubles d'habitation ou de service, ainsi l'Institut Pasteur.



Henri Petit, médersa Thaalibyia, rue Marengo, 1905

Fernand Pouillon 1912-1986

Il est appelé à Alger en 1953 par le maire d'Alger, Jacques Chevallier, qui lui confie trois importantes opérations et le nomme architecte de la ville. Il réalise avec son équipe les cités Diar-



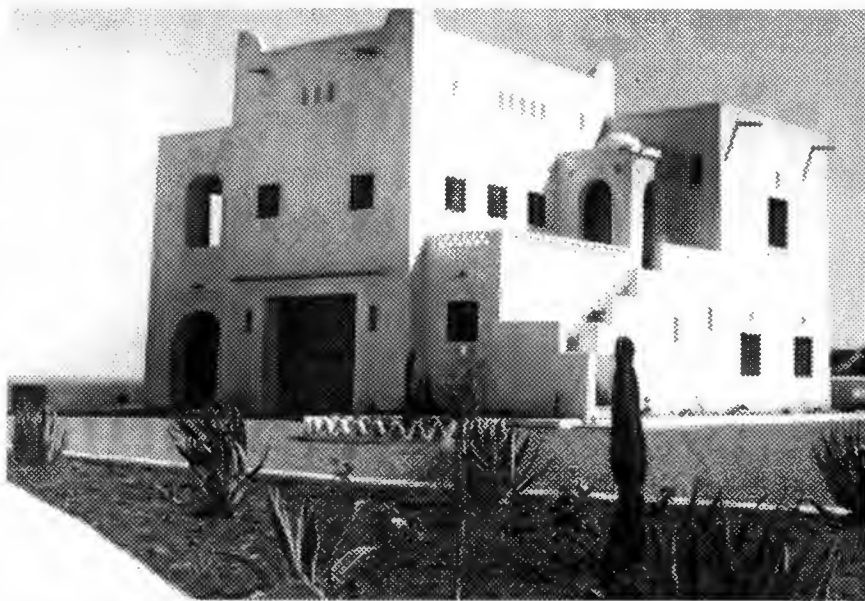
Fernand Pouillon, Cité Climat de France appelée aussi Cité aux 200 colonnes

el-Maçoul, Diar-el-Saada et Climat de France et construit un téléphérique reliant le Hamma à Diar-el-Maçoul. Il restera en Algérie après l'indépendance et réalisera de nombreuses constructions.

Henri Prost, né à Paris en 1874, il suit les cours de l'ESA et obtient le prix de Rome en 1902. Il

s'oriente vers l'urbanisme, étudiant à Istanbul l'ensemble de Sainte-Sophie. Pour le maréchal Lyautey, il dresse les plans de Meknès, Rabat, Casablanca et en collaboration avec un groupe de jeunes urbanistes à Fez et Marrakech (1914-1922). Appelé, en 1927, pour évaluer la situation des monuments historiques, il est chargé avec Maurice Rotival du plan d'Alger. A l'origine des projets de tunnels hélicoïdaux entre le port et les hauteurs d'Alger, il porte aussi sa réflexion sur les parcs et la modernisation du quartier de la Marine. Une famille d'architectes, les Vidal

Bathélémy-Joaquim (Minorque 1815 - El-Biar 1880) est le fondateur de la dynastie Vidal. Arrivée à Alger comme maître maçon, il crée une entreprise de travaux. Son fils, **Barthélémy-Sébastien** (El-Biar 1851-1922), maître-maçon lui aussi, s'associe avec l'architecte Bucknall, arrivé en Algérie



Jacques Vidal, villa Simian, plage des Pins

en 1876, et commence à construire des villas (balcon de Saint-Raphaël, El-Biar, Gouraya etc.). Son fils, **Vincent-Jacques** (El-Biar 1875-1946), prend en 1919 la direction de l'entreprise Vidal avec son frère **Ernest** (El-Biar 1883 - Grenade-sous-Garonne 1969). Puis il se consacre à l'action politique (mairie d'El-Biar, Délégations financières). L'entreprise réalise de nombreux immeubles avant d'être cédée à **Vincent-Jacques** (1901), **Pierre** (1910) et **Jean**. Le dernier fils de Vincent, **Jacques** (El-Biar 1910 - Marrakech 1969) diplômé de l'EBA de Paris travaille à Alger à partir de 1937, associé jusqu'en 1944 à Léon Premilh. Puis il construit plusieurs immeubles d'habitation, l'ensemble le Caïd à El-Biar, travaille à la reconstruction d'Orléansville, à la transformation de l'hôtel Saint-Georges à Alger, construit plusieurs villas à Alger et aux environs. ■

Un rêve,

Le Corbusier

Considérée pour elle-même, Alger, avec sa rade en croissant de lune est une ville qui se regarde. Il vaut la peine d'aménager ici des événements architecturaux...

LA POÉSIE est sur ce lieu qui s'appelle Alger, sur terre d'Afrique où furent une fois et successivement, trois grandes civilisations: la phénicienne, la romaine, la musulmane. Des vestiges, des témoins partout répandus, tous mettant en garde contre la médiocrité de nos entreprises vénales; ils affirment que la grandeur est toujours accessible lorsque règne une pensée unique...

Deux cents mètres de croûtes de maisons à traverser de votre pensée et deux cents mètres d'altitude à conquérir par une solution d'urbanisme. Sur ce bord de mer, pétrir une argile, potentiel assoupi dans le site, la pétrir de splendeur et interdire... qu'elle ne soit pétrifiée de bêtise et d'erreur!

Le port d'Alger est en contrebas des vastes structures voûtées portant le grand terre-plein du boulevard et des arcades.

Entre la jetée Kheir-ed-Dinn et le Bastion xv à l'Agha, sur mille mètres d'étendue, un seul et unique palmier se balance, vieux sage et vieux fou au feuillage superbe, né d'un hasard. Il suffit, à lui seul, à éveiller le poète, à suggérer l'idée, à encourager l'initiative. Solitaire dans le port d'Alger, à lui seul déjà, il est esprit, il est promesse, rayonnement et joie sur le port; il occupe la pensée...

Au sol, un palmier n'encombre pas

plus qu'un tabouret, à vingt mètres il s'épanouit comme un feu d'artifice. En ces lieux bas de la ville et en bordure des flots, dans tout le port façonné de remblais et d'empierrements, où l'eau salée s'infiltré, des palmiers seraient à l'aise, les hauts palmiers des oasis.

En forêt, en palmeraie, ondoyant aux brises de mer et recouvrant tout le port, plantés en d'innombrables endroits qui sont « les points morts », laissés par la manutention des cageots, des futailles, des ballots et des caissons, des charbons et des minerais.



Monsieur le Préfet, une lettre de vous adressée à Messieurs les Ingénieurs des Ponts et Chaussées d'Alger, leur enjoignant de planter des noyaux de dattes partout où sont des « points morts » entre les circulations et les entreposages du port, vous assure la plus flatteuse récompense. Dans vingt années, on dira: « les palmiers du Préfet d'Alger ».

Ils couvriront le port, sertiront les perspectives de môles, de darses, de cargos et de paquebots, de navires de guerre et de remorqueurs, de voiles blanches des yachts, étendant un tapis de houle douce et verte aux pieds de la ville, jouxtant la houle bleue des flots. Les jours de vent, les moutons blancs et la Méditerranée et le frémissement des palmes. ■



La passerelle Perrégaux (1923), pont métallique de 125 m de long et 2,40 m de large n'était que piétonne, mais facilitait la circulation de la rue Nationale vers la gare au-dessus du Rhummel.

La ville aux Ponts

René Mayer

Une cité étonnante, inquiétante même avec cette faille qui sépare la ville en deux a nécessité la construction de plusieurs ponts. René Mayer, qui fut Ingénieur Général des Ponts et Chaussées a bien connu Constantine et ses ponts. Il a même sauvé le pont de Sidi Rached.

CIRTA, « le Rocher ». Ainsi s'appelait, en langue numide, la capitale des Hauts Plateaux algériens sur lesquels régnèrent notamment Massinissa (240, 148 avant J-C), l'allié décisif de Scipion l'Africain au cours de la troisième guerre punique, et Jugurtha (160, 104 avant J-C), son petit-fils, qui osa rompre cette alliance et affronter la Rome impé-

riale de Marius. Pour désigner cette ville, Pline l'Ancien la dénommait lui aussi Cirta. Elle ne fut rebaptisée différemment qu'en 312 après J-C, sous l'empereur Constantin.

« Nid d'aigle imprenable » (Jean Lorain), « mieux fortifiée par le Rhumel que n'aurait pu le faire Vauban » (Théophile Gautier), Constantine est



En premier plan le pont d'El Kantara, au fond le pont suspendu de Sidi M'Cid.

bâtie sur un énorme rocher, bloc calcaire qu'un méandre de la rivière torrentueuse, qui coule à ses pieds, a détaché de l'un des puissants massifs karstiques qui jalonnent la géologie et le relief de l'Est algérien. Sa face supérieure, inclinée en pente douce vers le Sud, prolonge le plateau dans lequel ce rocher a été découpé. Il se présente comme une sorte de table en forme de losange dont la grande diagonale, orientée Nord-Sud, mesure environ un kilomètre.

Les côtés Nord-Est et Sud-Est sont cernés par les gorges du Rhumel, profondément creusées dans le calcaire sur une hauteur de cent cinquante à deux cents mètres. Les deux autres côtés, Nord-Ouest et Sud-Ouest, étaient for-

més d'éboulis rocheux qui dévalaient en pente très raide vers la plaine. En leur centre, seul émergeait un isthme étroit reliant le Rocher à une hauteur voisine en forme de pain de sucre écrasé: le Coudiat-Aty.

C'est sur cet isthme que, le 13 octobre 1837, s'élancèrent pour prendre d'assaut l'imprenable citadelle, les deux colonnes de zouaves commandées respectivement par le colonel Combes qui fut tué au combat, et par le colonel (polytechnicien) Louis de Lamoricière qui fut gravement blessé. L'armée française avait franchi le Rhumel en crue en amont de la ville. Elle avait ensuite réalisé l'exploit de hisser les grosses pièces de son artillerie de

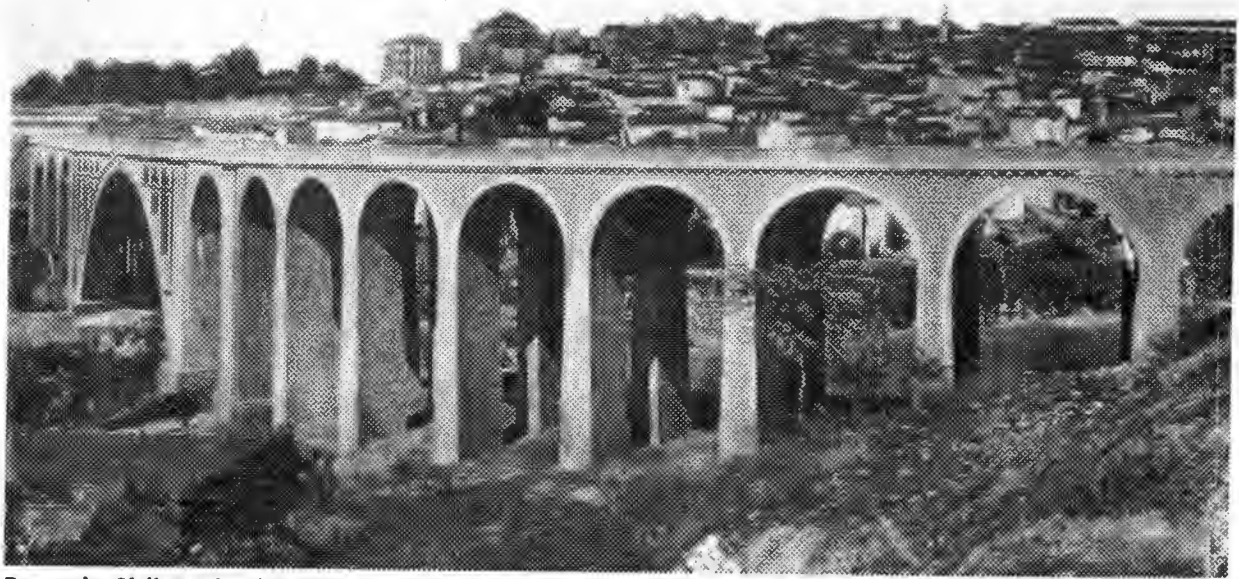


Une vue spectaculaire des gorges du Rhummel et de ses ponts, au centre l'arche naturelle.

siège jusqu'aux hauteurs du Coudiat-Aty. De là, d'énormes boulets avaient pu ouvrir une brèche dans les murailles de la place-forte, sur le seul point où celles-ci étaient accessibles.

Par la suite, l'homme a profondément modifié la géographie naturelle. A l'origine de la colonisation, un seul ouvrage, le vieux pont d'El-Kantara,

reliait les deux parois des gorges. En amont, avant l'entrée de la rivière dans ces dernières, le vieux pont de Sidi Rached, un autre ouvrage de moindre envergure, permettait certes, lui aussi, de passer d'une rive à l'autre. Il reliait ainsi deux faubourgs de la basse ville, Mais situé en contrebas du rocher, hors du périmètre de la ville fortifiée, il ne



Pont de Sidi-Rached à 105 m au-dessus du Rhummel, long de 474 mètres, ingénieur Séjourné.

fournissait aucun accès à celle-ci. Après la construction, en 1912, de l'actuel viaduc de Sidi Rached, ce vieux pont fut débaptisé et prit le nom de « Pont du Diable », du nom d'un faubourg voisin.

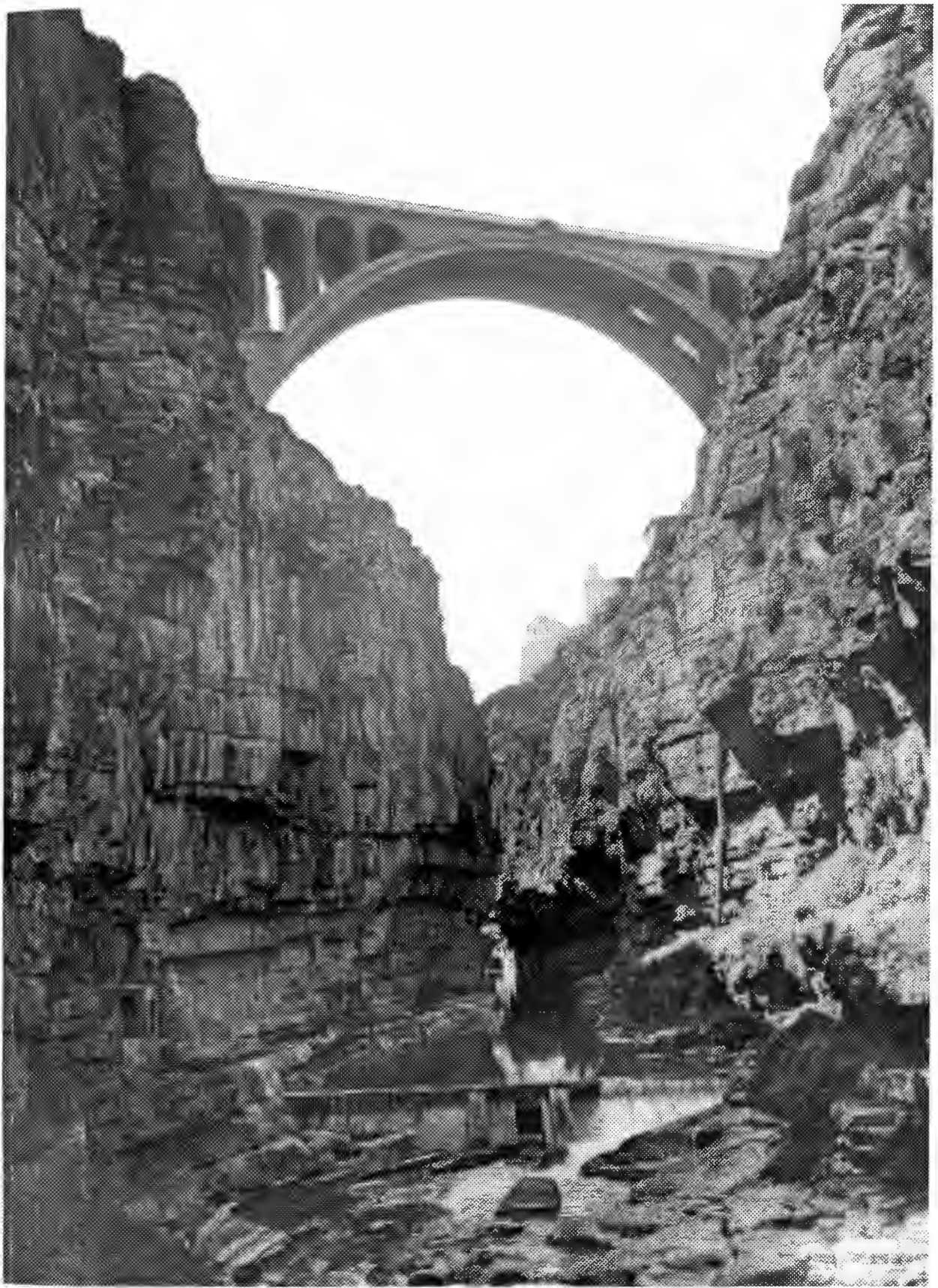
Au long de plusieurs décennies de travaux, l'administration française fit araser « le Coudiat ». Les déblais ainsi dégagés permirent de remblayer, pour l'engraisser, cet l'isthme, à l'origine fort étroit, qui se rattachait à la citadelle. Sensiblement épaissi, il put supporter une place (dénommée « place de la Brèche » au temps des Français) flanquée de deux squares. Là se trouve désormais le centre ville. Depuis trois quarts de siècle, l'isolement du vieux Rocher et de sa Casbah appartient au passé. Côté Ouest, de gigantesques travaux de terrassement et de puissants murs de soutènement supportent les voies d'accès à Constantine. Du côté Est, de superbes ouvrages d'art survolent les gorges du Rhumel et donnent accès à la

gare de chemin de fer et aux faubourgs situés rive droite. Tout autour, l'urbanisation s'est largement étendue.

Le plus ancien des ponts, le pont d'El Kantara (un pléonasme puisque El Kantara signifie *le pont* en arabe) connut bien des vicissitudes et dut être plusieurs fois reconstruit.

Sa première version est due à l'empereur romain Antonin, célèbre bâtisseur qui régna de l'an 138 à l'an 161. Construit suivant une technique typiquement romaine, analogue à celle utilisée pour le Pont du Gard, ou pour la construction de l'aqueduc qui apportait l'eau du Bou Merzoug à Cirta, il était formé de trois étages de voûtes de pierres en plein cintre et superposées. Effondré ou volontairement détruit, il fut, cinq siècles plus tard, en 1792, reconstruit suivant la même technique par Salah Bey.

Sa chaussée ne le situait pas au niveau du plateau où se trouve la ville, mais à



Les gorges du Rhummel, les chutes dominées par la grande arche du pont de Sidi Rached.



Le pont suspendu de Sidi M'Cid, 185 m au-dessus du Rhummel, 170 m de long.

mi-hauteur. Il s'effondra à nouveau en 1857, juste après, dit-on, le passage d'une unité militaire française. Les Français le reconstruisirent, mais sous la forme d'une voûte unique, résolument tendue, de style second Empire, située cette fois à bonne hauteur, c'est-à-dire de plain-pied avec la rue Nationale, artère principale de la vieille ville.

En 1949, une partie d'un de ses parements, trop sophistiqué, se détacha et tomba dans le Rhumel, faisant un grand vacarme qui sema la panique dans le quartier voisin. Cette chute entraîna aussi la rupture de la conduite qui amenait en ville l'eau du Djebel Ouach.

Le chemin de fer n'avait pu atteindre l'inaccessible Rocher. La gare se situait

donc sur la rive droite, juste face au pont d'El Kantara. On profita du chantier de réparation du pont pour élargir celui-ci... et le doter de tympans de style plus sobre.

Au début du ^{xx}e siècle, pour franchir les fameuses gorges de manière à rejoindre cette rive droite à la fois si proche et tellement hors de portée, deux autres grands ouvrages furent construits. Ils utilisèrent deux techniques bien différentes mais toutes deux également audacieuses. Le premier, le pont de Sidi M'Cid, est un pont de 170 mètres de long, suspendu à des câbles, à 180 ou 190 mètres au-dessus du lit de la rivière. Il permet aux habitants de la vieille ville de rejoindre l'hô-

pital et la maternité situés sur les hauteurs de la rive droite. Son tablier est métallique. Ses caractéristiques en font un ouvrage d'une grande élégance mais léger, déformable et nécessitant un entretien attentif.

L'autre, le pont de Sidi-Rached, le plus connu de tous les ponts de Constantine, est dû au célèbre ingénieur Paul Séjourné. Il est le frère jumeau du pont Adolphe, qui marque l'entrée de la ville de Luxembourg. Il comporte une voûte centrale de 70 mètres de portée, encadrée de deux viaducs comptant au total 26 arches. Sa longueur est de 474 mètres. Il surplombe le Rhumel de 105 mètres. Afin d'épargner la vieille ville, et notam-

ment le quartier juif qui est en façade, ce viaduc est tracé suivant une large courbe qui les contourne tous les deux.

Il utilise un matériau qui, à l'époque, était encore d'invention récente: le béton armé. Mais pour ne pas heurter l'œil des contemporains, encore peu accoutumés à la sévérité du béton, il habille ce dernier de pierres de taille aux couleurs plus chaudes et plus sensuelles.

Tant par sa forme géométrique que par la nature des matériaux utilisés, l'ouvrage cumule donc les audaces, rendant particulièrement complexes les calculs de résistance et de déformation des matériaux. Fin 1952, quand un glissement de terrain exerça sur l'appui de la rive droite une dangereuse poussée,



Une autre vue du pont suspendu avec, au fond, les dômes de l'hôpital civil qui, depuis 1885, ne cessait de s'agrandir.



Deux aspects de Constantine avec, à droite, une vue du pont de Sidi Rached

ces audaces posèrent quelques problèmes¹.

Viaduc de Sidi Rached et pont suspendu de Sidi M'Cid furent inaugurés le même jour, le 19 avril 1912, par les mêmes personnalités officielles, parmi lesquelles un ministre des transports venu spécialement de Paris.

Ces trois magnifiques ouvrages d'art : El Kantara, le pont suspendu de Sidi M'Cid et le viaduc de Sidi Rached, servent concurremment d'emblèmes à la ville de Constantine.

Mais celle-ci compte bien d'autres ponts de moindre envolée.

En 1923, fut lancée par dessus les gorges, une passerelle pour piétons longue de 125 mètres et large de près de deux mètres cinquante. Elle est du type « pont suspendu » et beaucoup la confondent, de ce fait, avec le pont suspendu de Sidi M'Cid. Avant l'indépendance, elle s'appelait la passerelle Perrégaux. Elle a été, après 1962, rebaptisée. Elle est située entre El Kantara et Sidi Rached. On y accède par un ascenseur. Elle facilite les relations piétonnes

entre la gare du chemin de fer, le faubourg Gallieni (rebaptisé, lui aussi) et la rue Nationale, ou Clemenceau.

Le pont National, mis en service en 1868, est interne à la vieille ville. Sa construction permet de prolonger le percement de la rue Nationale jusqu'aux abords du Rhumel où cette dernière put rejoindre le nouveau pont d'El Kantara.

Le pont Lamy, mis en service en 1906, assure quant à lui une liaison externe entre deux faubourgs situés sur la rive droite du Rhumel : le faubourg Lamy et le faubourg El Kantara.

Le pont des Chutes, dit encore pont de la Piscine ou pont des Cascades ou parfois pont des Moulins Lavie, fut construit de 1925 à 1928. Il franchit le Rhumel après que celui-ci est sorti des gorges, au moment où il s'apprête à cascader vers la vallée et les sources chaudes du Hamma. Il relie l'avenue du 11 novembre (rive gauche) à la route de Philippeville ou Skikda (rive droite). Le panorama s'y ouvre largement jusqu'au col des Oliviers, sur cette vallée où coule ce qui ne s'appelle plus le Rhumel mais l'Oued el-Kébir *la Grande Rivière*.

¹ Voir "Le pont de Sidi-Rached, un sauvetage" de René Mayer, in *Mémoire Plurielle*, n° 38, décembre 2003



et sa courbe majestueuse.

A l'extérieur de la vieille ville, n'oublions pas d'autres ponts, en amont du pont du Diable déjà cité, le pont d'Arcole, pont métallique reliant entre eux les quartiers de la basse ville. Le pont Saint Pierre, construit en 1867. Le pont d'Aumale (qui fut emporté par une crue), baptisé ainsi en l'honneur de l'un des fils de Louis-Philippe.

Quelle transformation du paysage, quelles facilités offertes aux communications ! Ceci en à peine quelques décennies, de 1860, date de la construction du nouveau pont d'El Kantara, à 1928, achèvement du pont des Chutes ! L'œuvre allait se poursuivre dans d'autres domaines des travaux publics : grands barrages, aéroports, puissantes digues en mer, réseaux d'irrigation et bientôt l'accès aux puits de pétrole du Sahara et l'exportation de l'or noir. Mais ceci est une autre histoire... ■

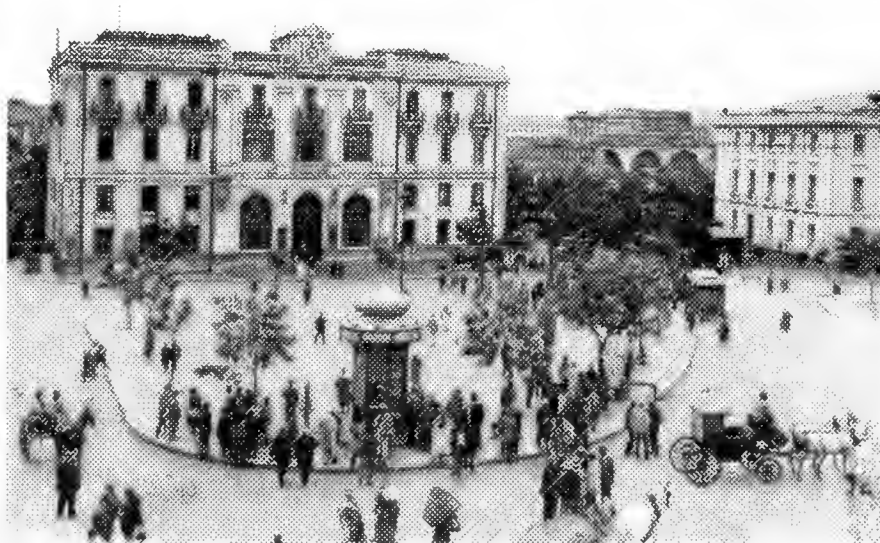
Bibliographie

Eugène Mercier, *Constantine*, Marle et Biron, 1903.

Michèle Biesse-Eichelbrenner, *La conquête et le temps des pionniers*, 1995.

J.-P. Hollender, *Promenade à Constantine dans les années*, 1950, 2002.

Jacques Gatt, *La France à Constantine*, 3 tomes, Montpellier, 2003.



Place de la Brèche et la poste

Casablanca, urbanistes et architectes français

Anne-Marie Briat

Casablanca est une ville fort intéressante. Outre sa position économique qui la rend très importante, elle avait de quoi séduire les urbanistes et les architectes. Anne-Marie Briat nous brosse le tableau de ces découvertes.

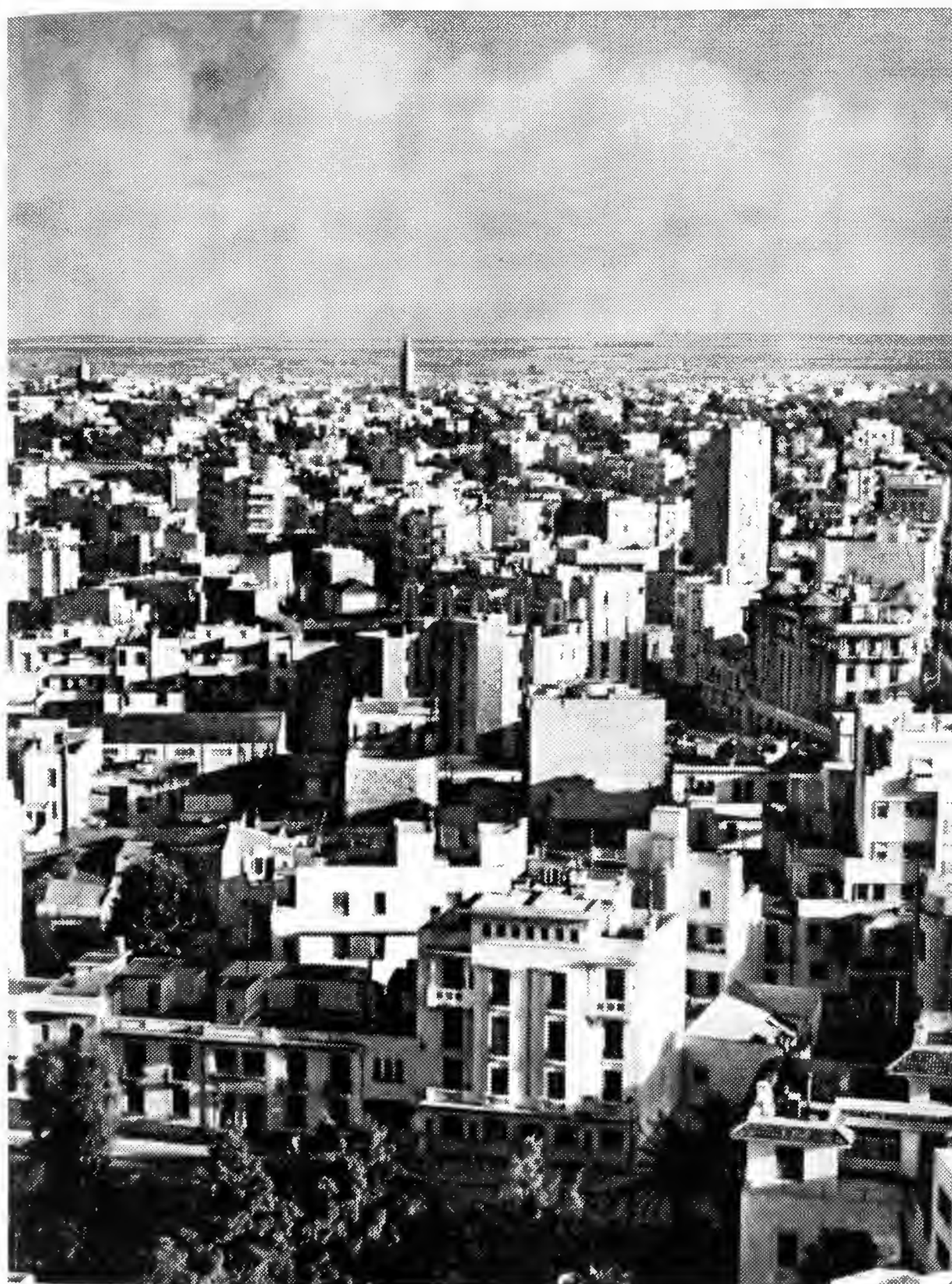
CASABLANCA, premier port marocain depuis 1906, ne connaît guère les faveurs du secteur touristique, sauf depuis que la magnifique mosquée Hassan II se livre à l'admiration de croisiéristes de toutes les nationalités. L'étape se limite le plus souvent à ce seul édifice et c'est bien regrettable, car la ville, bien entretenue et toujours rénovée, offre, en plus des nouvelles installations balnéaires très agréables, entre le phare El Hank et le marabout Sidi Abderrahmane, un remarquable répertoire architectural français des années 20, 30 et 40.

Il faut dire que, comme à Barcelone, le centre ville tourne malheureusement le dos à la mer, séparé de l'océan par des installations portuaires, récemment animées par d'agréables restaurants de poissons. Rappelons que, entre le débarquement des Français en 1907 et l'établissement du Protectorat en 1912, Casablanca connaît une célébrité soudaine, attirant investisseurs et aventu-

riers de toute sorte.

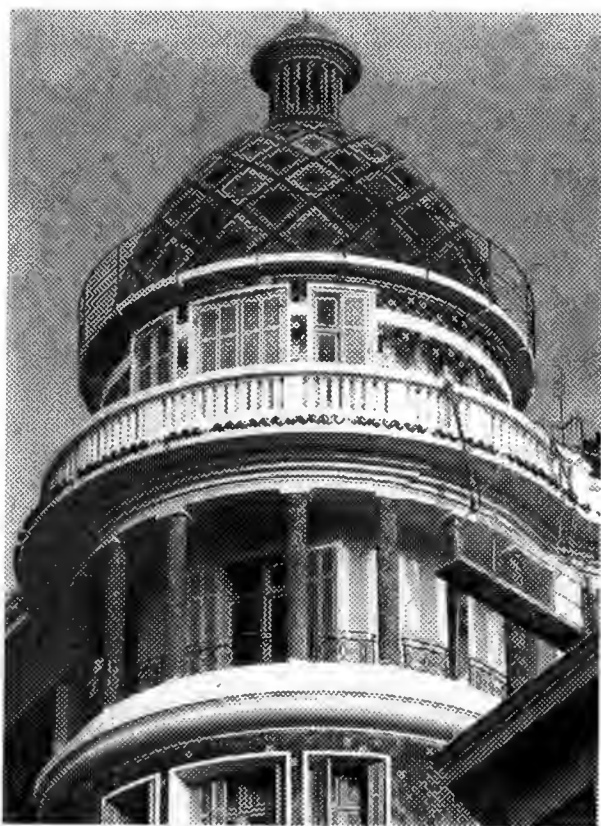
Le général Lyautey, premier Résident Général de France, a vite compris que cette ville portuaire doit devenir la capitale économique du Maroc. Il fera venir des experts en différents domaines : économiques, juridiques, culturels et surtout des urbanistes qui trouveront là l'occasion de réaliser des projets, difficiles à mettre en œuvre en France. Des travaux ambitieux seront entrepris, incluant sécurité, assainissement, remembrement drastique. On fera table rase des structures anciennes au prix de visions modernes, condensant des expérimentations audacieuses, le respect du caractère marocain et le soutien de l'artisanat local. Le résultat sera une hybridation culturelle des plus intéressantes.

Avenue du général d'Amade (Hassan II), Albert Greslin construit en 1928 sur un îlot triangulaire, l'immeuble de l'IMCAMA (« Sony ») pour aménager des appartements de grand standing. Sa conception, comme son décor résolu-



Casablanca dans les années cinquante

ment moderne, tranche par rapport à la construction « mauresque » (1916) qui lui fait face. La réussite esthétique de cette architecture fonctionnelle réside dans les oppositions des masses, des formes et des couleurs: concavité-raideurs, horizontalité tours d'angle, faisceaux-bossages ronds, faïence-pierre, etc... L'art décoratif qui prend naissance en 1925 sculpte les façades grâce à la souplesse qu'offre le ciment et utilise tous les matériaux à des fins décoratives (bois, faïence, fer, verre), un ensemble cohérent. Le cœur ouvert de l'immeuble permet la circulation de l'air encore mais aussi celle du personnel nombreux qui travaille aux soins d'une population choisie. L'immeuble est vanté dès l'époque pour sa majesté et sa moder-



Très belle coupole de l'immeuble Maret.



Immeuble Gallinari, E. et J. Suraqui 1924

nité (téléphone), mais plus encore pour son hygiène (salle de bain, réfrigérateur). Bientôt, même dans les immeubles modestes, il y aura ascenseurs, séchoirs, buanderie, incinérateur à ordures.

L'ensemble disparate de quartiers, de rues, d'îlots va être régulé. Des voies vont prendre en compte l'accès aux infrastructures industrielles, la circulation automobile et les relations avec les autres villes du Maroc.

Prost va établir une dichotomie entre le centre des affaires et des quartiers résidentiels de maisons individuelles. Ainsi, grands édifices administratifs, quartiers d'affaires, beaux immeubles de rapport vont voisiner et s'articuler autour de larges places. Lyautey était très attaché à la sobriété, à la simplicité et aux grandes ordonnances.



Immeuble Maret 1932, architecte Delaporte



L'un des fleurons de l'art déco.

Dans les années trente, la rencontre du style Art Déco et du « goût marocain » va produire un mariage particulièrement heureux, notamment au niveau des façades qui s'ornent de faïences géométriques, de balcons de cèdre, d'auvents de tuiles vertes, de zelliges.

Marius Boyer a réalisé de 1928 à 1932 des bâtiments remarquables dont certains atteignent dix étages, alors qu'à Paris la loi de 1902 réglementait la hauteur des immeubles. Ainsi, les véritables monuments de Casablanca seront des immeubles privés dont les soubassements abritent, sous les arcades, cafés, magasins, boutiques. Les architectes

français qui ont signé les beaux immeubles de cette époque sont E. Brion, Rendu, Ponsard. Lignes abstraites, linéarité élégante, cubes d'habitation décalés, bow-windows. Si le décor adapté au pays s'estompe, demeurent toujours les marbres locaux, les mosaïques, les pâtes de verre, les ferronneries réalisés par les artisans marocains.

Les années quarante feront de Casablanca une plaque tournante qui, loin d'arrêter la progression de la ville, ensemenceront de nouvelles idées architecturales françaises, marquées dès 1943 par les œuvres d'Alexandre Courtois, Grand Prix de Rome. De nouveaux plans s'intéresseront aux populations moins favorisées, tandis que les gratte-ciel s'élèvent orgueilleusement. Michel Ecochard va travailler de 1949 à 1951 à revoir le plan d'Henri Prost pour inté-

grer les banlieues. A ses côtés une équipe d'urbanistes et sociologues s'attaque à la transformation de la ville grandissante. L'indépendance n'arrêtera pas la croissance en hauteur des immeubles, les grandes opérations spéculatives offrant aux Casablancais de la classe moyenne des logements confortables. Casablanca donne actuellement une apparence éclectique, sinon hétéroclite, avec des zones de grande pauvreté à côté des belles villas californiennes du quartier d'Anfa.

Ainsi, le voyageur pressé qui limiterait la visite de ce grand port marocain à la superbe mosquée Hassan II, encore une fois œuvre d'un architecte français Michel Pinseau, se priverait de découvrir, un à un, les trésors architecturaux de la ville, images en pierre de l'histoire conjugée de la France et du Maroc. ■

La fondation de la ville

Assez mystérieuse, elle atteste la présence préhistorique ainsi que phénicienne. Objet de convoitises économiques, une petite bourgade du nom d'Anfa, se développera tant bien que mal dès le XI^e siècle et prospérera jusqu'à sa destruction en 1469 par les Portugais. La ville reprendra vie sous le règne des sultans alaouites, malgré un tremblement de terre dévastateur. Reconstituée, la cité prendra au XVIII^e siècle le nom de Dar el Beida, « Maison blanche », devenue Casablanca sous sa traduction espagnole au XIX^e siècle. Il reste des vestiges de cette ancienne ville, quelques remparts enserrant l'ancienne médina et la mosquée Jamaa el Kebir. De nombreuses constructions de style arabe ou méditerranéen témoignent de la vitalité que connut déjà le port, animé par le commerce des laines et des céréales vers l'Europe.

C'est à partir de 1906 que la ville qui compte déjà 20 000 habitants se développe hors les murs. La population rassemble des Marocains d'origines variées, de grandes familles fassies, des Juifs venant des villes côtières et un nombre important d'Européens, d'Espagnols, Français, Allemands, Britanniques.

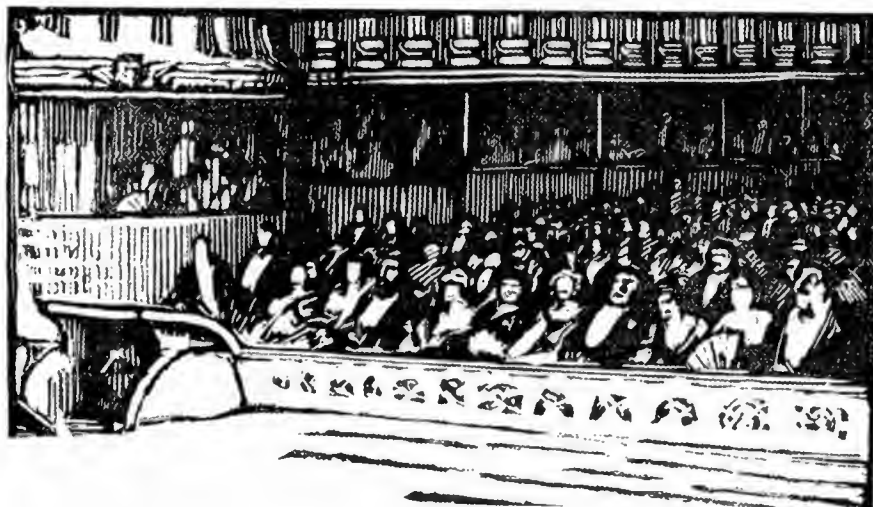
Un certain théâtre des années quarante à l'indépendance

Mario Bastide

Tiré d'une étude, au demeurant fort sérieuse, sur l'opéra au Maroc, voici sous forme de boutade, un petit texte ironique et souriant sur le théâtre de Casablanca.

Il était de bon ton de le trouver laid. Ses détracteurs l'appelaient « notre grange municipale ». Construit dans les années vingt, c'était un de ces bâtiments que l'on dit provisoires mais qui, remplissant tant bien que mal les fonctions pour lesquelles il avait été créé, donnait aux édiles, soucieux de ne pas grever le budget de la Cité, une bonne raison de s'en contenter. Il entraînait ainsi dans la catégorie de ces institutions provisoires qui durent. Il convient d'ailleurs de relativiser les choses. Si, extérieurement, il ne ressemblait guère à un théâtre, malgré, côté façade, un parvis que composaient une demi-douzaine d'escaliers et un mascarón représentant un masque de comédie qui occupait le tympan, l'intérieur était celui d'un honnête théâtre à l'italienne, débarrassé de piliers pouvant obstruer la

vue. L'amphithéâtre seul, avec son plancher poussiéreux et ses bancs rembourrés de noyaux de pêche, était vraiment minable. Il était réservé à la populace qui n'y accédait pas par l'entrée principale mais par une petite porte située rue de Talma, en face des pissotières. Il présentait toutefois l'avantage, chaque rangée correspondant à une marche, d'offrir une vue plongeante sur la scène sans être incommodé par le spectateur de la rangée précédente. Ce n'était pas le cas pour les balcons de face. Quant à ceux des côtés, ils ne permettaient de voir qu'une moitié de la scène. ■



Le Paradis sur terre L'histoire des riyaads

Marie-Claire Micouleau

De nos jours, l'épanouissement du tourisme a relancé, au risque de le galvauder, le goût pour ce que les profanes appellent, de façon impropre, les riyaads. Marie-Claire Micouleau nous raconte ici ce que sont ces lieux privilégiés, véritables paradis sur terre.

DANS LES MAISONS patriciennes des grandes familles, la petite cour intérieure devient un véritable patio, comportant en son centre une fontaine. L'élément commun des riyaads est le jardin carré ou rectangulaire (riyaad en arabe) autour duquel s'agencent les 3 ou 4 ailes de la maison avec, en son centre, une vasque ou une fontaine au mouvement éternel. Lorsqu'il est d'inspiration hispano-mauresque, le jardin patio est traversé de deux allées, pavées de zelliges, qui se croisent autour de la fontaine. Ces deux allées délimitent quatre parterres, fleuris de diverses espèces végétales : rosiers, bougainvillées, lauriers, hibiscus ou chèvrefeuille, bigaradiers ou églantiers... Quelques arbres : citronniers, orangers, cyprès, figuiers ou bananiers dispensent l'ombre apaisante pendant les périodes de canicule. Ces quatre espaces végétaux symbolisent, pour les musulmans, le paradis sur terre.

Outre le jardin qui les caractérise, les riyaads comportent tous des éléments communs :

- A l'extérieur, une façade aveugle de 6 à 8 mètres de haut, totalement neutre et esthétiquement décourageante, parfois munie en hauteur de 2 ou 3 fenêtres, souvent obturées, et percée d'une lourde porte en bois ou en fer.

- Une disposition des pièces exclusivement tournée vers l'intérieur.

Cet intérieur demeure un mystère inaccessible aux passants des ruelles qui n'apercevront, si le portail est ouvert, qu'un couloir ou une entrée en chicane, espace intermédiaire entre la chaleur, la poussière, l'agitation et le bruit de la médina et la maison proprement dite ; ce n'est qu'après avoir franchi cette chicane que le riyaad s'ouvre pour son visiteur et lui offre une sensation de quiétude, de fraîcheur, de silence seulement troublé par le murmure d'une fontaine, et la somptuosité qu'elle dissimule aux

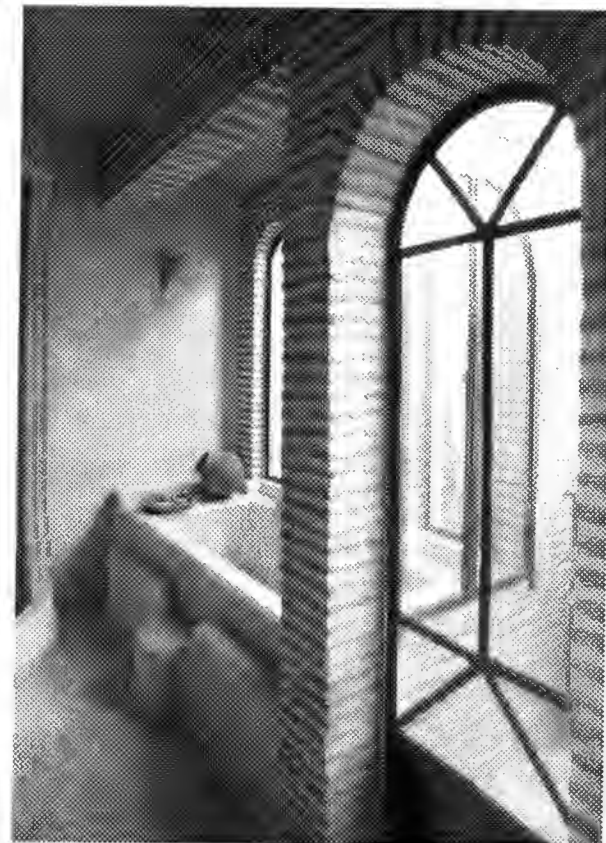


Le très beau ryad Boumliha à Marrakech sous deux aspects.

Les galeries à arcades sont, certes, le support de trésors de décoration. Mais, outre leur utilité fonctionnelle de desserte des pièces du riad, elles font doublement écran aux rayons du soleil aussi bien pour les heureux occupants qui devi-

sent ou boivent le thé à l'ombre, mais surtout maintenant, à la fraîcheur, l'ensemble des murs intérieurs du riad. C'est pour cette raison que, même lorsque règne la canicule, les pièces du rez-de-chaussée baignent toujours dans une relative fraîcheur¹.

Un retour à ces sources décoratives est réalisé depuis longtemps par une clientèle très bourgeoise, très souvent d'origine européenne, qui a choisi de vivre dans de belles demeures de tradition marocaine. Dès l'instauration du Protectorat, des personnalités célèbres choisissent de restaurer d'anciennes demeures, à Tanger et à Marrakech, ou d'en faire construire à leur image. De nouveaux éléments décoratifs viennent embellir les pièces de la maison. La piscine s'incorpore, tout naturellement, aux jardins andalous, au milieu des pergolas enrubannées de bougainvillées,



importuns. La cour, baignée de lumière, est toujours entourée sur trois ou quatre côtés d'une galerie couverte, à colonnades, sur laquelle s'ouvrent les pièces de séjour au rez-de-chaussée et les chambres au 1^{er} étage.

¹ D'après Lisa Lovat-Smith co-auteur de *Moroccan Interiors* paru chez Taschen



La villa Boul de Breteuil, architecte Poisson, Marrakech



Le jardin et le pavillon de la villa Majorelle que Jacques Majorelle avait fait construire en 1924

comme un simple plan d'eau qui répond aux vasques de marbre ou de zelliges.

On trouve çà et là, depuis quelques années, de multiples exemples de cet engouement qui renaît au Maroc grâce à l'essor que les Marocains ont voulu donner à leur tourisme. Un exemple parmi d'autres : un couple danois, amoureux du Maroc, est tombé en arrêt devant l'ancienne demeure du dernier pacha de Mogador (Essaouira) et l'a achetée, après maintes négociations avec le propriétaire, un cultivateur qui en avait fait une étable. Ils l'ont, finalement, magnifiquement restaurée.

Essaouira voit d'ailleurs, depuis quelques années, se multiplier les riyaads joliment réhabilités et qui servent un tourisme de plus en plus amoureux de la ville.

Et, bien sûr, la villa Majorelle ! Jacques Majorelle avait fait construire en 1924, une flamboyante villa qu'Yves Saint-Laurent et Pierre Bergé ont minutieusement redécorée en respectant ce mélange d'orientalisme et d'art-déco, imaginé par le peintre. Les rouge-incendiaire, les vert-amande et surtout le fameux bleu-majorelle s'accommodent merveilleusement des zelliges et des motifs mauresques, peints par Majorelle lui-même sur certains lambris. Et les jardins luxuriants sont suffisamment célèbres pour figurer dans tous les circuits touristiques actuels.

A coup sûr moins connu, le riyad que la comtesse de Breteuil avait acheté à Mrs Taylor, représente, pour les connais-

seurs, le plus bel exemple d'architecture d'Afrique du Nord, avec ses délicats entrelacs de stuc et ses plafonds de cèdre sculpté. Une absence de surcharge, une élégante décoration en font un modèle d'esthétique architecturale où l'influence moderne vient tempérer le foisonnement, parfois trop chargé, des motifs mauresques.

D'un bout à l'autre du Maroc, les étrangers amoureux d'architecture rénovent des petits palais et d'anciens riyaads, dans les médinas, comme le fit autrefois la milliardaire Barbara Hutton. Les Marocains aisés vivent, à Rabat ou à Casa, dans des maisons art-déco qui datent du temps du Protectorat. Les familles fortunées marocaines ou étrangères ont choisi les élégantes demeures coloniales de Tanger ou les luxueuses propriétés de la palmeraie de Marrakech. Mais l'immobilier sauvage risque de défigurer les plus beaux sites du pays. La côte atlantique se couvre littéralement de constructions hétéroclites et l'Unesco menace de déclasser la ville de Fez si les plans d'urbanisme prévus sont mis à exécution.

Il est urgent, pour le Maroc, de restaurer plutôt que de démolir, il est urgent de protéger les plus beaux sites, les villes et les villages, car c'est tout le patrimoine architectural et artistique du pays, qu'il soit traditionnel ou colonial, qui est en jeu. Le Maroc est un pays magique qui, malgré ses gratte-ciel et ses paraboles, ne doit pas oublier ses racines. ■

Quelques pas dans le jardin

Patrice Sanguy

Très souvent conçus par des architectes, les jardins nous ont paru avoir tout à fait leur place dans un numéro de notre revue consacré à l'architecture. Patrice Sanguy s'est intéressé à cet aspect de nos villes et nous fait faire une agréable promenade.

L'HISTOIRE DU JARDIN français en Afrique du Nord mériterait plusieurs volumes. Ne pouvant procéder ici qu'à une esquisse nous avons choisi de nous en tenir au jardin public parce que son histoire était intimement liée au développement de la ville moderne telle qu'elle est apparue et s'est développée sous la domination française. De plus, tant pour des considérations d'antériorité qu'en raison du développement considérable que l'Algérie a connu dans ce domaine, nous avons été amenés à laisser la Tunisie et le Maroc en dehors de cette présentation. Des parallèles s'imposent néanmoins à l'évidence entre les jardins publics de l'Algérie et les parcs urbains créés en Tunisie et au Maroc au temps du Protectorat. Citons le splendide parc du Belvédère à Tunis, les parcs Murdoch et Lyautey à Casablanca, le Jardin d'Essai et celui du Triangle de vue à Rabat.

Nos lecteurs noteront bien entendu aussi que, comme l'Algérie, les deux autres pays de l'Afrique du Nord ont connu des fondations privées, dues à des

mécènes, les jardins du baron d'Erlanger à Sidi Bou Saïd en Tunisie et le jardin du peintre Majorelle à Marrakech, la Vallée Heureuse, créée par la famille Pagnon dans son domaine viticole de Toulal près de Meknès et les Jardins Exotiques de l'ingénieur François à Salé.

Deux différences s'imposent toutefois avec l'Algérie. La première tient à l'importance du patrimoine laissé en la matière par les régimes que les Français trouvèrent en place lors de leur occupation de la Tunisie et du Maroc. Nous pensons aux jardins beylicaux du palais du Bardo à Tunis, aux jardins royaux de Meknès et de Marrakech, qui furent tous préservés, entretenus, rénovés et embellis soigneusement. On remarquera enfin que, ayant rarement connu le village de colonisation, qui est une création de l'Algérie française, la Tunisie et le Maroc n'offrent guère d'exemple, dans leurs agglomérations rurales, de places centrales arborées et décorées du mobilier urbain si caractéristique dont on trouvera la description dans les lignes qui suivent, même si on



Le jardin et un pavillon de l'hôtel Saint-Georges à Alger, par l'architecte Jacques Vidal

en trouve parfois des équivalents plus ou moins approximatifs dans les villes nouvelles dont le Protectorat flanqua les villes anciennes.

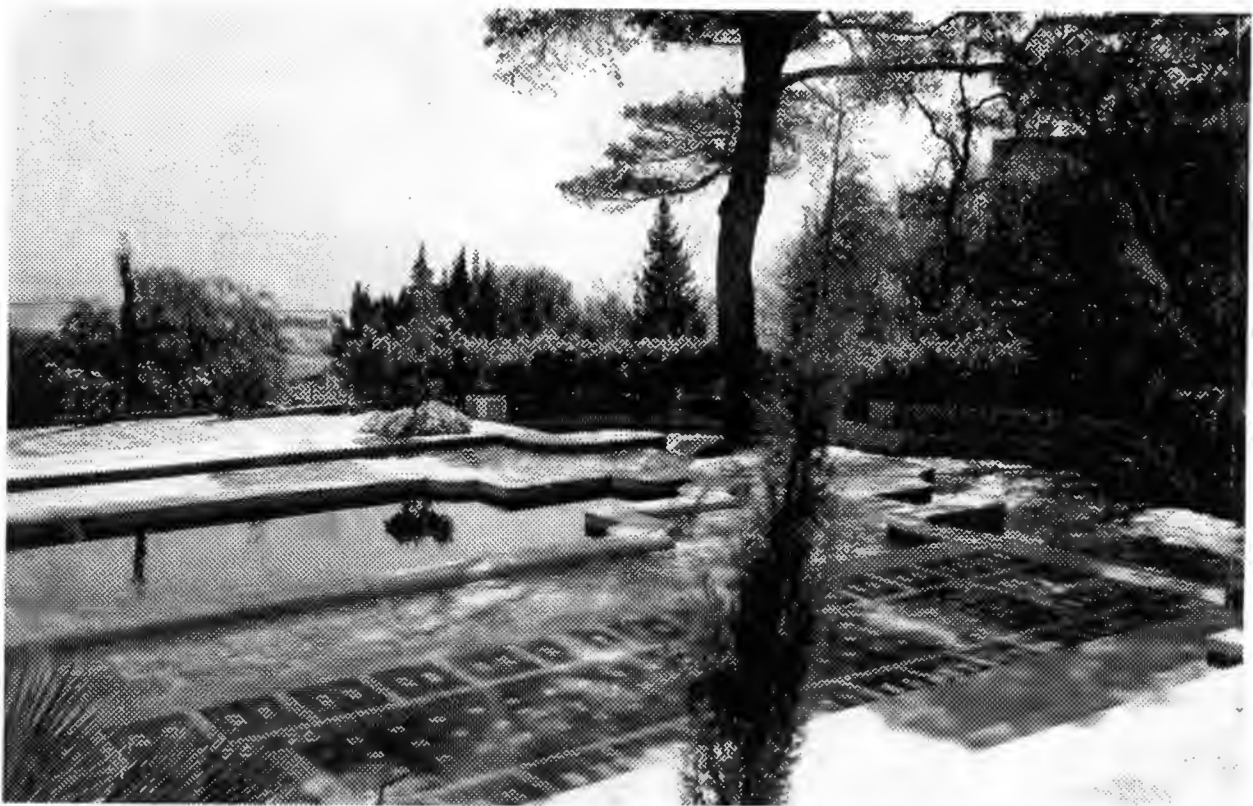
En s'installant, à partir de 1830, sur la rive sud de la Méditerranée, les Français y amènent, sans le savoir, une civilisation de la ville et, avec elle, du jardin, qui y était apparue et y avait fleuri avec l'invention de l'agriculture, la sédentarisation des hommes et la formation des empires, plusieurs millénaires avant notre ère, et n'avait jamais cessé d'y être pratiquée avec bonheur.

Le jardin oriental que les conquérants trouvaient en Afrique et le jardin européen qu'ils apportaient, pour ainsi dire, dans leurs bagages avaient donc tous deux un ancêtre commun, le jardin

romain, et avaient d'ailleurs cousiné à nouveau à plusieurs reprises, notamment à l'époque médiévale, sous l'influence de l'Espagne musulmane et des Croisades.

En s'adaptant au climat et à la flore de l'Europe tempérée et, plus encore, à l'évolution de la société française, pour ne parler que d'elle, le jardin des Français était cependant devenu fort différent de ses homologues méditerranéens, tant par le nombre de variantes dans lesquelles il se déclinait, que dans sa morphologie, ou qu'enfin par ses fonctions sociales.

Si l'on ne considère que le jardin à la française qui, malgré la concurrence que lui fait depuis l'époque romantique le jardin anglais, continue d'être le modèle



Alger, les jardins de la villa Lucien Perrier à Mustapha



Le Jardin d'Essai (Régner) vu du Musée des Beaux-Arts (Paul Guion). La statue La France est due à Bourdelle



Le jardin de la résidence à Rabat

de référence des Français lorsqu'ils arrivent en Algérie, il résulte de l'adaptation du jardin italien de la Renaissance à la flore et aux eaux abondantes de la France du nord et, encore plus, au goût du monumental d'une monarchie cen-

tralisatrice et de l'aristocratie qui servait celle-ci.

Du moins dans un premier temps. Car, si cette conception du jardin se forme et s'épanouit dans les parcs entourant les résidences royales, la montée en

puissance, économique d'abord, politique ensuite, de la bourgeoisie, va lui faire subir une mutation décisive.

A partir de la Révolution française, en effet, le parc cesse de servir d'écrin à une résidence royale et devient la propriété de tous.

Désormais, même s'il s'approprie les formes du jardin royal, le nouveau jardin, qui porte le plus souvent le nom explicite de jardin public, manifeste, non plus la majesté du monarque, mais l'influence et le goût d'édiles en qui leurs administrés doivent se reconnaître.

Devenu la propriété du peuple souverain qui y est présent, non plus simplement parce qu'on l'y tolère comme précédemment, mais parce qu'il est chez lui, le jardin débordé, en un sens, de ses limites pour englober, idéalement du moins et lorsque c'est faisable, l'ensemble d'une agglomération, dès lors qu'elle a quelque prétention à la notabilité.

Comme on le voit de façon éclatante dans le modèle haussmannien, toute rue qui compte un peu se doit d'être bordée d'arbres, comme les allées de Versailles, et de s'orner de l'effigie des grands hommes du peuple triomphant. Ce qui est vrai de la rue l'est encore plus de la place, centrale d'abord, et secondaire ensuite. Alors que l'espace qui y était ménagé était, à l'origine, dévolu à une fonction économique, celle du marché, voire militaire, celle de la place d'armes, le pouvoir municipal investi par les notables, va y déployer ses fastes, son

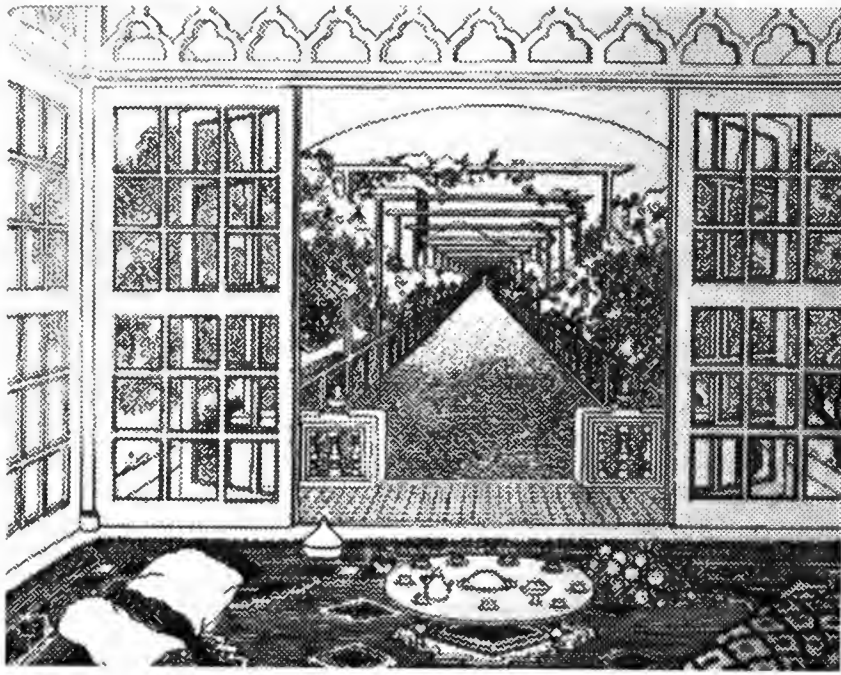
prestige et y manifester de façon irréfutable sa sollicitude à l'égard de ses mandataires et administrés.

Apparaît ainsi un nouveau modèle, celui du square qui fait, d'un lieu originellement dévolu à la fonction économique de marché, un espace mixte de récréation, autour duquel doivent s'ordonner les organes du pouvoir administratif et spirituel, mairie, église, poste, gendarmerie etc.

L'Algérie du XIX^e siècle et, en tout premier lieu, sa capitale, voient donc s'épanouir dans toute sa splendeur une variante du modèle haussmannien qui, climat et couleurs de la Méditerranée aidant, sera parfois plus proche de ses épigones espagnols et italiens de la même époque que de ses origines parisiennes.

Adossée au château d'eau du massif sahélien, favorisée par une pluviosité abondante et la douceur d'un climat qui ne connaît pas les écarts de température excessifs de l'intérieur, voire d'autres villes de la côte comme Oran, Alger offre un cadre idéal à l'expérimentation en matière de jardin.

Dès le lendemain de la conquête, elle se voit pourvue d'une place d'armes, la place du Gouvernement, vite ornée de verdure et d'une statue du duc d'Orléans, vainqueur de l'émir Abd-el-Kader, édifiée par souscription publique en 1845. Un jardin botanique, qui prendra le nom de Jardin d'Essai est, quant à lui, installé dès 1832, sur les terrains limoneux et bien arrosés du



Dessin en perspective d'un jardin marocain par Albert Laprade

Hamma. Il finira par occuper jusqu'à 62 hectares et comptera déjà, en 1862, plus de 8 200 espèces différentes dont beaucoup vont peupler les jardins publics et privés de l'Algérie et modifier ainsi durablement le paysage algérien. Le Jardin Français a été dessiné par l'architecte Régnier en 1920.

Parmi ces espèces, on citera, pour leur utilisation extensive, à des fins ornementales dans le paysage urbain, les eucalyptus australiens, les araucarias sud-américains, les nombreuses variétés non autochtones de palmiers ornementaux et, bien sûr, les ficus indiens qui vont concurrencer dans les rues algériennes les platanes, originaires de l'Italie, mais amenés de France.

Par ses dimensions et la diversité des fonctions qu'il abrite (centre de recherche agricole, horticole et arboricole, jardin zoologique et même, un

temps, élevage d'autruches) le Jardin d'Essai éclipse d'autres parcs tels que le Mont-Riant, au Telemly, et le bois de Boulogne, qui visent à assurer la présence de la forêt dans la ville et dont les références à la France métropolitaine sont trop évidentes pour qu'on y insiste. Le parc de Galland, en escaliers et terrasses, comporte un certain nombre de

statues et de ruines romaines et voisine avec le musée des Antiquités.

On s'arrêtera en revanche sur deux jardins publics, le square Bresson et le jardin Marengo qui, en raison de leurs dimensions infiniment plus modestes, offrent une transition avec les jardins publics des villes algériennes de moindre importance, et surtout avec les squares qui apparaissent très vite au centre des villages de colonisation, et dont nous parlerons plus loin et plus en détail.

Etabli un an après le Jardin d'Essai, en 1833, à l'emplacement d'un cimetière musulman, à la jonction de la Casbah et du faubourg européen de Bab-el-Oued, le jardin Marengo manifeste très tôt la fonction commémorative si frappante du jardin de ville du XIX^e siècle, et qui va prendre toute son ampleur, après la première guerre mon-

diale, avec l'édification de monuments aux morts. Le jardin va, en effet, s'orner bientôt d'un kiosque abritant un buste du duc d'Orléans, puis d'une stèle du créateur du jardin, le colonel Marengo, originaire du Piémont, qui fut sénateur d'Alger.

Ici, puisque l'on a parlé à deux reprises déjà de la sculpture, une remarque s'impose peut-être à propos de sa thématique, dans l'art algérien, à l'époque française. En effet, autant l'on multiplie les monuments aux héros, petits et grands, dans une tradition inspirée, certes lointainement mais clairement, de l'antiquité, autant l'on évite tout au long de la présence française en Algérie, d'agrémenter les jardins publics de statues dénudées, plus ou moins mythologiques, comme il est de mode en Europe depuis la Renaissance. Il y a là sans doute la rencontre de deux préoccupations : la volonté tout d'abord d'exalter les valeurs martiales d'un peuple conquérant et, aussi, le souci compréhensible de ménager une pudeur musulmane bien réelle.

Mais on peut y déceler aussi, d'une certaine façon, la réserve à l'égard du corps qu'éprouvent les nouveaux habitants de l'Algérie, majoritairement issus d'un catholicisme méditerranéen et latin, alors assez austère en la matière, et qui commencent à gagner à leur manière de penser, les élites venues du nord pour les administrer.

Ces remarques préliminaires une fois faites sur certains des plus anciens jar-

dins publics, créés à Alger par les Français, on accordera une attention particulière, comme on l'avait annoncé plus haut, à une création de la fin du XIX^e siècle, le square Bresson, qui nous semble avoir une valeur emblématique allant bien au-delà du souvenir ému qu'en gardent beaucoup d'Algérois.

De création plus tardive que le jardin d'Essai et le jardin Marengo, ouvert à l'emplacement de l'ancienne Bab Azoun et planté de magnifiques palmiers et magnolias, le square Bresson nous paraît, en effet, offrir la plus parfaite expression du square municipal français d'Algérie, dans sa fonction récréative.

Sous la surveillance de leurs parents ou d'un domestique, les enfants peuvent, comme leurs émules des ouvrages de la comtesse de Ségur, y apprendre à



Blida, le kiosque au milieu duquel a poussé un palmier.



Bône, le jardin public

monter de dociles Cadichons algériens. Les adultes, de leur côté, y apprécient ce qui fait la fierté de toute population algérienne digne de ce nom, un kiosque à musique où se produisent les fanfares et orphéons qui tiennent une si grande place dans la vie locale d'avant 1914.

Enfin, ouvert d'un côté sur le port et la rade, le square Bresson est entouré de hauts lieux de la vie urbaine algéroise, parmi ceux-ci, d'élégantes brasseries, au nombre desquelles le célèbre Tantonville, fréquenté par les notables les plus en vue, l'Opéra construit en 1853, et enfin le cercle des officiers, installé dans d'anciennes casernes de janissaires et qui renferme de nombreux souvenirs des guerres de la conquête.

Notons qu'à Alger, et parce que l'échelle propre à la grande ville le permet, les multiples fonctions du jardin public français se trouvent éclatées à travers l'agglomération. C'est le cas de la fonction commémorative qui échoit pour partie à un nouveau jardin, établi sur une partie de l'enceinte française, le boulevard Laferrière, au débouché de l'ancienne porte d'Isly, sur l'emplacement de laquelle on élèvera la Grande Poste. Ce jardin recevra le monument aux morts de l'Algérie. On y trouvera aussi la statue de Jeanne d'Arc, la sainte nationale, dont le culte s'est répandu partout outre-mer après la défaite de 1870.

Un tel éclatement des fonctions urbanistiques du jardin public se retrouve, à

une moindre échelle, dans les autres grandes villes de l'Algérie. Oran aura ainsi, non seulement sa place d'Armes, mais aussi sa promenade de Létang. Constantine a sa place de la Brèche et son square Valée etc. Notons que Constantine flanque le petit jardin anglais du square Valée d'un jardin lapidaire où se trouvent rassemblées, comme dans un musée en plein air, sculptures et pierres gravées antiques. L'abondance des sites antiques fait qu'on trouvera dans d'autres cités de l'Est algérien, notamment à Sétif, ce type de jardin, quasi inconnu en dehors de l'ancienne Numidie, qui est inspiré de l'Italie.

Pour les agglomérations de moindre importance, nées du village de colonisation, ou n'ayant guère dépassé le stade de la bourgade, toutes les fonctions que nous avons analysées ci-dessus se trouvent, en revanche, concentrées pendant longtemps sur la place centrale prévue, dès l'origine, sur des plans généralement établis par les services du Génie militaire.

Rassemblant sur son pourtour les principaux services publics, mairie, église, gendarmerie, école, poste, une auberge et un ou plusieurs cafés, la place centrale offre un espace de

convivialité où la nouvelle collectivité va bientôt exprimer sa personnalité en cultivant un esprit de clocher qui est une des caractéristiques les plus intéressantes de l'évolution de ce que Louis Bertrand appellera le « peuple nouveau ».

Très tôt, cette place centrale est, elle aussi, plantée d'arbres, généralement des platanes, dont le feuillage protège les promeneurs et autres amateurs de jeu de boules des ardeurs du soleil algérien. A l'indépendance de l'Algérie, on abattra souvent ces arbres qui donnaient des allures par trop françaises aux villages algériens et qui, généralement plantés au XIX^e siècle, avaient des proportions souvent impressionnantes.

En les plantant, on avait veillé à ménager l'espace nécessaire, non seulement aux fêtes, foires et autres comices agricoles, mais aussi à la venue périodique d'un de ces modestes cirques qui, jusqu'à ce que l'insécurité les en chasse



Constantine, le square de la république

à partir de 1954, parcouraient l'Algérie en y montrant, entre autres attractions, les derniers descendants des fameux lions de l'Atlas.

Ne voulant pas être en reste sur le chef-lieu, le village algérien s'était enfin doté d'un kiosque à musique ; on citera celui de la place d'armes de Blida (devenue plus tard la place Clemenceau) qui présentait l'originalité d'avoir été construit autour d'un palmier fort ancien, dernier vestige du mausolée disparu d'un saint musulman, auquel la population locale était attachée.

Enfin, après la victoire de 1918, il fallut à nouveau ponctionner les finances communales pour installer un monument aux morts, souvent acheté sur catalogue en métropole, mais parfois aussi, lorsque la commune pouvait se le permettre, ou tenait à sortir du lot, à un architecte ou sculpteur algérien. On citera la statue aujourd'hui disparue de Minerve tenant dans la main une victoire ailée qui fut commandée au sculpteur Alaphilippe par la commune de Tipasa pour son monument aux morts.

Une telle description, forcément rapide, pourrait laisser craindre une uniformité lassante de la place publique et du jardin municipal des communes algériennes d'avant 1962.

Ce serait oublier que les municipalités algériennes avaient à cœur de se distinguer, comme on l'a déjà dit, les unes des autres, notamment en célébrant les héros et les hauts faits de leur jeune his-

toire. On ne citera ici que quelques monuments, faute de pouvoir être exhaustif, ceux du sergent Blandan à Béni Méred dans la Mitidja, de la Légion étrangère à Saïda sur les Hauts Plateaux oranais (aujourd'hui à Bonifacio), des combats de la frontière marocaine à Marnia. Une mention particulière peut être faite pour le monument aux Colons de Boufarik.

Pour bien faire sentir la variété des situations locales, il est indispensable enfin de citer très rapidement les jardins d'origine privée que, faute de place, nous avons dû laisser en dehors de cette étude, mais dont certains y ressortissent, dans la mesure où ils finirent par tomber dans le patrimoine des communes où ils étaient situés, ou encore tout simplement parce que leurs propriétaires avaient à cœur d'en autoriser très largement l'accès. Citons le parc de la propriété Trémaux, à Tipasa, où se trouvent réunies de nombreuses sculptures antiques trouvées sur un domaine privé. On n'omettra pas non plus les beaux jardins créés à Philippeville et à Biskra par le comte Landon de Longeville et qui passèrent ensuite dans la famille de Ganay.

Le voyageur qui parcourait l'Algérie d'avant 1962 trouvait ainsi dans les agglomérations de fondation française une variété de formes beaucoup plus grande que ne le laisserait imaginer le fait qu'elles procédaient toutes d'un même modèle et de la même époque. ■

Architecture du lyrique, lyrisme de l'architecture à Tunis

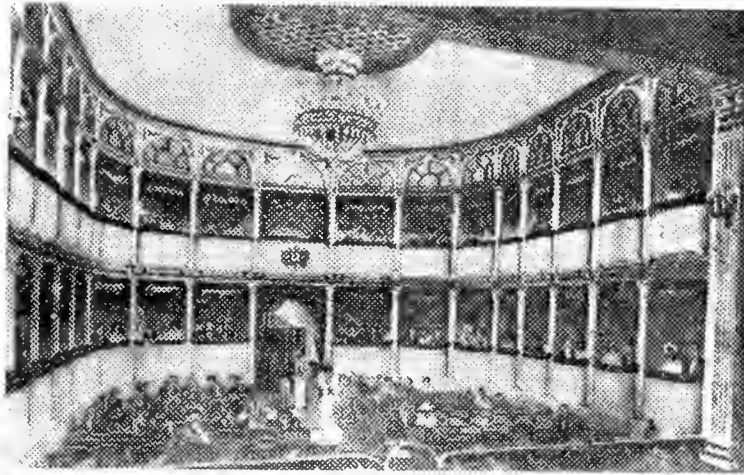
Annie Krieger – Krynicki

L'engouement pour l'art lyrique et la musique se manifesta chez les premiers immigrants italiens, maltais et français de Tunis. Les mélomanes se réunirent pour former un Orchestre philharmonique qui se produisit dans un petit théâtre, construit à partir de magasins voûtés, par l'architecte Tapia en 1830. Mais l'aménagement était sommaire : des sacs de jute formaient les loges où les amateurs de bel canto portaient habit noir et robe du soir pour écouter Adelina Patti. Cet opéra de fortune retrouva sa destination première d'entrepôt en 1950 !

UN MÉCÈNE, entrepreneur de spectacle, David Cohen-Tanugi (1835-1928), frappé par les visions grandioses des Expositions universelles de 1855 et 1865, commanda en 1875 à l'architecte Di Castelnovo, une salle de 400 places de parterre, dans le style composite et brillant de Garnier. Dans l'une des 32 loges rouges aux ornements or et blanc, Ferdinand de Lesseps fut assidu auprès de la belle Luigia Traverso, aux yeux assortis à sa parure d'émeraudes. Mariée à l'introducteur des ambassadeurs, Helias Moussouli, elle jouissait d'une grande influence auprès du bey Mohammed es Sadok. Tout aussi assidu, les consuls de France, Théodore Roustan, et d'Italie, Lycurgo Maccio,

qui s'efforçaient de gagner ses bonnes grâces, dans la partie d'échecs qui se jouait entre les deux grandes puissances.

Après le Traité du Bardo, ce théâtre historique fut transformé en music-hall puis démoli en 1905. La France contribua à la construction d'une salle en bois, dite Théâtre Brulat, sur l'avenue Jules Ferry. Sarah Bernhardt s'y produisit en 1883 et Mignon, l'opéra d'Ambroise Thomas y fut joué avant le dramatique incendie de 1888. Deux autres théâtres furent construits ; l'un sur l'avenue de France en prolongement de l'avenue Jules Ferry, sous le nom de Théâtre Paradisio. Après un incendie, banal hélas pour ces établissements, il fut reconstruit sous le nom de Théâtre



Le Théâtre Cohen

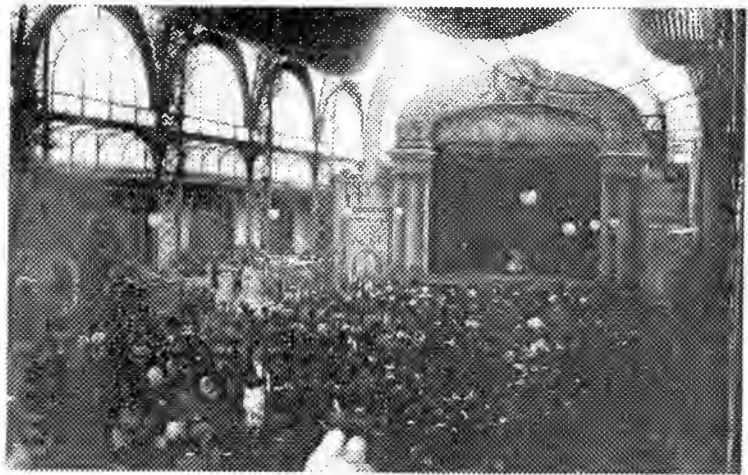
Français et dirigé par un chanteur, Danchet, qui lui ajouta son nom.

Les Italiens, de leur côté, aménagèrent une arène à ciel ouvert ou Politéama, où fut représentée en 1877 la Norma puis une dizaine d'opéras italiens. En 1902 on lui ajouta un toit et le nom du compositeur Rossini. Animé par une compagnie italienne, ce petit opéra récupéra les décors et les costumes du Théâtre Français Danchet. Pour les représentations, le directeur faisait appel à des choristes, ouvriers maltais ou italiens. Il finit en Cinéma palace.

Les Français, ambitieux, voulaient se doter d'une salle plus grande. Afin d'en faciliter le financement, la formule théâtre-casino qui avait fait ses preuves fut adoptée sur l'emplacement de l'ancien Théâtre Brulat, entre les avenues Jules Ferry et de Carthage. Un ensemble composite s'étala sur 8 000 m² avec, au centre d'un jardin anglais, un kiosque en fer forgé, semblable aux mil-

liers de ceux qui figuraient dans les communes de France. Le théâtre-casino s'inspira de celui de Boulogne-sur-Mer et du Grand Palais de Paris, avec une architecture métallique hardie, moderne et de grandes verrières. Il avait été confié à l'architecte Jean-Emile Ferdinand Resplendy, déjà l'auteur du palais de Justice.

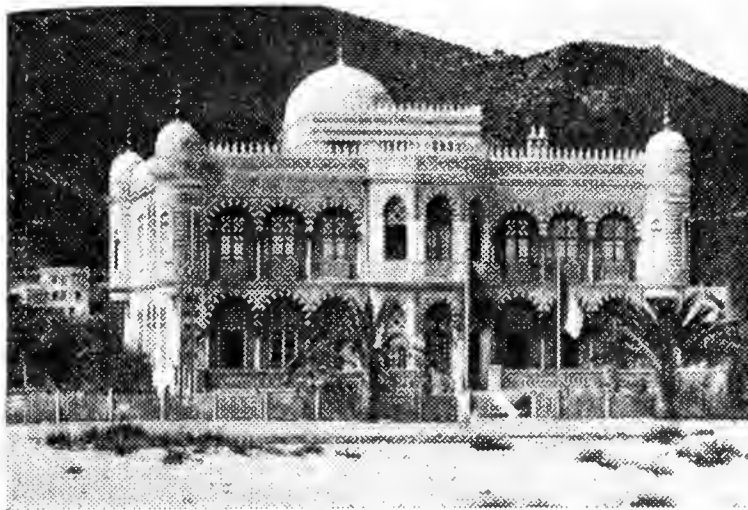
Comme dans certains opéras d'Europe, le parterre de 800 places pouvait être transformé en salle de bal ; des salles adjacentes accueillait les tables de jeu, des équipements de sports pour les escrimeurs et des salons étaient aménagés à l'exemple des grands établissements thermaux de Vichy ou d'Aix-les-Bains. Inauguré en 1897 par le Résident géné-



La salle du Casino municipal

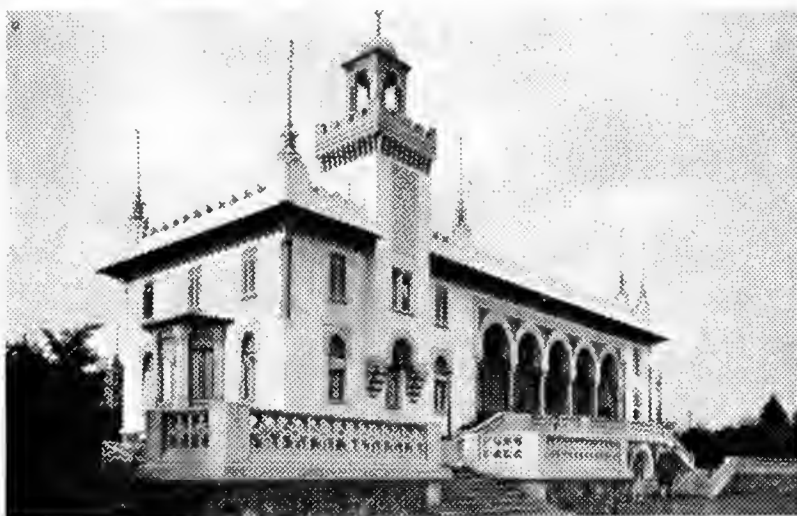
ral Stéphane Pichon, son succès le perdit : les chapeaux immenses des dames emplumées, cachaient la scène et il fut surnommé la Bonbonnière Resplendy.

Il fut donc démoli et remplacé par un théâtre de style Art Nouveau, blanc et



De haut en bas :
Hamman-el-Lif, le Casino
Le Casino du Belvédère à Tunis
Tunis, le théâtre municipal.

contourné, dans l'esprit du maniérisme qui régnait, par l'architecte Wogne. Le décor blanc et or abritait plus d'un millier de sièges. Ce théâtre municipal surmonta les crises, traversa la guerre et l'occupation allemande, puis déclina dans sa programmation et sa fréquentation, au point qu'il



faillit suivre le destin de ses prédécesseurs. Après l'indépendance, en 1990, il fut sauvé de la démolition par une productrice de télévision, Madame Kalthoum Bornaz et par des amateurs d'art, tandis que son directeur, Mohser Ben Abdallah, livrait son histoire à un spécialiste d'art lyrique, Charles Pitt. L'opéra revint en force et, sous les galeries blanches et or, retentirent les grands airs de la Traviata et du Trouvère. Ainsi fut préservé un émouvant et charmant spécimen de ce style que Le Corbusier traitait avec un injuste dédain « d'art de boudoir ».

Alger en croquis

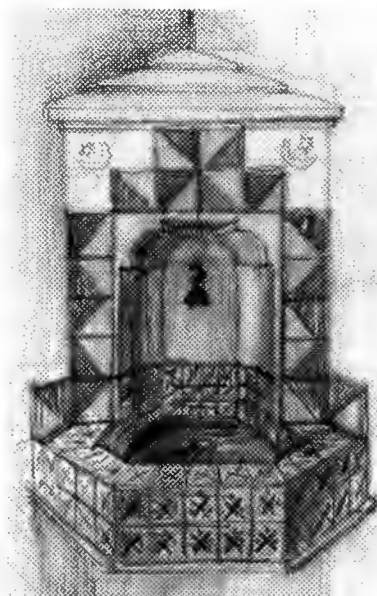
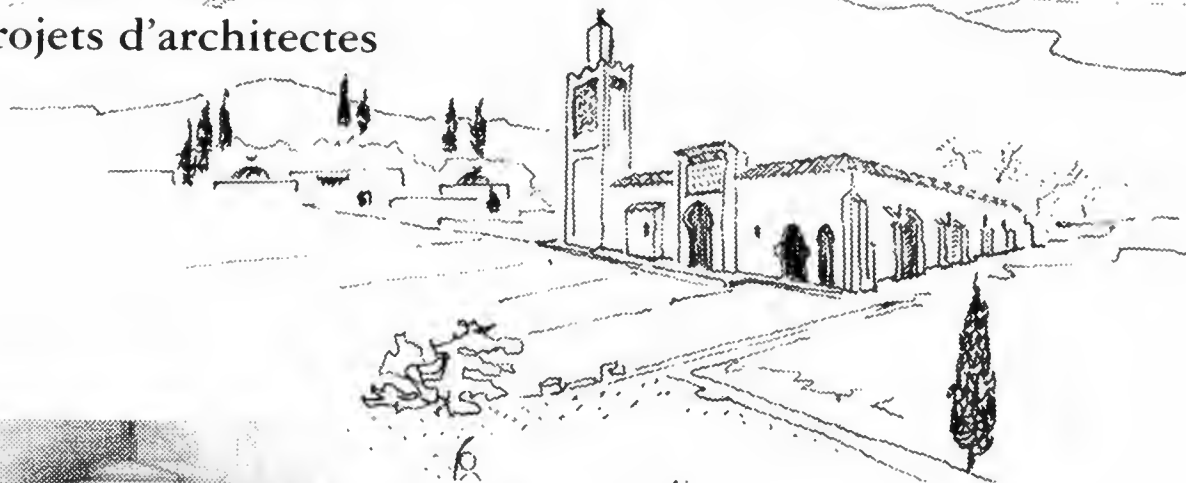
Alger a beaucoup inspiré le peintre et dessinateur, Charles Brouty. Son éditeur, Henri Baconnier, nous a ouvert son album sur la Bassetta, un quartier célèbre d'Alger.



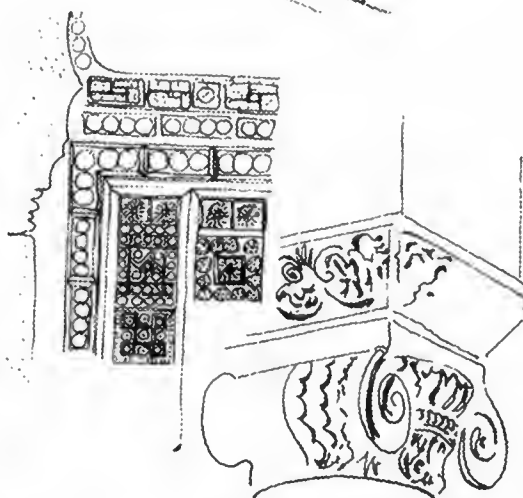
Le Jardin des Arts



Projets d'architectes



Un lave-main
pour un jardin,
le bar l'Etoile, dus
à l'architecte
Jacques Vidal, des
dessins, dont une
mosquée
construite par
l'architecte Jean
Boulenger à
Tlemcen, en 1960.



MOSQUEE DE TLEMCEN. 1960
JEAN BOULANGER ARCHITECTE



Jardins d'Alger

Louis Bertrand



Le kiosque de la Reine au Jardin Marengo à Alger.

Le Jardin Marengo

AUJOURD'HUI ENCORE l'empreinte de la Monarchie de juillet y est très fortement marquée. Dans ce plus vieil Alger, il y a un Alger orléaniste, qui, certes, n'a pas la grandeur ou le style des choses anciennes, mais qui touche et qui plaît, par une sorte de charme suranné, un air provincial et créole, un Alger roman-

tique et bourgeois, qui rappelle à la fois *Les Orientales* et le roi-citoyen. La monarchie de juillet emplit de son souvenir tous les environs de la place : rue de Chartres, rue d'Orléans, rue de Nemours, rue de la Charte, rue des Trois-Couleurs, on ne peut guère faire un pas dans ce quartier vétuste, dans ces ruelles mi-européennes, mi-mauresques, sans être poursuivi par la



Un coin particulier du parc de Galland.

mémoire du roi des Français et par tout un cortège d'ombres en haut-de-forme et en redingote à tuyaux, qui furent les contemporaines de M. Thiers et de M. Guizot.

Cet Alger orléaniste a son sanctuaire secret et, je crois bien, ignoré de la plupart des Algériens, dans un recoin de ce

Jardin Marengo, où, de loin en loin, j'aime à revenir m'accouder au balcon des souvenirs. On le trouve tout en haut, au milieu d'une terrasse plantée d'arbres, qui domine les méandres de la Rampe-Valée. Ce bosquet s'appelait autrefois le Jardin Amélie; il était dédié à la vertueuse et très aristocratique

épouse du roi Louis-Philippe. On y voit encore un kiosque de style mauresque, entièrement revêtu d'azulejos. C'est une copie d'un monument funéraire plus ancien, qu'on dut raser lors de la construction de l'enceinte française de la ville. Au centre de l'édicule, sur un fût de colonne qui est encore en place, se dressait un buste du duc d'Orléans prince royal. Je ne sais rien de plus émouvant que cette colonne tronquée et veuve de son buste, ce coin de jardin abandonné où le rappel de grandes choses qu'on oublie se mêle à celui d'une jeune et charmante destinée, précocement brisée.

Le Parc de Galland

L'innovation la plus réussie peut-être de cette charmante région de Mustapha

Supérieur, c'est le Parc de Galland, installé sur un terrain déclive en formant, comme les boulevards en étages de la ville, une succession de terrasses plantées d'arbres et d'arbustes, et égayées par des fontaines et des bassins. Des escaliers et des allées montantes conduisent de ce joli jardin à la plate-forme où s'élève le Musée des Antiquités. On y verra le torse célèbre de la Vénus de Cherchel et surtout une Vénus à la sandale, statuette de bronze, qui est un petit chef-d'œuvre de grâce et d'eurythmie, et qui rappelle les créations les plus charmantes de notre XVIII^e siècle.

A l'extrémité du terre-plein, il y a une vieille maison mauresque, qui est un bijou et d'où la vue s'étend sur un des plus magnifiques paysages qu'on puisse rêver... ■

Jardin d'Essai

Salah Stétié, poète et diplomate libanais

En Alger, le Jardin d'Essai descend doucement vers la mer. Il est (car c'est l'été) tout poussière, les massifs défleuris, les bassins assez pauvrement frais. Palmiers et baobabs entrecroisent leurs ombres déséquilibrées que traverse, trapue et puissante, une allée de chênes-lièges. Du bleu, venu de la toute proche mer, met, ici et là, dans une trouée, son brusque point d'exclamation. Il y a dans ce jardin, qui traînent comme des âmes, de magnifiques odeurs arides de plantes sèches, non pas vraiment des odeurs, disons que, pour des ombres d'âme, ce sont des ombres d'odeur. L'âme vivante, bien qu'à demi endormie, que le promeneur promène avec lui, respire cela, qui l'excite - et s'éveille. Elle est, dans le jardin d'Essai, interrogation acérée face à la stupeur des plantes et des choses. Peut-être même, assez vainement heureuse, voit-elle l'obscur, et son propre rapport harmonieux avec lui. ■

(Extrait de la revue jardins d'essai de Simone Balazard)

Choses vues

Gabriel Esquer

PLUTÔT QUE DE CHERCHER en vain un Alger chimérique, mieux vaut le voir tel qu'il est. « Une grande ville, écrit Montherlant, où il y a côte à côte un élément nature et les commodités d'un équipement moderne. » Alger, qui s'est formé à travers des siècles d'histoire, est une ville méditerranéenne, cosmopolite dans une armature française. Mais sous une apparente uniformité apparaît son infinie diversité. La ville haute que l'on appelle la Casbah est une ville à part. Bab-el-Oued ne ressemble à aucun autre quartier; Belcourt et le Hamma se distinguent de Mustapha-Supérieur. Chacun a son caractère qui se révèle à qui est attentif à autre chose qu'à l'aspect extérieur des choses. Et puis, splendide est la vue que l'on découvre de tous les points de cette ville où tout est panoramique. Il y a dans Alger et dans ses environs des lieux privilégiés. Je ne sais si ce sont des lieux où souffle l'esprit, mais on y ressent une euphorie indicible, l'impression que la vie est vraiment belle et bonne à

vivre. Son livre sur Alger, Montherlant l'a intitulé: *Il y a encore des paradis*.

La ville française a poussé, au hasard des besoins. Elle s'est formée au prix de travaux dont on ne soupçonne pas les difficultés. La rue Wäisse, en plein boulevard Carnot, occupe l'emplacement de la petite anse du Palmier où se déversaient des ravins. Quant à l'urbanisme, il en a été question à Alger lorsque tout a été construit.

Aussi les rues offrent-elles au promeneur une rétrospective de la mode et du goût en architecture. Pendant près d'un siècle, les architectes n'ont eu aucune intention, parce qu'ils n'en ont même pas



Un jardin public à Bab-el-Oued, vu par Brouty.

eu l'idée, de faire une différence entre le milieu et le climat en France et en Algérie et de s'en inspirer pour dégager des lignes et des formes appropriées. A l'uniformité monotone du style Louis-Philippe, ont succédé les immeubles Second Empire ornés de sculptures, de niches pour statues en série, de consoles et de corniches, puis les maisons cossues et solides de la Troisième République. Au commencement de ce siècle, il y eut une vogue du néo-mauresque qui s'affirma dans certaines villas des environs et des édifices comme la Médersa, la Grande Poste, l'ancien hôtel de *la Dépêche*, la façade de la Préfecture. Mais l'intérieur a été construit pour les usages de l'Occident et le mauresque réduit à l'ornementation des façades. C'est le camouflage oriental de constructions européennes. Il aura fallu près d'un siècle pour qu'à Alger l'architecture devienne méditerranéenne. Aux environs de 1930, apparaissent les grandes lignes sobres ; on s'efforce d'adapter les immeubles au soleil et à la lumière du pays, tandis que le décor mauresque se retrouve dans les détails de la décoration.

Il ne suffit pas pour décrire une ville de se borner à ses traits extérieurs, quitte à insister sur ses propres états d'âme. Une ville s'explique et se comprend comme un être humain. Comme lui, elle naît, elle se développe, se transforme. Elle n'est pas faite seulement de constructions, de monuments, d'espaces vides. Elle est faite d'un passé séculaire, et aussi d'un fonds de légendes, de croyances aux

forces surnaturelles, d'hagiographie, de coutumes, de traditions qui sont les apports d'éléments humains divers et successifs.

Au siècle dernier, la Place d'Alger fut le rendez-vous de toutes les classes de la population. Aquarelles, dessins et descriptions font revivre le grouillement des chevaux et des bourricots, des marchands en plein vent, des portefaix, des oisifs. Le chapska des chasseurs d'Afrique voisinait avec le bicorne des gendarmes. On y voyait des Espagnoles, des Maltais, des Napolitains, des Juifs, des Mahonnais, des fashionables à la culotte de nankin et au chapeau tromblon. L'après-midi on y rencontrait des Italiennes aux robes de couleurs crues, des Espagnoles avec la mantille, des Juives coiffées du sharmah pyramidal, des Mauresques dans des tissus immaculés, quelques lorettes aussi, mises à la mode de Paris. « C'est comme un foyer des Italiens ou de l'Opéra en plein air, écrit Théophile Gautier. Pour la France, c'est Tortoni, le boulevard des Italiens, l'allée des Tuileries ; pour les Marseillais, c'est la Cannebière ; pour les Espagnols, la Puerta del Sol et le Prado ; pour les Italiens, le Corso ; pour les indigènes, le fondouck et le caravansérail ». La nuit venue, la place s'illuminait de la couronne de gaz des cafés. Au milieu d'un kiosque où la musique de la garnison « versait quelque héroïsme au cœur des citadins. »

Ainsi l'aperçut Tartarin débarquant au pays des Teurs pour chasser des lions problématiques. ■

Les jardins de Fès

Jean Orieux

JE PRENDS DU CAFÉ au bord du ruisseau courant qui s'amuse à serpenter dans le jardin. C'est un des bras de l'oued qui se ramifie à travers Fès, souvent souterrain, ici, il coule au soleil. Il est bordé de saules pleureurs, les plus grands que j'aie jamais vus, dont le feuillage retombe en longs rideaux plissés. Je regarde, sans penser à rien, la rivière fuir sous leurs molles guirlandes; elles pendent comme des mèches, le soleil qu'on voit au travers les jaunit et leur donne la transparence du verre éclairé de l'intérieur. Il y a de tout dans ce jardin, des massifs de bambous d'une hauteur incroyable; des figuiers trapus et touffus, des fleurs par-ci, des orangers, et des agaves qui me font penser au misérable jardin d'El Angad. Mais ici les piquants restent à leur place.

En face de moi, quatre ou cinq garçons de treize ou quatorze ans jouent silencieusement, à je ne sais quoi, sur un banc. Parfois, l'un se lève, tend la main vers le figuier le plus proche, cueille une figue qu'il enfonce tout entière dans sa bouche. Il crache la petite queue.

Le silence, c'est celui que l'eau nous mesure, avec le murmure de la rivière et



A Fès, la fraîcheur d'une roue à aubes.

surtout le chant des norias. Toute la ville vit dans ce chant de l'eau. C'est une découverte pour moi que ces immenses roues que la rivière fait tourner en gémissant et qui élèvent jusqu'à six ou huit mètres de hauteur des godets plein d'eau qui se déversent tout en haut dans un canal d'où elle court vers des maisons et d'autres jardins. Le trop-plein des godets retombe à la rivière dans un glouglou de sanglots cristallins qui accompagne les plaintes de la roue épuisée.

« *L'eau pleure parce qu'on l'oblige à travailler* », dit le poète arabe. ■

Tunisie 1885

Le Docteur Cagnat visite la Tunisie et en parle

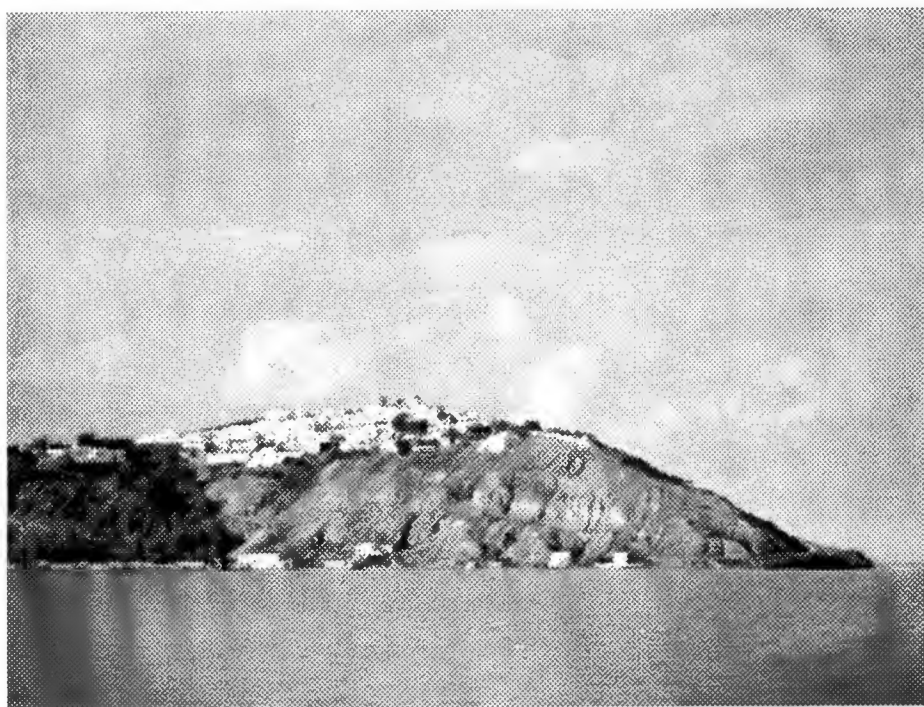
LE GOLFE de Tunis. A l'extrême cap, la colline de Sidi-Bou-Saïd.

« El-Beida, la Blanche! Oui, Tunis éblouit, par le soleil, tant éclatent ses façades. C'est la Fleur, Ez-Zaira, de l'Afrique pour le nomade qui arrive de l'intérieur. C'est El-Aksa, l'Eloignée, pour le voyageur, pour le pèlerin qui revient de La Mecque et qui a compté les heures le séparant de la patrie. C'est Ech-Chatra, l'Industrieuse, pour celui qui visite ses souks et ses bazars. C'est aussi Ef-Fasseda, la Fétide, quand le vent chaud

et lourd traîne sur le lac et remplit l'air de senteurs écoeurantes ».

Le Docteur Cagnat regarde mais il s'interroge aussi.

« Ce pays est à transformer et toutes les énergies s'y emploient. Au cours des siècles, bien des ingénieurs en ont étudié les problèmes. D'ailleurs, lorsqu'on voulut approvisionner Tunis d'eau potable, on reprit le travail romain, qui avait été plus d'une fois remanié depuis l'Antiquité. Dans les parties souterraines, on l'utilisa sans le modifier; dans les autres, on se contenta d'enterrer des conduites en tôle bitumée, mais on respecta autant que possible les arcades de l'aqueduc. En présence de ce travail surprenant, on se demande, non pas tant comment on est arrivé à le faire, mais comment on a pu le renverser en partie. » ■



La colline de Sidi-Bou-Saïd

Triangle de Vue

Patrice Sanguy

Invitation à un voyage nocturne, en forme de rêve dans le ciel de Rabat avec un petit garçon et ses jardins¹.

LA LUMIÈRE océanique d'un matin de Rabat va faire irruption dans sa nuit. Projeté très haut dans le ciel, il va voir apparaître sous lui, comme dans une gravure d'Escher, un vol de cigognes en formation serrée, planant au-dessus de la ville. Cigognes noires, cigognes blanches, cigognes dont les contours découpent les pièces d'un puzzle imaginaire, enfermant immeubles, maisons, remparts, océan, fleuve et jardins...

Du feuillage lisse, brillant, sombre, des ficus tombe un froid printanier... Au bout de l'esplanade commence le premier des trois plans successifs du Triangle de Vue... C'est là que le maréchal, avec ses inspecteurs des finances et ses architectes des Beaux-Arts de Paris, a conçu la capitale de l'Empire... De la fenêtre de son bureau, au premier étage, il ne voulut voir, en levant le nez de ses dossiers, que des arbres à sa gauche, des arbres à sa droite, des arbres en face de lui, rien d'autre qu'un triangle de verdure ayant pour borne la ligne rose de la muraille des Andalous, la ligne blanche des terrasses de la vieille ville, la ligne bleue de l'Atlantique, enfin.

Les jardiniers arrosent les plates-

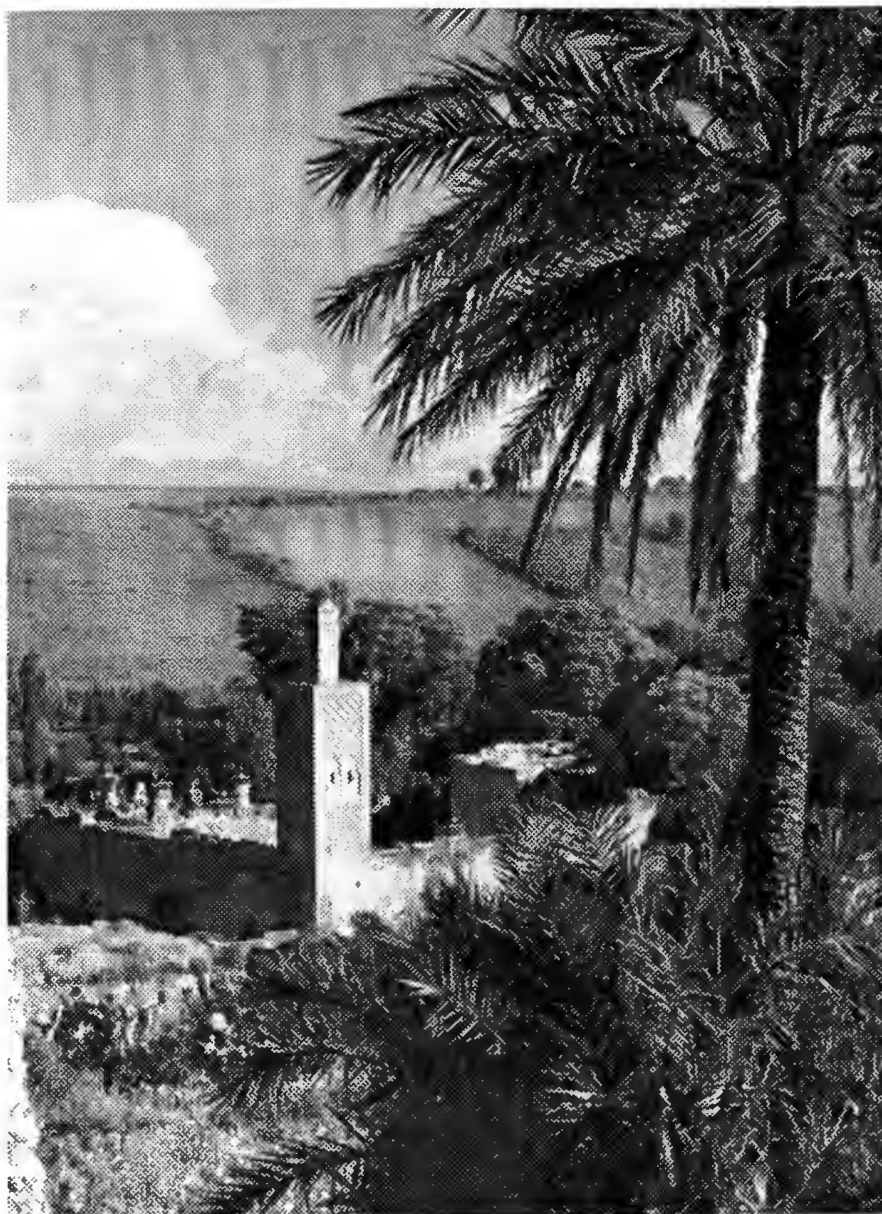
bandes et aussi le sol des allées. Bientôt le soleil va dessécher la terre...

Remontée dans les airs avec les cigognes, nouveau plongeon. Atterrissage sur le trottoir opposé de l'autre côté de la rue, dans le deuxième plan du Triangle de Vue.

Des ficus, quelques palmiers, des jardinières de béton pas très bien entretenues, des bigaradiers au parfum entêtant, le tout sur quelques centaines de mètres carrés. Il ne reste plus grand chose du tapis vert que M. Zaborki, tel un nouveau Le Nôtre, avait prévu pour le Versailles du Maréchal.

Nouvel envol dans les airs, au milieu des cigognes, replongée. Nouveau trottoir, nouvelle rue... De l'autre côté de la frontière d'asphalte, s'étend le dernier carré du Triangle de Vue, le plus beau, le plus vert, le plus vaste aussi. Ce parallépipède irrégulier, pas du tout triangulaire, et dont les arbres, en grandissant, ont caché à la vue ce qui l'entourait, on l'appelle aujourd'hui le Triangle de Vue. Appuyé à la muraille de la vieille ville, il bute du côté de Bab

¹. Extrait d'une nouvelle parue dans la revue *Le Jardin d'Essai*



Le Chellah, le minaret et le cimetière.

Chella sur un très vieux cimetière musulman... Le Maréchal n'a pas voulu sacrifier le repos des trépassés à son goût de la verdure...

L'enceinte du parc a fait un crochet pour embrasser cet oratoire, construit par une famille de corsaires du nom de Molines. Dans l'enfance du petit garçon aux cigognes, elle attendait patiemment sa restauration à l'abri d'une barrière de

roseaux, le toit effondré, à l'assaut duquel montaient l'odorant chèvrefeuille et le géranium lierre, son élégant et minuscule minaret renonçant à se hausser du col au-dessus des eucalyptus et des cyprès qui avaient vite eu sur lui le dessus...

Le temps est compté. Le temps du jour à l'intérieur de la nuit, le temps de la nuit à l'intérieur du jour... Déjà, là-haut, cigognes noires et cigognes blanches s'impatientent, claquant des ailes. Une dernière fois, elles tournent au-dessus du jardin du Triangle de

Vue, puis filent vers la rue El-Oza qui coupe la vieille ville. Une fois passées les tombes du grand cimetière qui descend vers la côte, elles flânent encore un instant à l'aplomb du Bordj-es-Skhirat, attirés par ses feux comme des hannetons, avant de disparaître vers l'Océan encore plongé dans la nuit. A l'Orient, l'aube point au-dessus des collines du pays Zaër. ■

Un Musée témoin à la Porte Dorée

Le musée permanent des colonies a été construit en 1931 dans le cadre de l'exposition coloniale internationale. Seul bâtiment destiné à perdurer après la fermeture de cette manifestation, l'édifice fut conçu pour une meilleure connaissance de l'œuvre de la France auprès du grand public, tant par son organisation architecturale, fondée sur l'apparat et sur la représentation, que par son programme iconographique et muséologique.

LE MUSÉE DES COLONIES permit également aux meilleurs représentants de l'art déco de s'exprimer, tels les créateurs de mobilier Ruhlmann et Printz.

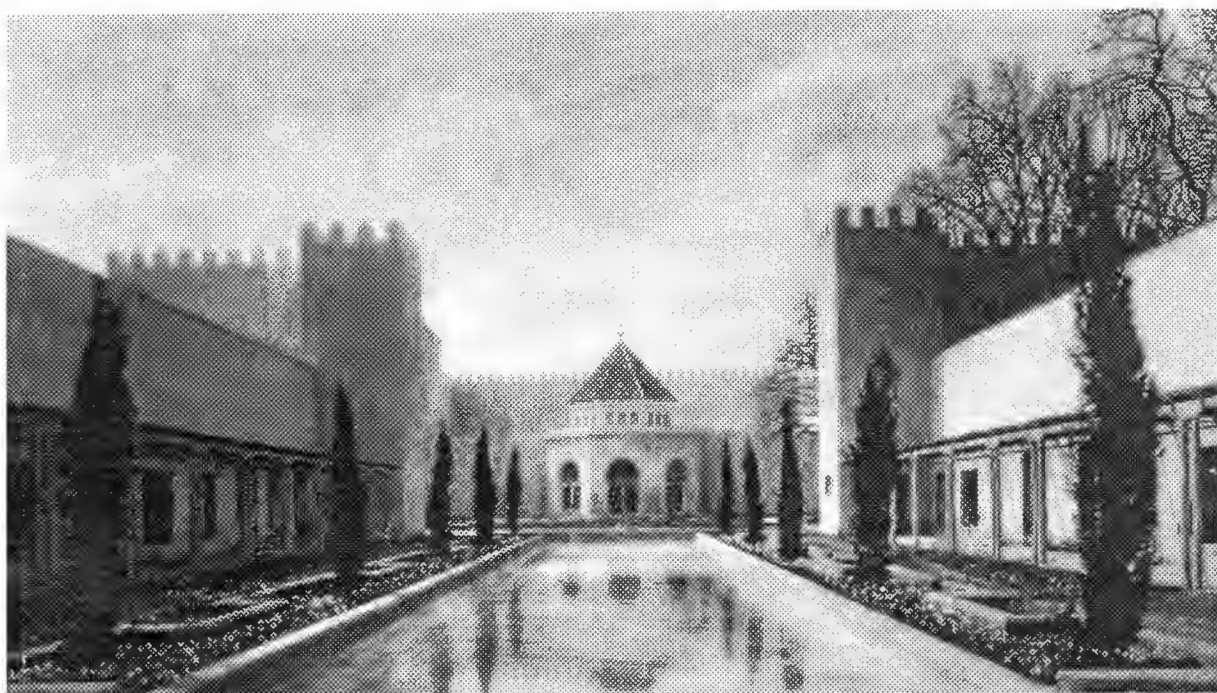
Cette volonté de faste incita de nombreux journalistes et visiteurs à dénommer l'édifice « palais des colonies ».

Le bâtiment qui abrite en 1931 le « musée permanent des colonies » est un exceptionnel témoin de la floraison Art déco qui suivit la grande exposition de Paris en 1925 et dont il reste aujourd'hui si peu de traces aussi imposantes et homogènes. Rompant avec l'exotisme facile des minarets auquel semblaient voués les pavillons d'exposition des colonies depuis la fin du XIX^e siècle, l'architecte Albert Laprade proposa au maréchal Lyautey, commissaire général de l'Exposition coloniale, un plan qui « faisait l'union des anciens et des modernes » en

empruntant à l'Esprit nouveau sa ligne rigoureuse, tout en manifestant un souci de « grandeur ». Il dessina un bâtiment avec de discrets emprunts aux architectures traditionnelles des colonies et conçut un plan centré sur une haute et vaste salle carrée, autour de laquelle s'ordonnaient des galeries de niveaux différents.

Laprade a pu allier matériaux modernes et bon marché (comme le béton armé dont l'emploi généralisé est encore une exception dans les années 1920, et le grès cérame), aux matières les plus recherchées, comme les bois exotiques, en combinant techniques anciennes (feronnerie, mosaïque) et motifs d'inspiration ethnique.

La décoration murale du salon de l'Asie qui renvoie aux religions orientales, est d'André Ivanna Lemaître. L'ameublement d'Eugène Printz a



Exposition coloniale internationale à Paris 1931, le pavillon du Maroc par Laprade.

recours au bois de palmier patawa. Ce salon servit de lieu de réception au maréchal Lyautey pendant l'Exposition coloniale.

Le salon de l'Afrique qui accueillit les réceptions données par le ministre des Colonies Paul Reynaud, est décoré de fresques de Louis Bouquet sur le thème des apports artistiques et intellectuels de l'Afrique à la France. Le mobilier d'Emile-Jacques Ruhlman est conçu dans une grande unité: les chaises à trois pieds, les célèbres fauteuils « éléphant », le bureau habillé d'ébène macassar, de galuchat et d'ivoire répondent au parquet en mar-

queterie de citronnier et d'ébène et aux boiseries des portes.

Aucun ouvrage n'ayant été consacré en totalité à ce bâtiment, la parution à la fin de l'année 2002, d'un livre d'art édité par la Réunion des musées nationaux et réunissant les contributions d'auteurs spécialisés dans chaque domaine concerné, est venue combler cette lacune.

Cet ouvrage permet ainsi de resituer l'édifice dans le contexte de l'exposition coloniale de 1931, de présenter son architecture et ses nombreux décors, enfin de retracer les avatars d'un musée à travers l'histoire de ses collections. ■

Orientation pour une bibliographie

Pour compléter une documentation, forcément limitée, sur un sujet aussi vaste que l'architecture en Afrique du Nord, voici quelques titres d'ouvrages.

Généralités

- R. Guy, *L'Architecture de style arabe*, Librairie de la Construction Moderne, Paris 1905.
- Rambert, « l'Urbanisme à l'exposition coloniale de Marseille » in *La vie urbaine*, Paris 1922.
- J. Cotereau, « Vers une architecture méditerranéenne » in *Les Chantiers Nord-Africains*, 1930.
- P. Ricard, *Des merveilles de l'autre France*, 1924.
- E. Baujard, *L'Art de reconnaître les styles coloniaux de la France*, Ed. Garnier Frères, 1931.
- J. Ellul, *Œuvre d'architecture*, 1932.
- Albert Laprade, *Lyautey urbaniste*, 1934.
- L'Urbanisme aux colonies*, Congrès La Charité-sur-Loire, Delayance, 1932, 1935.
- L'Architecture d'aujourd'hui*
1936, n° spécial « France d'Outre-Mer »
1939, n° spécial « L'Urbanisme en Afrique du Nord »
1945, sept. oct. n° spécial « France d'Outre-Mer »
1955, juin, n° spécial Afrique du Nord
« L'Urbanisme et l'habitat Outre-Mer », in *Marchés Coloniaux*, 1952.
- Bammate Haïdar, *Visages de l'Islam*, Paris 1946.
- Collectif, *L'œuvre de Henri Prost, architecture*

et urbanisme, préface André Siegfried, éd. de l'Académie d'architecture, 1960.

François Béguin, *Arabisances*, Dunod, Paris 1983.

Sonia Gaulat et Rosine Cohen, *Archives d'architectes, état des fonds XIX^e - XX^e siècles* - Institut Français d'Architecture, Paris 1996.

Marion Tournon-Branly, *Paul Tournon architecte - 1881-1964*, Dominique Vincent 1976.

ALGERIE

Vigouroux et Caillat, *Alger projet d'une nouvelle ville*, 1858.

F. Chassériau, *Etude pour l'avant-projet d'une cité Napoléonville*, Alger 1858.

R. Lespès, *Alger, étude de géographie et d'histoire urbaine*, 1930.

J. Alazard, « L'Urbanisme et l'architecture à Alger de 1918 à 1938 » in *L'Architecture*, 1937.

Françoise Espel, *Alger deuxième ville de France*, La Pensée moderne, Paris 1959.

Gabriel Esquer, *l'Iconographie de l'Algérie*, 3 albums de planches.

Marion-Vidal Bué, *l'Algérie des peintres*, Paris-Méditerranée - 2001.

Béatrix Baconnier, *Algérie en affiches 1900-1960*, Copagic-Baconnier, Luynes 2004.

Jean-Louis Cohen, Nabila Dalebsir, Youssef Kanoun (sous la direction de), *Alger, paysage urbain et architecture 1800-2000*, éditions de l'Empereur, 2004.
 Le Corbusier, *Poésie sur Alger*, éd. Connivences 1989.
 J.-J. Delluz, *L'Urbanisme et l'architecture d'Alger*, Maisonneuve et Larose, Paris 1988.

M A R O C

Jérôme et Jean Tharaud, *le Maroc*, Plon 1923.
 L. Sablayrolles, *L'Urbanisme au Maroc*, 1925.
 J. Gallotti, *Le Jardin et la maison arabe au Maroc*, Charles Massin et Cie, Paris 1926.
 H. Descamps, *L'Architecture moderne au Maroc*, La construction moderne au Maroc, 1931.
 L. Vaillat, *Le Visage français au Maroc*, 1931.
 J. Borély, *L'Architecture nouvelle et l'urbanisme au Maroc*, Art Vivant, Paris 1938.
 Jean-Louis Miège, *Le Maroc*, Arthaud 1952 - *Le Maroc*, Que Sais-je, 1986.
 M. Ecochard, *Casablanca, le roman d'une ville*, Paris 1955.
L'Architecture française, « Spécial Maroc » 1949-1952.
 J.-C. Delorme - *Casablanca de Prost à Ecochard* - 1977.
 Mendjili de Corny, *Jardins du Maroc - Le temps apprivoisé* - 1991.
 Lisa Lowatt-Smith, *Casablanca, mythe et*

figure d'une aventure urbaine, Hazan 1998.
 Selma Zehouni, Elie Moural, *Architecture de terre au Maroc*, Architecture 2001.
 Collectif, *Maroccan Interiors*, Taschen, 2003.

T U N I S I E

P. Guiffard, *Les Français à Tunis*, 1881.
 L. Michel, *Tunis*, 1883.
 Ch. Simon, *Tunis et la Tunisie*, 1887.
 Monchicourt, *La région de Tunis*, 1904.
 H. Saladin, *Tunis et Kayrouan*, 1908.
 Ch. Dessert, *histoire de la ville de Tunis*, 1924.
 M. Harry, *Tunis la Blanche*, 1925
 Régence de Tunis, *Notice générale sur la Tunisie, Tome III, Urbanisme habitations, bâtiments civils*, 1929.
 CNRS, *Problème de la reconstruction et de l'urbanisme en Tunisie*, Paris 1944.
 Résidence générale de France, *Bâtir, Tunisie 45*, Tunis, 1945.
L'Architecture d'aujourd'hui, n° spécial Tunisie, 1948.
 Pellegrin, *Histoire illustrée de Tunis*, Tunis 1955.
 Hammed ben Hammadi, *Bizerte à travers les cartes postales 1900-1950*, Alif Tunisie 2000.
 J.-P. Hollender, *Promenade à Bizerte*, Montpellier 2004.
 « Prosper Ricard » in *Les Cahiers d'Afrique du Nord*, Mémoire Plurielle n° 12.
 Collectif, *Ifrikyia, Treize siècles d'art et d'architecture en Tunisie*, Edisud, 2003.



Alger, rue Charras